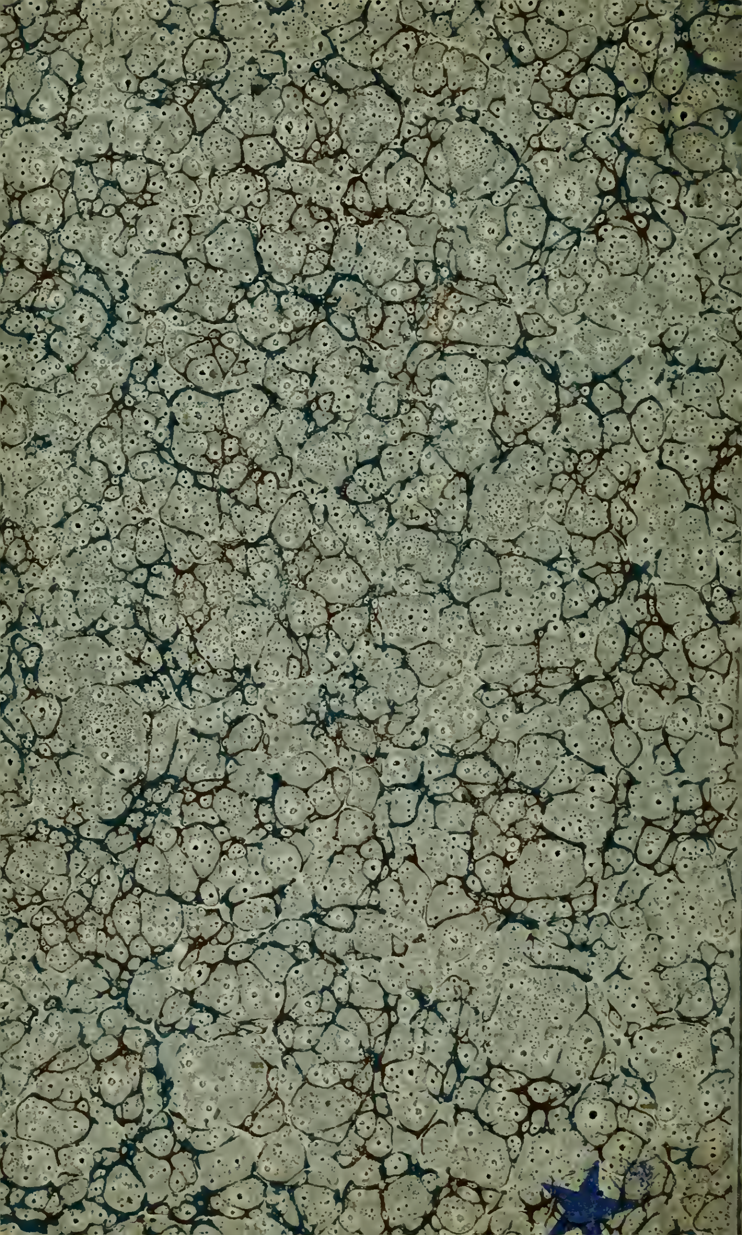
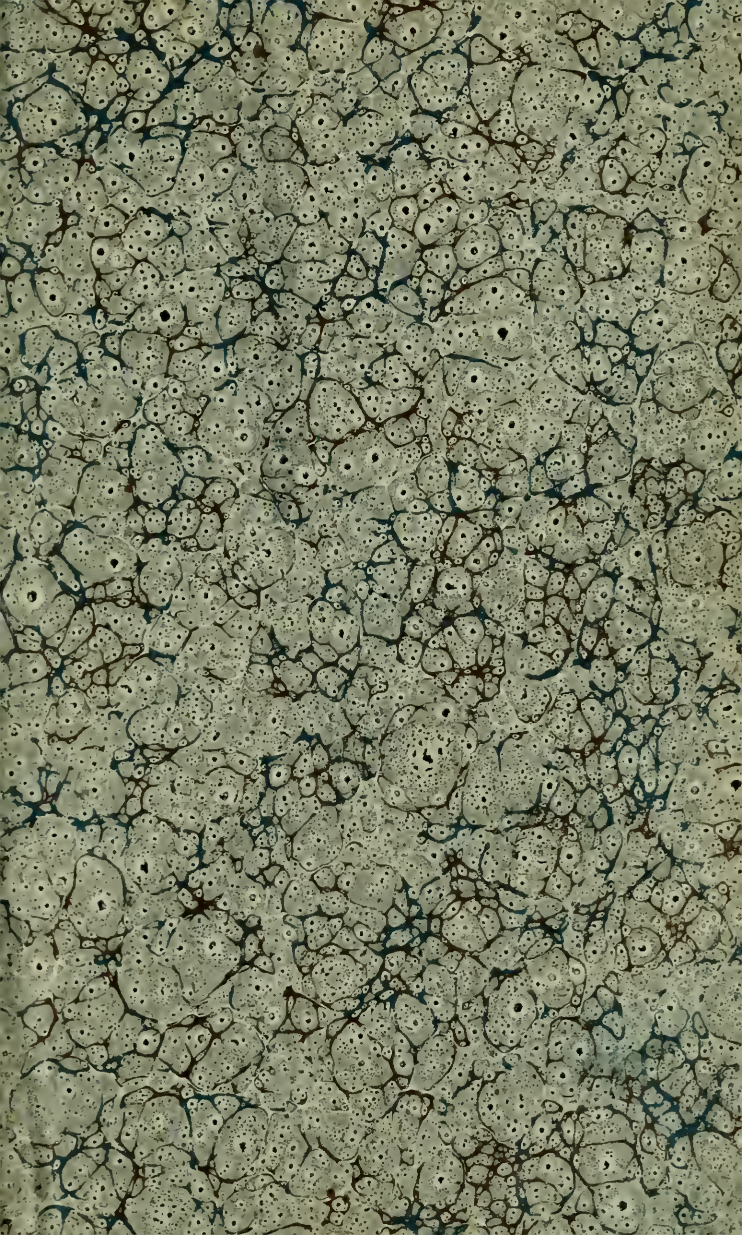






Mme Babin. [illegible] de la
Régie. Paris

LA

BUCHE DE NOEL

CONTES DE FAMILLE

Paris. -- Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.

ÉDOUARD PLOUVIER



LA

BUCHE DE NOEL

CONTES DE FAMILLE

Le roman doit être le monde meilleur.
Madame NECKER.

Les Aventures
d'une Poupée et d'un petit Tambour.
Le Bal de la Préfecture.
L'Auberge du Loup-Blanc.
Comme quoi le bien vient en dormant.
Trio de Savants.
La Famille du Contrebandier.
Job le Rêveur. — Le Fond d'un Tiroir.

PARIS
JULES DAGNEAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
23, RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 23

1854

A MA MÈRE

Vous rappelez-vous, ma mère, qu'autrefois, à Amiens, vers le soir, avant l'heure où vous faisiez faire la prière à vos enfants, et tandis que notre père était au loin sur la grande route, songeant à nous tous... nous apportions un à un nos têtes blondes autour de votre chaise et nous vous demandions des histoires?... Il y a de cela plus de vingt ans, ma mère! et mon cœur ému s'y croit encore; et le vôtre aussi s'en souvient, n'est-ce pas?

L'hiver, c'était au coin de la cheminée, et surtout lorsqu'on y voyait flamber *la bûche de Noël*, que vous consentiez à délier les cordons de votre sac aux souvenirs; l'été, l'heure joyeuse des ré-

cits nous trouvait au dehors, à côté du seuil de la maison, où nous restions jusqu'à nuit close; et toujours, vous nous racontiez l'histoire de vos jeunes années à travers les montagnes de la Suisse, les vieilles cités de l'Allemagne et les brumes de la Hollande.

Aujourd'hui, maman, que tous vos petits se sont éparpillés dans la vie, sauf ceux-là qui s'en sont allés au pays du bon Dieu le prier pour les autres; aujourd'hui, c'est moi qui veux vous raconter des histoires; je suis l'aîné et c'est à moi de payer à vos cheveux blancs la dette de nos cheveux blonds : il y a bien assez d'autres dettes que les enfants contractent envers leur mère, et qu'ils ne peuvent acquitter jamais!... Heureusement pour leur conscience, Dieu est assez riche pour solder là-haut tous les comptes humains.

Je vous dédie donc ce petit volume, ô ma mère. Ce n'est pas un livre, ce n'est pas un travail, ce n'est pas une œuvre d'art, tant s'en faut; et la critique ne saura même pas son existence; mais la critique n'a rien à voir dans les choses d'amour, et ce volume est tout amour, ma mère, pour nos vieilles croyances, pour nos amis d'autrefois, pour notre cher Artois, surtout pour les enfants. Tel quel, il n'a rien de trop jeune pour les grands lecteurs; pour les petits, rien de

trop mûr; et pourvu que ces lecteurs, petits ou grands, portent des cœurs aimants comme les nôtres, mes simples contes seront lus.

D'ailleurs, ma mère, je le sais : la joie que j'éprouve à vous offrir ces récits suffira pour vous les faire accepter, et vous les accepterez, j'en suis sûr : ne fût-ce que comme des échos lointains des soirs où, avant l'heure de la prière, vous nous racontiez vos années de jeune fille, tandis que notre père était là-bas sur la grande route, songeant à nous tous...

Édouard PLOUVIER.

24 décembre 1853.

LES

AVENTURES D'UNE POUPÉE

ET D'UN PETIT TAMBOUR.



A PAULINE VACHI.

> Les histoires vraies ont toutes l'air d'avoir été inventées.
>
> HENRI HEINE.

I

Le Paradis de l'Enfance.

En ce temps-là, au point le plus marchand, le plus animé, le plus bruyant de la très-bruyante, très-animée et très-marchande rue Saint-Martin à Paris, c'est-à-dire en face de la rue aux Ours, florissait une boutique peinte en vert, au fronton de laquelle on pouvait lire ces lettres noires sur un fond rouge :

Y. CROCHARD ET NEVEU,

Prix fixe. MAGASIN DE JOUETS EN TOUS GENRES. *Prix fixe.*

Au-dessous de cette enseigne et au-dessus de la

porte ouvrant à deux ventaux, on pouvait admirer un tableau de bois légèrement incliné en avant. Il représentait un polichinelle colossal distribuant d'une main des jouets de toute sorte à un tas de petits garçons mêlés de petites filles, tandis que de l'autre il élevait au-dessus de sa tête une banderole peinte des couleurs de l'arc-en-ciel, et sur laquelle était écrit en caractères jadis dorés :

Au Paradis de l'Enfance.

Aujourd'hui, la boutique que l'oncle Ymbert Crochard habita pendant quarante-cinq ans est devenue un magasin de rouenneries ; l'oncle est retiré à Belleville, le neveu occupe un poste considérable dans je ne sais quelle compagnie de chemins de fer ; mais il fut un temps où, lorsque le calendrier indiquait une fête de famille, quand on voulait inaugurer les vacances de quelque petit lauréat, et surtout aux renouvellements d'année, le polichinelle, du haut de son enseigne, voyait accourir de tous les quartiers de Paris les enfants et les parents, le *vouloir* et le *pouvoir*, l'un portant l'autre, au *Paradis de l'Enfance*. C'est qu'aussi les bataillons de soldats à pied ou à cheval, en plomb, bois ou carton, étaient là toujours bien braves, bien armés, bien luisants ; c'est que la population de poupées, de chinois, de diables, d'arlequins, de princes asiatiques, y était toujours parée, frisée, joyeuse, comme à l'ouverture d'un bal ; c'est que là vivaient, sans jamais se déchirer, tous les animaux du

globe : c'est que les basses-cours étaient complètes, les ménages proportionnés à toutes les fortunes, les armes bien fourbies, les musiques bien sonores, les théâtres largement pourvus de décors, de comédiens et de chefs-d'œuvre; c'est qu'enfin dans ce petit monde, que le gros polichinelle regarda quarante-cinq ans sans cesser de sourire, tout était gai, varié, charmant; tout était renouvelé à point, avec goût, selon les inventions récentes, les gouvernements, les saisons, et suivant la mode, dont la puissance s'étend jusqu'aux sabres de bois !

II

Monsieur Tan-plan.

En juillet 1846, dans un angle formé par deux rayons de la vitrine de droite, au fond de la sombre arrière-boutique qui servait de magasin aux Crochard, il y avait un petit tambour qu'à son uniforme on reconnaissait pour appartenir au corps honoré et si honorable des sapeurs-pompiers, et c'était là véritablement un gentil tambour. Sous la visière de son casque brillant, surmonté d'une crinière noire, il portait un visage brave et doux : un sourire vermeil habitait sous ses petites moustaches blondes, et je ne sais quel charme se manifestait dans les lignes de cette physionomie alors mélancolique. La tenue de ce tambour, que j'ai, moi son parrain, le droit de nommer

comme je veux, et que je nomme *Tan-plan*, était fraîche et pimpante : plastron de velours noir sur uniforme de drap bleu, passementeries rouges, boutons de cuivre éblouissants, col de crin noir tout battant neuf, buffleteries immaculées, tout semblait brossé, peigné, ciré, astiqué, comme en un jour de parade ; tout provoquait à cette exclamation flatteuse : Joli soldat ! De celui dont je parle, le tambour seul aurait suffi pour lui gagner tous les cœurs. Il était si brillant, ce tambour ; si bien tendu, si retentissant ; les baguettes en étaient si déliées, si fines, si gracieuses ! — « Vous aviez là, tambour, de bien jolies baguettes, et avec quelle grâce vous saviez vous en servir ! Pour en juger, on n'avait qu'à tourner un petit bouton fixé à la boîte sur laquelle vous étiez campé fièrement, aussitôt vos poignets se soulevaient, les baguettes s'agitaient et tombaient en cadence sur la peau du tambour qui chantait gaiement : ran-tan-plan, tan-plan ! Au reste, vous lui rendiez justice, ami Tan-plan, à votre tambour ; vous l'aimiez beaucoup et ne le quittiez guère, et de ceux qui vous ont connu, nul ne se souvient vous avoir jamais vu sans votre instrument, mon ami Tan-plan !... »

Dans le portrait que je viens d'esquisser, on a remarqué peut-être que je n'ai rien dit des yeux. Cela tient à ce que mon crayon gardait ce détail pour la bonne bouche.

Tan-plan possédait des yeux bleus d'une nuance adorable. Figurez-vous le ciel dans ses plus beaux

jours. Le point visuel avait été si heureusement allumé, qu'il donnait au regard une profondeur et une tendresse inexprimables. Quand on fixait des yeux les yeux de Tan-plan, son visage n'était plus de carton, son corps n'était plus de bois, on se croyait devant un être humain réduit à des proportions lilliputiennes, on se surprenait l'envie de mettre la main sur le cœur de Tan-plan, et ce cœur, on croyait l'entendre battre!... c'est là du moins ce qui m'est arrivé chez mes amis les Crochard, dans le *Paradis* desquels j'aimais à monter parfois. Savez-vous pourquoi cette impression étrange, quand on s'avisait de chercher sous la visière du casque de Tan-plan la couleur de ses yeux?... Parce que les yeux sont les fenêtres de l'âme! Or, me croira qui voudra, il avait une âme, le petit tambour, et dam! que voulez-vous? un peu à l'étroit peut-être dans ce corps tout mignon, elle se mettait à la fenêtre pour prendre l'air sans doute, et peut-être aussi par curiosité. — « Mais quoi!... se peut-il?... mon Dieu!... par exemple!... Allons donc! comment! pourquoi une âme à ce petit tambour qui est là dans ce coin sombre, sur ce rayon, au milieu des bergeries, des laiteries, des ménageries? etc. » Oui, une âme! et pourquoi non?

Je veux bien cependant consacrer un chapitre à l'explication qu'on peut désirer ici.

III

Où il est parlé d'une rare espèce de perles.

Entre les quelques choses pures qu'on peut encore trouver çà et là sous le soleil, il y a une chose aussi pure aux regards de Dieu que les bons éclats de rire des petits enfants, ce sont les larmes de l'honnête homme.

Ces larmes-là, c'est la gloire dans la défaite, c'est la honte du méchant, c'est la vraie douleur, c'est le sang de l'âme blessée, c'est l'âme elle-même qui se fond pour sortir du corps où elle a souffert et se renouveler plus vive ; ces larmes-là, c'est l'aveu que la nature humaine fait de sa faiblesse, c'est l'orgueil qui succombe et la foi qui se ranime; à ces larmes-là, le Dieu des chrétiens reconnaît un de ses fils, un frère de Jésus; et peut-être en les voyant tomber, pleure-t-il lui-même, ce Dieu tout bonté et tout amour !...

L'ouvrier bimbelotier qui avait façonné le petit tambour, et qui se nommait Michel Joyeux, était un honnête homme.

Une nuit que, solitaire, il travaillait ardemment et tristement à une commande de jouets d'enfants, ses larmes, longtemps comprimées, éclatèrent tout à coup, et ruisselèrent, amères et brûlantes, sur le

petit tambour qu'il tenait à ce moment dans ses mains. Forcé d'interrompre sa tâche, Michel pleura longtemps : on eût dit que son âme s'écoulait toute dans ces larmes tardives et qui trempaient l'image ébauchée restée sur ses genoux !... Je crois qu'alors, — il faut bien que cela se soit passé ainsi, — l'âme de l'ouvrier pénétra dans l'ouvrage ; enfin, Michel soulagé, essuya ses larmes ; il acheva la création du sapeur-pompier, le coiffa du beau casque brillant et ne le regarda non plus que les autres jouets en le rangeant avec eux... Mais quand il livra sa commande à la maison Crochard, il livra sans le savoir, et sans augmentation de prix, un peu de sa bonne âme ; et cette âme, elle brûla, longtemps ignorée, dans les yeux bleus du petit tambour.

Mais pourquoi donc Michel Joyeux, ouvrier bimbelotier, travaillant en chambre chez lui, rue Michel-le-Comte, n° 12, au sixième étage, pleurait-il tant de larmes la nuit où il achevait sa commande de joujoux ?...

IV

Achèvement du portrait de M. Tan-plan.

Monsieur Tan-plan, tambour du digne corps des sapeurs-pompiers, semblait âgé de dix-huit ou vingt ans ; il comptait trente centimètres de taille ; il battait

du tambour avec talent et sobriété; tout démontrait dans sa tenue une martiale élégance. Pour l'amener au point où je vous le présente, Sedan avait fourni du drap, Gênes du velours; la Suède avait procuré du fer, l'Angleterre du cuivre, la vallée d'Écharcon avait contribué pour le papier, les Vosges pour le carton, la forêt de Compiègne pour le bois. Il avait fallu le concours de la sculpture et de la peinture, la main d'œuvre de vingt ouvrières et de trente ouvriers: eh bien, devinez ce que cela représentait en argent pour MM. Crochard oncle et neveu? devinez le prix auquel était coté ce gentil militaire, si bien fait, si discret, si pacifique, si modeste; ce petit homme plein d'âme, devant lequel Diogène eût éteint sa lanterne?...

— Vingt-cinq sous!

V

Mademoiselle Ma Fille.

En juillet 1846, au beau milieu de la vitrine de gauche, bien en vue et fort en lumière dans la boutique même de MM. Crochard, il y avait une certaine poupée qui, cent fois par jour, clouait en admiration, au seuil de la porte ouverte, les petites filles pauvres du sixième arrondissement. Cette poupée était la seule de son espèce parmi celles dont regorgeait *le Paradis*

de l'Enfance. Nombre de poupées portaient bien là comme elle une toilette charmante : et sous ses atours, la poupée dont nous causons avait bien comme les autres des jambes et des bras de bois, rendus mobiles par de petits ressorts qui permettaient les plus gracieux mouvements : mais ce qu'elle avait de supérieur à toutes les autres, ce qui mettait de si ardents désirs dans les yeux des petites filles qui passaient rue Saint-Martin, et même dans les yeux de quelques petits garçons, ce qui sacrait cette poupée reine du *Paradis de l'Enfance*, c'était l'éclatante blancheur de son teint, la suprême beauté de son visage, le galbe fier de son cou, les lignes onduleuses de ses épaules.

Depuis le front jusqu'au sein, la poupée était de cire, d'une cire épaisse, pleine, abondante, charnue pour ainsi dire : d'une chair pulpeuse, mate et satinée comme le lourd pétale du magnolia. Le moule d'où ce buste charmant était sorti n'en devait pas contenir d'autre, l'artiste l'avait brisé. Les deux Crochard accueillant comme essai cette merveille, l'avaient fait monter avec soin et exposer de la façon la plus avantageuse aux yeux des chalands : mais l'essai était demeuré infructeux, vu le haut prix auquel on avait dû coter cette poupée rare.

Ah ! si le faubourg Saint-Honoré ou la Chaussée-d'Antin eût pu savoir l'existence de ce chef-d'œuvre, il ne fût pas resté longtemps sous la vitrine de gauche ; mais pour les pères négociants de la rue Saint-Martin, il semblait véritablement d'un prix insensé !

1.

Non, oh non! cette poupée n'était point une poupée ordinaire et sa beauté n'était pas une ordinaire beauté... Mais, pour en parler à mon aise, j'aurais besoin que cette perfection eût un nom... Bah! quand par une admirable anticipation d'instinct maternel, le premier jouet que veulent les petites filles, c'est une plus petite fille dont elles puissent se dire la mère, elles appellent naturellement leur poupée : *Ma fille.* Dans le monde enchanté des enfants, Éden terrestre, d'où nous sortons en hâte vers quatorze ou quinze ans pour le pleurer pendant les ans qui suivent, dans ce monde-là, dis-je, toutes les poupées sont appelées : *Ma fille!* Puisque je ne m'occuperai que d'une seule, et que nulle confusion n'est à craindre, je n'ai qu'à nommer la poupée merveilleuse : *Ma fille.* Et puis, quoi! ce nom me bercera dans une certaine illusion douce... passez-le-moi donc! laissez-moi dire librement : *Ma fille.*

Mademoiselle *Ma fille* ne portait pas, comme toutes les poupées du monde, un visage âgé de cinq ans avec un nez retroussé au milieu ; mademoiselle *Ma fille* avait l'air de marcher dans la vie entre son seizième et son dix-septième printemps. De plus, en son printanier visage, le nez, aux ailes roses et frémissantes, était d'une coupe grecque très-pure... Vous voyez bien, dès lors, que cette poupée n'était plus guère une poupée, mais une façon de statuette, colorée des couleurs de la vie et vêtue d'une vraie toi-

lette qu'elle portait comme une duchesse élégante. C'était un portrait peut-être?...

(Entre nous, c'était un portrait.)

Sur un front haut, rempli, puissamment modelé, aux tempes marmoréennes, *Ma fille* offrait à l'admiration une abondante chevelure d'un noir bleuâtre. Sous l'arcade sourcilière, peut-être un peu profonde, ses yeux bruns semblaient pleins d'un feu contenu. — Songez au soleil encore voilé par les brumes de l'aube. — Les cils longs et touffus restaient à demi baissés, précaution charitable! Le ton rose des joues, la nuance rouge des lèvres, la pâleur de neige du front et du cou se faisaient mutuellement valoir. Rien ne peut dire la mignonnerie des oreilles et l'ovale adorable du menton. — Par exemple, la tête paraissait pencher un peu trop en arrière; mais que voulez-vous! cela tenait sans doute au poids énorme des cheveux et d'ailleurs n'était pas sans grâce. — Taille souple, que le vulgaire n'eût pas trouvée assez fine, mais en laquelle rien ne trahissait le corset meurtrier; bras ronds et nobles, mains de race dont le gant ne déguisait point la pureté, voilà, en ajoutant des modes bien portées, voilà, n'est-ce pas, de quoi éveiller les admirations les plus exigeantes et aussi de quoi me rendre fier de mademoiselle *Ma fille*.

Je n'ai point parlé du caractère : un seul trait va vous le faire trouver charmant. Mademoiselle *Ma fille*, dont les lèvres étaient toujours entr'ouvertes pour sourire, n'ouvrait jamais, mais là vraiment : *ja-*

mais, la bouche pour parler. — Et puisqu'il ne lui manquait que la parole, convenez que pour être parfaite il ne lui manquait rien.

Et elle n'était cotée que deux cent vingt-cinq francs!!!

Mais pourquoi, trop cruel pour ses contemporains, l'artiste qui avait créé *Ma fille* en avait-il brisé le moule générateur?... Et si *Ma fille* était un portrait, de qui était-elle le portrait? Et pourquoi avait-on vendu ce portrait à Y. Crochard et neveu?...

Des pourquoi encore! quand déjà les précédents chapitres en sont tout émaillés! Hélas! la vie elle-même est une phrase pleine de *pourquois?*

Pourquoi?

VI

Où l'Auteur emmène le Lecteur dans un voyage à reculons.

J'essayerai pourtant de répondre à quelques-uns des points d'interrogation amenés sous ma plume par l'iliade de la poupée et du tambour; mais il me faudra aller chercher cette réponse un peu loin en arrière. Que mes lecteurs me le pardonnent! L'historien qui veut demeurer exact n'est pas bref à volonté. Nous allons donc laisser pour quelques pages M. Tanplan dans son arrière-boutique, et mademoiselle *Ma*

fille au beau milieu de la vitrine de gauche, et rechercher leurs origines sous les brumes des ans passés.

VII

Histoire véritable d'un Fils de Prométhée.

Il était une fois un petit garçon arrivé en ce monde sur de petites jambes et avec une grosse tête.

A l'âge de trois jours il fut emmaillotté par une amie de sa mère. Recouvert ensuite d'un vieux châle, sans doute pour qu'il ne vît pas le chemin qu'on lui faisait prendre, il fut emporté à la brune dans la grande rue de Beauvais, à Amiens, où s'accomplissait ce mystère. Arrivée presque au bout de cette grande rue, l'amie confidente s'arrêta sur la gauche contre une grande maison qui était l'hospice des Enfants trouvés. A cette heure d'entre chien et loup, ce qu'on a appelé *le tour*, ce trou sombre qui engloutit les petits enfants que leurs mères ne peuvent ou ne veulent nourrir, le tour était tout béant ouvert. La messagère y plaça délicatement le petit garçon : elle tira le cordon de sonnette qui, pour être tiré, veut tant de courage !... et s'enfuit en courant.

Le lendemain, le messager de l'établissement et la sœur Sainte-Joséphine tinrent sur les fonts baptis-

maux l'enfant aux petites jambes et à la grosse tête ; il fut nommé par eux Albert-Joseph.

A l'âge de dix mois, ses jambes n'avaient guère grossi et sa tête avait pris un peu plus de volume encore ; il fut, lui sixième, emmené par son parrain chez une pauvre femme d'un petit village près de Bapaume. Cette femme élevait Albert, tout en l'appelant *le monstre*, à cause de son énorme chef, quand un beau jour l'enfant, peu nourri mais battu davantage, et alors âgé de six ans, se sauva tout simplement, tandis que sa mère-nourrice était aux foins. La veille, dans la chaumière, on avait *cuit ;* il en profita pour emporter sous son petit bras le plus petit pain qu'il put trouver, demandant à Dieu de le mettre à même de revenir le payer d'un prix décuple quelque jour. Ce petit pain était une miche énorme.

Après avoir passé une nuit à la belle étoile, avec son pain pour oreiller, le petit Albert-Joseph fut réveillé par des saltimbanques qui s'étaient mis en route avant le soleil pour se rendre à la fête de Douai. Ces saltimbanques étaient de bonnes gens ; ils trouvèrent Albert selon leur goût, surtout à cause de sa tête qui leur parut agréable ; ils l'engagèrent lestement dans leur troupe, partagèrent leur petit salé avec lui, qui partagea son gros pain avec eux, et l'on partit pour la fête de Douai.

A cette fête le succès de la troupe fut grand, grâce aux talents combinés des artistes : soit comme escamoteurs, soit comme danseurs de corde, soit comme

avaleurs de sabres mêlés de cailloux; grâce surtout à l'exhibition du jeune Albert, qui fut généralement admiré comme *Nain ordinaire et extraordinaire de Sa Majesté l'Empereur du grand Désert;* grâce enfin à un cabinet de figures de cire, où se coudoyaient Henri IV, Michaud, Papavoine, Fualdès, la chaste Suzanne, Napoléon et Hudson Lowe: avec le dey d'Alger et le grand Frédéric de Prusse.

Ces divers personnages eurent une vive influence sur le nain ordinaire de l'empereur du grand Désert. Ils lui soufflèrent l'idée de faire leur portrait. Albert l'essaya d'abord en se servant de la mie qu'il détachait de son pain quotidien. Mais cette matière se montrait rebelle à sa volonté, et d'ailleurs, — comme le lui dit fort bien l'avaleur de sabres mêlés de cailloux, qui le surprit un jour modelant une chaste Suzanne : — Avec cette mie de pain perdue, il valait mieux pour lui se faire des jambes. Mais ce mot, tout spirituel qu'il fût, ne découragea pas Albert de sa passion pour la fabrication des petites statues. Cette passion le poussa même à voler de la cire pour imiter en vraie cire cette chaste Suzanne qui préoccupait sa vocation naissante. Une nuit, il prit une oreille à Hudson Lowe, il coupa une main au dey d'Alger, il gratta le menton du grand Frédéric, il accourcit le nez d'Henri IV... Et ayant tant bien que mal déguisé ces divers rapts, il se mit en mesure de tenter son œuvre chérie. Hélas! il fut surpris par l'escamoteur qui le corrigea longuement, en menaçant de le chas-

ser de la troupe s'il osait une seule fois recommencer.

Il était écrit qu'Albert serait un jour sculpteur. La vocation ne choisit pas ses milieux; la persécuter, c'est l'animer. Rien d'ailleurs ne provoque fatalement les enfants d'Ève à la désobéissance comme la défense de désobéir; pour faire ce que tout vous pousse à faire, on ne se sert pas des choses qu'il faudrait posséder, on emploie celles qu'on a... Bref, Napoléon, Fualdès et Papavoine devinrent horriblement infirmes!...

Albert-Joseph recommença trois fois.

VIII

Un relais dans le voyage à reculons.

Un matin du mois de novembre, après une nuit pendant laquelle la neige n'avait cessé de tomber, l'enfant à la grosse tête fut réveillé encore une fois sur le bord d'un chemin, — mais cette fois sans avoir eu le moindre pain pour oreiller, — par une voix compatissante. Ce chemin était celui qui conduit de Picardie en Artois, de Pozières à Bapaume. Cette voix était celle de Pierre Pruvost, conducteur d'une petite diligence desservant la route d'Amiens à Arras.

— Mon petit homme, dit Pierre en écartant la neige qui, durant la nuit, avait emmailloté l'enfant, mon petit homme, il faut te réveiller et monter dans

ma voiture. Là, tu te réchaufferas un peu, et, si tu as faim, ma fille Blanche partagera sa pitance avec toi.

Un instant après, l'ex-pensionnaire des saltimbanques était emporté vers Bapaume par la diligence du père Pierre; il commençait à se dégeler, et il mordait vaillamment dans le pain bis-blanc de la fille du conducteur.

La fille du conducteur, *La petite à Pierre*, comme on disait dans les auberges du long de la route, était une jolie enfant du même âge environ qu'Albert. Si, au milieu de ses autres noms, on l'avait appelée Blanche, nom peu commun dans la vie au grand air, ce n'avait point été recherche, affectation ou parrainage extraordinaire, mais parce qu'en naissant *La petite à Pierre* s'était montrée parée de la plus éblouissante blancheur qui se fût encore admirée sous le soleil!

Pierre Pruvost était veuf. Il adorait sa fille; et, depuis le jour où ils avaient vu mourir, celle-ci sa mère, et celui-là sa femme, le conducteur s'était fait une habitude, un besoin, un bonheur d'emmener Blanche dans son continuel voyage d'Arras à Amiens et d'Amiens à Arras. — L'été, c'était plaisir, malgré le soleil ardent, l'orage fréquent et la poussière soulevée par la voiture sur son passage; mais l'hiver, c'était bien rude pour la mignonne Blanche : lorsque la pluie faisait les ornières profondes, et qu'à droite et à gauche la campagne, dépouillée

de ses verts atours, n'offrait aux yeux que de larges steppes gris; lorsque la gelée piquait, le brouillard planait, la bise soufflait, ou que la neige changeait les steppes gris en épais draps blancs. — Sous ces draps blancs la nature dort, reprenant des forces pour sa besogne du printemps. — L'hiver devait être d'autant plus rude pour *La petite à Pierre*, que, par un amour un peu mêlé d'égoïsme, le conducteur tenait à garder sa fille auprès de lui dans son cabriolet, au plus haut étage de la diligence. Là, bien enveloppée des pieds à la tête dans le vaste manteau bleu paternel, n'ayant à découvert que sur le front la place d'un baiser, réconfortée à chaque auberge par quelque chaud liquide : vin, lait ou bouillon, l'enfant affrontait l'hiver et prenait santé, force et couleurs si vives, que, si on l'eût alors rebaptisée, on eût pu la nommer *Rose* tout aussi justement qu'on l'avait jadis appelée *Blanche*.

Si, à cette existence entre ciel et terre le petit corps de l'enfant se fortifiait vite et bien, n'allez pas croire que son petit esprit demeurât trop longtemps dans les langes de l'ignorance. D'abord, souvenez-vous qu'ils ne sont jamais des sots, les êtres qui vivent à même la grande nature, qui voient se coucher et se lever alternativement lune et soleil, et reçoivent les caresses diverses de chaque saison; puis, quant à la petite Blanche, outre les bons discours sur toutes choses de l'honnête homme qui était son père, elle avait, comme leçons, des conversations avec les voya-

geurs que conduisait Pierre Pruvost. C'est un petit monde ambulant qu'une diligence; tout y passe et tout y repasse. Blanche exerçait donc tour à tour son jeune entendement avec des commis voyageurs allant placer leurs articles, des curés de village se rendant à l'évêché, des marchands en tournée pour leurs achats, des comédiens en route pour affronter un début, des collégiens entrant en vacances ou retournant en classes... et de toutes les réponses à toutes ses questions, *La petite à Pierre* profitait à merveille. Seulement, une chose importante à laquelle Pruvost, trop glorieux de sa fille, ne prenait point assez garde, c'était l'habitude que Blanche prenait de s'entendre dire à tout instant qu'elle était jolie. Ceci est vrai pour les plus petites filles comme pour les plus grandes femmes : à force de s'entendre répéter qu'on est jolie, on finit par fermement le croire, et, à force de le croire fermement, on finit par croire faire bien quand on fait quelque faute ou quelque sottise. En morale absolue, on devrait peu louer, et les enfants moins que les autres âges, et, s'il était une exception à ce système, elle ne devrait être faite qu'en faveur de la bonté. La bonté, c'est la plus certaine, la plus belle, la première des qualités à développer chez l'enfance; c'est la base sans laquelle aucune autre qualité n'est solide. Blanche était bonne et jolie : on ne lui disait rien de sa bonté, on exaltait sa beauté... Ainsi, entre la fille et le père on semait le malheur.

Peu de temps après que le père Pierre l'eut recueilli

à moitié gelé et tout à fait affamé, Albert vit sa vie devenir celle de Blanche, et n'en fut pas plus malheureux, tout au contraire; on comprend d'ailleurs que ces enfants commencèrent à s'aimer. Pierre Pruvost avait, de son côté, le cœur assez large pour deux; il éprouva vite une paternelle affection pour l'enfant à la grosse tête, et bientôt il ne put s'en passer en voyage plus que de sa fille. Les étés lui semblaient alors bien plus beaux; et, les hivers, le vieux manteau bleu, presque aussi vaste que le cœur de son propriétaire, enveloppait les deux enfants. Alors, en voyant l'une contre l'autre leurs deux petites têtes roses dont les yeux brillants interrogeaient ensemble la profondeur de la grande route, les voyageurs du père Pierre trouvaient tous sans peine la même comparaison : — *Paul et Virginie!* disaient-ils; et ce n'est pas la mutuelle tendresse de Blanche et d'Albert qui eût pu faire mentir la comparaison.

Ils grandirent, cette *Virginie* et ce *Paul*, en diligence. Ils atteignirent aux environs de douze ans; et un jour, un bon prêtre, que Pruvost menait de La Houssoye à Franvillers, fit au conducteur une longue et amicale remontrance sur l'avenir de ses enfants, dont il fallait faire, après tout, de véritables chrétiens. Pierre Pruvost comprit, car il était un véritable chrétien lui-même... et, quinze jours après, ses voyageurs le trouvaient bien triste... C'est qu'il avait placé ses enfants, chacun de son côté, pour qu'ils pussent être mis à même de faire leur première com-

munion. Albert avait été confié à un brave instituteur de la rue Gresset, à Amiens, et Blanche, remise, à Arras, aux soins aimants de l'hôtelière de l'hôtel de *la Cour de France,* qui hébergeait d'habitude le père Pierre. Celui-ci avait, de cette façon, aux deux bouts de son chemin, toujours le même, deux petits bras d'enfant pour l'étreindre; et si maintenant son chemin était moins riant et plus long, au moins conservait-il pour chaque départ et pour chaque retour large ration de caresses et de baisers.

Albert, qui semblait ne plus guère penser à façonner des statuettes, mit à profit le temps qu'il passa dans la rue Gresset. Il s'y instruisit en religion chrétienne, et apprit avidement ce que les condisciples de son âge savaient depuis longtemps déjà. Il souffrit sans doute, et vivement, de ne plus voir ni sa sœur Blanche, ni les champs bigarrés, ni les grands cieux changeants, ni les longs bois touffus, et de ne plus embrasser son père Pierre que de deux jours l'un; mais il se consola avec ce qui console de tout, partout, toujours, les grands et les petits, les vieux et les jeunes : avec Dieu et le travail, et avec l'espérance, qui vient du travail et de Dieu.

Quant à Blanche, que l'hôtelière de *la Cour de France* envoyait avec sa fille recueillir les enseignements religieux, je suis désolé de ne pouvoir en dire franchement le même bien que de son frère à la grosse tête. Peut-être n'y avait-il point beaucoup de sa faute, peut-être était-ce un peu la faute de son

père à l'endroit que j'ai déjà fait pressentir... ; peut-être le plus grand coupable était-ce le hasard, lequel a si bon dos ici-bas! Toujours est-il que Blanche, s'entendant encore dire par les voyageurs descendus à *la Cour de France* qu'elle était jolie, bien jolie, merveilleusement jolie, commençait à prendre trop de plaisir aux expressions de cette opinion. L'hôtelière la catéchisait bien un peu là-dessus, mais Blanche avait douze ans : comment eût-elle pu ne plus croire ce qu'elle s'était entendu répéter depuis l'âge où la mémoire s'éveille? Ajoutons pourtant que les exercices pieux qui précèdent la première communion eurent sur Blanche une influence salutaire, et que ce fut une petite sainte qui accompagna la fille de l'hôtelière à la table de Dieu, le même jour où, à Amiens, Albert-Joseph, grave et recueilli, communiait lui-même pour la première fois.

Quelques mois après, le bon Pierre Pruvost n'avait pu y tenir davantage, et les voyageurs, regardant au haut de la diligence les deux petites têtes roses dans le vieux manteau bleu, disaient encore : — Voilà *Paul et Virginie!*

IX

Fleurs de grand chemin.

Albert-Joseph compte parmi mes meilleurs amis, ainsi que M. Tan-plan, le charmant tambour qui

nous attend dans l'arrière-boutique du *Paradis de l'Enfance*, rue Saint-Martin, où nous allons bientôt revenir. Souvent Albert-Joseph m'a parlé de ce temps de sa vie écoulé sur la grande route. Les larmes alors lui venaient bien vite aux yeux, et ses paroles gagnaient tant de charme à son émotion, que je vais un moment le laisser parler encore :

« Ce fut un temps tout rose! disait-il. Dédaigneux du présent toujours, toujours l'homme se fatigue à fouiller dans les cendres du passé pour y ranimer des étincelles, ou bien à percer les nuages de l'avenir pour y découvrir des étoiles!... Mais, pour moi, aucun présent ne vaut, nul avenir ne vaudra ce passé, passé si vite au bruit des roues roulant, des ferrailles cliquetant, des grelots fredonnant de la diligence du père Pierre!...

« Renversé en arrière, entre le bon conducteur et sa fille, et tandis que Blanche chantait ces chansons naïves : *Il était une bergère... Nous n'irons plus au bois... Si j'étais hirondelle...*, les yeux perdus dans les profondeurs bleues du firmament, j'ai, dans les chaudes nuits de l'été ou dans les nuits brillantes de l'hiver, interrogé tour à tour les pléiades de mondes qui gravitent vers Dieu à travers l'infini; j'ai écouté les chansons que chantent les mille voix de l'harmonieuse nature, selon les heures, les mois et les saisons; j'ai subi les sereines influences du grand air, des champs et des bois, des prairies et des montagnes; j'ai trouvé la poésie partout, sans cesse,

à toute minute du jour et de la nuit, à chaque village, entre chaque forêt, à chaque tour de roue de ma maison voyageuse. Je me faisais fort dans cette vie-là, je réjouissais mon père, j'instruisais ma sœur, et, sans avoir encore reconnu que la louange qui plaît le plus à Dieu, c'est le travail! avec toutes les voix de ma jeunesse épanouie en pleine nature, je louais Dieu!

« Ainsi je grandissais, tout en voyant grandir Blanche, qui voyait grandir sa beauté. Ainsi se passèrent ou plutôt s'envolèrent bien des semaines, bien des mois, des années tout entières; Blanche et moi séjournant hier à Amiens, aujourd'hui à Arras, et reprenant, les lendemains, notre perpétuel voyage; apprenant, oubliant, écoutant, observant, et croissant à qui mieux mieux dans notre tendresse toujours plus vive pour le père Pierre, et dans notre insouciance joyeuse de l'avenir!

« Une nuit d'août, disait encore Albert-Joseph, et de cette nuit-là, ajoutait-il, je me souviendrai jusqu'à l'éternelle nuit, la petite diligence roulait paisiblement. Il n'y avait dans le cabriolet de l'impériale que Blanche et moi avec notre père Pierre. Nous goûtions silencieusement la suave fraîcheur qui, après une journée ardente, était tombée sur la campagne en même temps que la molle clarté des étoiles, et nous allions entrer dans les bois de Saint-Laurent, lorsque le bon conducteur eut à nous quitter. Il s'agissait de relever le *sabot*, instrument de fer destiné

à enrayer les roues aux descentes rapides, et que la chaîne qui le retient laissait traîner en ce moment sur le pavé. Pruvost fit arrêter la voiture et descendit raccourcir la chaîne par quelque nœud. Cela fait, et suivant l'habitude, avant même que de remonter :
— *Hue!* cria-t-il, et les chevaux reprirent leur trot tranquille. Comme le conducteur regagnait lestement d'ordinaire son cabriolet, alors même que la voiture courait le galop, à peine le *hue!* fut-il poussé, nous nous serrâmes pour rendre la place à notre père ; mais ce fut inutilement, et il se passa plusieurs minutes sans qu'il vînt se rasseoir près de nous... Lorsqu'il y revint enfin, il était tout tremblant, et à nos questions inquiètes : — Ce n'est rien, dit-il, en nous embrassant l'un et l'autre coup sur coup, ce n'est rien ; mais j'ai failli ne plus vous embrasser, mes enfants! la courroie que je saisis pour remonter ici en m'élançant sur le marchepied s'est rompue et m'est restée dans la main ; je suis tombé sur la roue..., et je ne sais par quel miracle je me suis relevé sain et sauf derrière la voiture, qui ne m'a qu'effleuré ; j'ai couru, je l'ai rejointe et... et Dieu est bon, dit le père Pruvost en respirant largement et en nous embrassant encore. — Mon Dieu! reprit-il après un moment, que seriez-vous devenus, mes bien-aimés, si je ne m'étais point relevé?... Ecoute, toi, Albert, continua-t-il, les conducteurs, en vieillissant, sont tous les jours plus exposés à des malheurs pareils... Écoute donc bien : quand je mourrai, soit sur la

grande route, soit de maladie, tu devras me remplacer près de Blanche. Encore quelques années, tu seras assez fort pour exercer mon métier à ma place et assez homme pour te marier : eh bien! si tu aimes Blanche de la bonne façon qu'il faut aimer, et si mon métier te plaît, à le faire par toi-même, nous arrangerons votre vie à tous les deux dans ce sens-là, pourvu cependant que ma Blanche s'en trouve heureuse! Blanche et moi répondîmes au père Pierre en l'embrassant plus fort que jamais; et comme nous étions arrivés au bas d'une côte que nous montions à pied alors que le temps était beau, nous descendîmes de la diligence pour la suivre ensemble et du même pas.

« Les voyageurs dormaient; le bruit ralenti des roues, les petites secousses que donnait aux grelots des licous chaque effort des chevaux, l'écrasement sourd du sable sous nos pieds, les notes lointaines de la nocturne chanson des rossignols interrompaient seuls le beau silence de cette belle nuit. Au-dessus de nos têtes, entre les masses sombres du bois, le ciel resplendissait d'un éclat qu'il me semblait n'avoir pas eu encore; les fortes émanations des pins et des mélèzes se mêlaient aux douces senteurs des bordures d'aubépines, qu'elles franchissaient pour arriver à nous. C'était, en vérité, une nuit puissante, magnifique, fortifiante aux corps, aux esprits et aux âmes. Cheminant sans mot dire, nous avions dépassé la diligence, et bien avant elle, nous étions arrivés au

haut de la montagne où nous devions l'attendre. Là, Pierre Pruvost reprit la parole :

« — Albert, dit-il, seras-tu pour ma fille un frère, un père et un ami ; tout ce que doit être pour sa femme un époux qui croit en Dieu ?

« — Oui, mon père, répondis-je en me mettant à genoux.

« — Blanche, poursuivit le conducteur, auras-tu pour mon fils la fidèle affection d'une sœur, le dévouement d'une amie, l'inépuisable tendresse d'une mère : tout ce qui rend une épouse chrétienne chère au Seigneur ?

« — Oui, mon père, répondit Blanche, qui s'était agenouillée en même temps que moi.

« — Je vous fiance et je vous bénis, mes enfants, dit Pierre, posant ses mains sur nos fronts ; et que Dieu vous bénisse comme moi, ajouta-t-il en pliant les genoux à son tour.

« Un court silence suivit encore, pendant lequel les parfums des bois semblèrent plus doux et les hymnes des oiseaux chanteurs plus tendres... Puis, nous relevant, nous remontâmes à nos places accoutumées, après nous être embrassés encore une fois ; et la diligence se remit à rouler, ferrailles cliquetant et grelots fredonnant. »

X

Coups de crayons, coup de tête et coups du sort.

Hélas! hélas! hélas! Blanche devenait plus jolie tous les jours, et sa beauté, toujours plus remarquée et plus louée par les voyageurs, devenait pour Pierre et pour Albert un continuel sujet d'inquiétudes et d'alarmes. Ce n'était plus *La petite à Pierre*, qu'on disait d'elle tout le long de la route, mais bien *La belle fille à Pierre*. Elle allait d'ailleurs compter seize ans, savez-vous, et le grand air lui avait donné une telle vigueur, qu'elle semblait bien en avoir plus de dix-huit! ce que voyant, Albert avait décidé le père Pruvost à renoncer pour sa fille aux voyages à trois. Il fallait bien, d'ailleurs, qu'elle se mît à la couture et à l'étude des petites choses qui font la femme de ménage. En conséquence, Blanche avait été de nouveau confiée à l'hôtelière de *la Cour de France*, avec les plus chaudes recommandations. Mais là, comme sur la grande route, il y avait pour cette beauté des admirateurs nombreux; comment aussi n'aurait-on pas remarqué l'éclatante blancheur du teint de la jeune fille, et cette carnation pulpeuse, mate et satinée comme le lourd pétale du magnolia, et ces lignes pures du visage, et ce galbe fier du cou?... Sur son front haut, rempli, puissamment modelé, aux tem-

pes marmoréennes, Blanche portait une abondante chevelure d'un noir bleuâtre. Sous l'arcade sourcilière, peut-être un peu profonde, ses yeux bruns, dont les cils touffus restaient souvent baissés, semblaient pleins d'un feu contenu. Rien ne peut dire la mignonnerie des oreilles et l'ovale adorable du menton. Il est vrai que la tête paraissait pencher un peu trop en arrière; mais, que voulez-vous! cela tenait sans doute au poids énorme des cheveux, et d'ailleurs n'était pas sans grâce. — Taille souple, qui n'avait jamais subi l'étreinte meurtrière du corset; bras ronds et nobles, mains longues et fines, pieds petits, cambrés et fiers : voilà, en tant que la plume puisse tenter de remplacer le crayon, une esquisse du portrait de mademoiselle Blanche Pruvost à l'âge de seize ans. Mais maintenant le lecteur ne se dira-t-il pas : — Il me semble que j'ai déjà rencontré cette figure-là quelque part!...

Le lecteur ne se trompera pas.

Le plaisir que Blanche éprouvait à s'entendre dire qu'elle était jolie la conduisit à la coquetterie. La coquetterie, cherchant sans cesse des moyens de beauté, la conduisit à la rêverie, qui la conduisit vite à la paresse. Souvent, dès lors, on vit Blanche, son aiguille dormant entre ses doigts, les yeux fixés sur son ouvrage qu'elle ne voyait plus, passer de longs moments dans l'oubli de tout ce qui l'entourait; même, de tous ceux qui l'aimaient. Son brave père lui-même n'était point laissé en dehors de son

indifférence. Ce malheur résultait peut-être, hélas! de petites disputes nées entre le père et l'enfant du désir croissant toujours chez Blanche des objets de toilette à la mode, des choses qui pouvaient le mieux encadrer sa beauté. Elle savait câliner tendrement et certainement le bonhomme Pruvost, et il eût voulu, le pauvre père, pouvoir lui acheter des atours de marquise; mais il gagnait de quoi vivre tout au plus; il fallait bien le faire comprendre à Blanche la coquette, et la tendresse de celle-ci s'en trouvait refroidie.

Or, en ce temps-là comme aujourd'hui, l'*Hôtel de la Cour de France* était fort aimé et très-fréquenté. C'était dans ses galeries, dans ses salles et dans ses corridors un va-et-vient continuel. Six voyageurs partaient-ils le matin, dans la journée il en arrivait dix autres. Il n'y restait pas plus de chambres vides que de places inoccupées à la longue table d'hôte présidée par Hermant. Blanche n'était pas là sans doute dans le milieu sévère qu'il eût fallu, mais quoi! on l'y aimait, le père Pierre ne pouvait guère la mettre ailleurs, et enfin, que voulez-vous? à chacun ses épreuves! Ceux qui sont jeunes quand Dieu les leur envoie ont, lorsqu'ils en triomphent, d'autant plus de temps à exister forts.

Au soir d'un jour où, le matin, quatre voyageurs avaient quitté l'hôtel, chacun prenant un chemin différent, on ne vit point Blanche Pruvost venir s'asseoir, comme d'ordinaire, à la table du souper.

Le conducteur était ce soir-là à Amiens avec Albert-Joseph. Sans attendre leur retour, on fit toutes les recherches possibles ; elles n'aboutirent à rien.

Le lendemain, à l'heure du retour de la diligence, comment dire la douleur du père Pierre, cherchant partout sa fille pour l'embrasser, et apprenant enfin l'horrible nouvelle?... Il pâlit, il rougit jusqu'à faire craindre une congestion au cerveau ; puis, ayant en vain voulu parler, il tomba à la renverse de toute sa hauteur. On le mit au lit avec une fièvre compliquée d'accès de délire, et tout le monde de l'hôtel le soignait en pleurant, tandis qu'au dehors Albert, non moins malade que son père adoptif, mais robuste et plein de volonté, continuait avec ardeur des recherches, hélas! stériles.

XI

A la Croix de Lorraine.

Grâce à un temps de galop dans notre voyage à reculons, nous voici de retour à Paris. Nous sommes présentement en compagnie d'Albert et de Pierre Pruvost, dans une des chambres les plus hautes de l'auberge de *la Croix de Lorraine*, rue Grénetat. La rue Grénetat débouche dans la rue Saint-Martin : nous ne sommes donc plus guère loin de mademoiselle Ma fille et de M. Tan-plan, et avant peu, sans doute, nous allons les retrouver.

Dans un lit, qui certainement est le plus misérable de tous les lits de *la Croix de Lorraine*, le pauvre père Pierre est étendu. Voilà longtemps déjà qu'il est malade; il y a plusieurs mois qu'il est couché; depuis quelques jours il est mourant.

Après l'inexplicable disparition de Blanche, après les mille recherches faites, infructueusement toujours, dans Arras et dans tout le département par notre pauvre Albert, le père Pruvost demeura longtemps hors d'état de rien faire. Lorsqu'il reprit son service sur cette route si joyeusement parcourue tant de fois, il se dit que la blessure de son cœur, que rien d'ailleurs ne devait fermer, resterait plus large et plus saignante tant qu'il continuerait son métier de conducteur; et ce métier, si doux pour lui naguère, il se décida à l'abandonner. Ajoutez qu'Albert, de qui le chagrin se doublait des efforts qu'il avait à faire pour le dissimuler devant son père adoptif, Albert encouragea la résolution du père Pruvost.

— Il se peut bien, lui disait-il, que Blanche soit à Paris. Bien des fois, dans nos causeries d'enfants, je l'ai entendue s'exagérer les joies du succès pour les gens de théâtre; les bravos lui semblaient contenir le bonheur le plus grand de ce monde!... Ce bonheur-là, si c'en est un, c'est surtout à Paris qu'on le trouve... Père, notre Blanche est certainement à Paris.

— Allons à Paris, avait répondu Pruvost.

Et les deux délaissés, suivant l'espérance qui vol-

tigeait devant eux sur le chemin, s'en étaient venus demander leur Blanche à la dévorante cité, qui rend si rarement, ou qui rend si transformés ceux qu'elle a attirés, séduits ou emprisonnés.

A Paris, il fallait vivre : Pierre Pruvost se fit camionneur de roulage ; pour Albert, devenu maître de se choisir un état, depuis la ruine des doux projets éclos sur la grande route, il entra comme aide-modeleur chez un sculpteur ornemaniste. Par une porte dérobée, il revenait ainsi à sa vocation abandonnée. A Paris, le père Pruvost et Albert recommencèrent leurs recherches. Le père fût volontiers entré dans chaque maison pour demander sa fille ; le fils s'adressa aux puissances administratives. Il n'épargna ni ses fatigues, ni son temps, ni son imaginative, ni son argent si laborieusement gagné! Tout fut inutile. Albert s'entendit affirmer que Blanche n'était pas à Paris, et lorsqu'il demanda où elle pouvait être, on lui répondit qu'on n'en savait rien. — Il fallut renoncer aux recherches, et, par un de ces cruels caprices du sort dont la vie est remplie, au moment même où les pauvres gens renonçaient à l'espoir de retrouver Blanche, celle-ci arrivait à Paris. Comment, pourquoi, sous quel nom? c'est ce que nous apprendrons bientôt.

Travaillant, priant, pleurant ; désespérant pour espérer encore, et enfin désespérant pour toujours, l'ancien conducteur et le jeune ornemaniste virent s'envoler les jours, puis les semaines, puis les mois,

puis les années. — Dieu seul, quand l'heure sera venue, pourra arrêter les aiguilles à l'horloge inflexible du temps. En dépit des désirs de ceux-ci et des regrets de ceux-là, les jours se succèdent, d'égale longueur pour tous : les Josués ne sont plus de ce monde. Les plus terribles révolutions ne retardent pas d'une seconde l'impassible soleil dans sa régularité pleine d'ironies, mais pleine aussi de bienfaits ; et, s'il n'emporte pas dans sa marche nos grandes douleurs de ce monde, il sèche au moins toujours les larmes qu'elles font couler.

Le jour où le père Pruvost cessa d'espérer, la source de la vie s'arrêta en lui, et comme si c'étaient surtout les pleurs qui attestent la vie, Pruvost cessa de pleurer. Son ouvrage terrestre lui sembla fait ; il ne pensa plus au lendemain : pourquoi y eût-il pensé? Il aimait Albert du plus ardent de son cœur ; mais Blanche, c'était son cœur même !

— Je ne la reverrai plus qu'au grand rendez-vous, là-haut..., redit-il dès lors bien souvent : elle a pu, un jour, démériter d'y venir ! mais j'espère qu'à ma prière Dieu lui pardonnera comme je lui pardonne !...

Un jour, le père Pruvost dut renoncer à sa besogne. — Il fallut alors qu'Albert travaillât pour deux, et plus que pour deux, car la maladie, ce démon du corps, — comme l'esprit du mal est la maladie de l'âme, — coûte plus cher à nourrir que le corps lui-même... Albert travailla bravement, rongeant sa peine, et croyant toujours faire moins qu'il

ne devait pour l'homme excellent qui l'avait autrefois ramassé dans la neige.

Dans son œuvre de dévouement, Albert se montrait d'une tendresse de femme, féconde en soins ingénieux, en délicates attentions; mais, sous peine de ne plus gagner rien, il était chaque jour forcé de laisser seul son pauvre Pierre. Il rencontra heureusement une fraternelle assistance chez les portiers de la maison de *la Croix de Lorraine*, braves gens qui, avec un désintéressement le plus complet du monde, remplacèrent souvent Albert dans ses bons soins. Des enfants qu'ils avaient eus, le dernier était une petite fille de sept à huit ans, bonne et déjà active, adroite, intelligente comme la plupart des enfants du peuple, en qui la nécessité développe hâtivement les facultés. Lorsqu'Albert était chez son patron, et que les portiers ne pouvaient quitter leur loge, la petite Nini faisait société au malade. En fredonnant, elle venait enfiler ses perles auprès de lui, et bien que Pruvost sentît se réveiller ses plus vives douleurs, quand au milieu de ses petites chansons Nini lui en chantait une qu'il avait entendue naguère dans la bouche de sa fille, il trouvait un grand adoucissement à ses maux en les voyant plaindre par Nini.

Reconnaissant de tant de sollicitude, Albert, pauvre en argent, riche en bonté, résolut de prouver sa reconnaissance aux bons portiers par une surprise joyeuse, en faisant à leur fille le plus beau jouet possible. Il se souvint du cabinet de figures de cire où sa

vocation de statuaire s'était révélée à lui, et, s'étant procuré de la cire, il se mit à modeler chaque soir, en rentrant de son travail, une façon de poupée destinée à Nini. En commençant cette poupée, il eut la volonté de s'exercer à rendre la ressemblance, en donnant à son œuvre les traits de Nini elle-même; mais il eut beau vouloir, un jour que Pierre Pruvost le regardait travailler, Albert l'entendit dire d'une voix affaiblie, et avec une expression étrange, en s'adressant à la statuette ébauchée :

— Eh bien, Blanche, c'est donc seulement ainsi que je devais vous revoir! immobile devant mes bras ouverts, sans voix pour m'appeler une dernière fois votre père, et sans cœur quand mon cœur va cesser de battre... pour avoir trop battu pour vous...

Mais, peu à peu, Albert mettait dans la poupée un peu du feu qui brûlait dans son propre cœur.

Voilà pourquoi, grâce au génie naissant du statuaire, mademoiselle *Ma fille* eut une âme; voilà pourquoi ce joujou était un portrait; voilà pourquoi l'artiste devait en briser le moule à peu de temps de là.

XII

La bague en perles blanches.

Au soir d'un des premiers beaux jours de 1845, Pierre Pruvost se sentant tout à coup soulagé et dans un état de bien-être qu'il avait cru ne plus jamais ressentir, pria son fils de le lever pour l'asseoir de-

vant la fenêtre. Albert obéit avec empressement, et bientôt le père Pierre fut établi dans le vieux fauteuil de paille que le brave portier avait monté de sa loge à la pauvre mansarde. En ce moment, Nini entra. Elle venait, dit-elle, faire une bague en perles blanches pour son vieux bon ami. Mais d'abord elle alla l'embrasser, ainsi qu'Albert.

— Chante-moi tes petites chansons, Nini, dit le bon homme ; et Nini de se mettre à chanter.

Tout en l'écoutant, Pruvost regardait au loin, dans la campagne, au delà de Montmartre, qu'on voyait de sa lucarne entre deux masses de murailles... et son esprit ranimé s'envolait par delà les maisons et bien loin de Paris. Nini, à qui il semblait bien que le père Pierre ne l'entendait pas, chantait pourtant toujours. Albert, lui, l'écoutait ; et, la regardant avec attendrissement, se disait en achevant son travail :

— Voici la poupée finie : quelle surprise demain pour notre petite consolatrice !... Je pourrais bien lui donner sa poupée dès ce soir : mais demain, avec ces quelques sous que j'ai épargnés, j'irai acheter un berceau d'osier pour y coucher la surprise... Attendons à demain.

Nini chantait toujours.

Et, d'une voix, presque joyeuse, dont on n'eût pu d'abord distinguer les paroles, mais qui s'éclaircissait d'instants en instants, le père Pruvost disait :

— On croirait aujourd'hui que j'ai retrouvé mes yeux de quinze ans ! Dans la verdure, là bas, plus

loin que Montmartre, je vois la Picardie ; et plus loin encore, dans la brume bleue, au milieu des bois touffus, je revois ma route chérie ; il me semble y être encore, au haut de ma voiture, avec Blanche et Albert. Oui, oui, j'y suis ! J'entends bien les grelots de mes chevaux, pardieu ! Hue donc, la Grise... As-tu les pieds chauds, toi, ma Blanche?... est-tu bien, dis? Allons, continue tes petites chansons !...

Ce n'était plus Blanche, c'était Nini qui chantait alors : *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés...* Le père Pruvost poursuivait :

— Il fait beau, la route est bonne, nous arriverons de bonne heure. C'est le dernier jour de la fête d'Arras, mes enfants ; je vous mènerai aux promenades, nous entendrons chanter Pamart... et, fredonnant lui-même la chanson de 1812 : *Iro-tu vir el' fête d'Arro'?* le conducteur s'interrompit aussitôt pour s'écrier, au milieu de ses larmes revenues :

— O ma petite fille, ma petite fille, ma petite fille !... puis il se tut, joignit les mains et se mit à prier à voix basse...

Albert était accouru près de son fauteuil, et se tenait agenouillé ; il priait aussi.

— ... Arras ! la grande route, le beau temps, reprit Pruvost d'une voix d'enfant !... O ma Blanche !... et sa voix s'affaiblissant encore, il dit en serrant les mains d'Albert :

— Je te bénis, toi, et aussi ma petite Nini... avec ma fille !... et que comme moi le bon Dieu...

Nini chantait toujours, fort occupée à terminer sa bague blanche, et n'ayant, pendant sa fabrication, ni dressé l'oreille ni levé les yeux.

— Tais-toi, Nini, lui dit Albert tout bas.

— Pourquoi donc, répondit l'enfant, puisque mon bon ami m'a dit de chanter?... Tiens, voilà sa bague finie! — Je vais la passer moi-même à ton doigt, mon bon ami...

— Chut, Nini! fit Albert en la prenant dans ses bras, notre père Pruvost s'est endormi; descendons un peu.

— Je veux bien, reprit l'enfant, mais laisse-moi lui mettre ma bague au doigt : je te promets de ne pas l'éveiller, et à son réveil il sera bien content...

Albert consentit : il laissa l'enfant passer sa bague blanche au doigt du vieillard..., puis, il emporta Nini rapidement... et quand il l'eut posée à terre dans la loge de sa mère, il laissa jaillir ses larmes, et s'écria en se jetant dans le sein de la bonne femme :

C'est fini, madame! me voilà seul au monde! mon père est mort.

XIII

Une tombe au lieu d'un berceau.

Le lendemain, il fallait de l'argent à Albert pour les frais de la sépulture du père Pruvost... et Albert n'en avait pas. Il remit à d'autres temps le payement de sa dette de reconnaissance à Nini, et, tirant la poupée de sa cachette, il s'en alla la vendre à

MM. Y. Crochard et neveu, à l'enseigne du *Paradis de l'Enfance*.

Le corbillard qui emportait Pierre Pruvost fut suivi par Albert, par Dufour, le portier de *la Croix de Lorraine*, qui tenait Nini par la main, et par un ouvrier bimbelotier nommé Michel Joyeux, qu'Albert avait connu dans la loge de Dufour. — Comme ce triste convoi entrait dans le faubourg Montmartre, il fut empêché un instant par un embarras de voitures. L'une de ces voitures était une calèche fort belle. Dans cette calèche, par l'ouverture du vasistas baissé, les yeux égarés d'Albert reconnurent tout à coup Blanche Pruvost, parée d'une toilette éclatante. Le jeune homme s'élança à la portière :

— Blanche, lui dit-il, faites le signe de la croix ; celui que j'accompagne au cimetière, c'est votre père que vous avez tué.

Avant que Blanche fût revenue de l'évanouissement dans lequel Albert la laissa, la calèche était dans le quartier des Tuileries, et le corbillard entrait au cimetière du Nord.

XIV

De l'influence du soleil sur certaines demoiselles.

En juillet 1846, la chaleur était si grande, qu'une forte odeur, provenant des substances qui entrent dans la couleur dont on peint les joujoux, infectait le

Paradis de l'Enfance. Les Crochard s'étaient habitués à ces misères, et depuis longtemps n'y prenaient plus garde. Mais cette année la chaleur les inquiéta vivement pour la personne de mademoiselle *Ma fille*.

— Si notre belle poupée allait fondre? dit l'oncle.

— Ses traits pourraient du moins s'altérer gravement, dit le neveu.

— Il ne faudrait pas cependant la cacher aux yeux du public acheteur.

— Surtout au moment où vont commencer les distributions de prix!...

— Eh bien, mais, reprit Crochard oncle, après quelques minutes de réflexion : si nous la mettions tout simplement là, dans l'arrière boutique?

— En effet, reprit Crochard neveu, il y fait frais; je vais l'y transporter.

Un instant après, mademoiselle *Ma fille* prenait place sur un rayon de la vitrine de droite, dans l'arrière-boutique. Crochard neveu l'établissait au fond, presque dans l'angle, à l'abri des moindres regards du soleil, et, refermant la vitrine, il allait retrouver son oncle.

A peine était-elle installée, mademoiselle *Ma fille* entendit auprès d'elle un long soupir de satisfaction.

— Qu'est-cela, se dit-elle?... ne suis-je plus seule ici de mon espèce, comme là, sur le devant? Elle promena ses regards autour d'elle en commençant par sa gauche, et ce n'est qu'à l'extrémité du cercle

que ses yeux inquiets rencontrèrent les yeux de M. Tan-plan... Elle les baissa aussitôt.

— C'est ce jeune tambour, pensa-t-elle, et, ne le regardant plus qu'en dessous, avec un mélange de coquetterie, d'hypocrisie et de pudeur :

— Il est fort bien ! Bonne tenue, air brave, joli sourire, et surtout beaux yeux !... avec cela, un air de mélancolie qui me charme... Là, dans la boutique, j'avais devant moi, depuis trop longtemps, un polichinelle, un prince indien et un tambour-major, tous les trois d'une méchanceté, d'une fatuité, d'une stupidité rares !... tandis que ce petit sapeur-pompier..... Ah ! il est fort bien !

— Comme elle est jolie, pensait M. Tan-plan ! Ah ! mon cœur ne me trompait pas lorsqu'il m'assurait qu'elle aussi avait reçu une âme ! La voici donc près de moi ! Depuis si longtemps je la regardais de loin sans espoir, et la voici si proche de mon cœur que sa toilette charmante parfume mon uniforme. Sans doute on l'a amenée ici pour plus d'un jour, au moins pour tout l'été !... Quel bonheur, ah !...

Encore un soupir, se disait *Ma fille,* sans cesser de regarder Tan-plan !... M'aimerait-il !

Ici, leurs yeux se rencontrèrent.

Et un buste en plâtre de Voltaire, qu'il y avait sur la cheminée de cette arrière-boutique, sourit malicieusement de sa bouche sans lèvres ; et un petit Amour en biscuit de porcelaine, attaché au-dessus de la cheminée, laissa s'épanouir un rire encourageant

entre ses joues rebondies : et Voltaire et l'Amour regardèrent le tambour et la poupée d'un air narquois qui voulait dire :

XV

Qui que tu sois, voici ton maître.

Des mois entiers se passèrent sans qu'un seul mot fût hasardé de part ou d'autre entre mademoiselle *Ma fille* et M. Tan-plan : celui-ci était si discret, et celle-là si réservée ! On en restait aux regards à la dérobée, aux soudaines rougeurs, quand les yeux se rencontraient ; mais cette façon de dialogue n'en était pas moins délicieuse. j'en appelle à ceux qui ont vécu ! La perfection dans l'éloquence, c'est le silence : le silence est à la portée de tous, il dit tout ce que la voix ne peut dire. il le dit au mieux, et les poupées de cire et les tambours de bois ne nous seraient pas si supérieurs s'ils bavardaient autant que nous.

Pourtant, M. Tan-plan ignorait encore quels pouvaient être. à son regard, les sentiments de mademoiselle *Ma fille*, et cette ignorance troublait de plus en plus sa quiétude. S'il faut vous le dire. ses yeux se creusaient, son teint pàlissait. son caractère s'altérait même sensiblement ; lorsqu'un jour, à l'occasion d'un rangement dans l'arrière-boutique, Cro-

chard oncle, sans toucher au tambour, prit *Ma fille* et la posa sur une tablette du côté gauche. *Ma fille* ne dit rien, mais une vive expression d'inquiétude se répandit sur ses traits si purs, ce qui n'échappa point à Tan-plan, vous le devinez bien. Deux heures, deux mortelles heures s'écoulèrent ainsi, et l'on ne peut savoir ce qui fût advenu, si tout à coup un rayon de soleil n'eût pénétré comme une flèche d'or dans l'arrière-boutique, et n'eût été justement frapper les yeux éblouis de mademoiselle *Ma fille.*

— Oh! oh! fit seulement l'oncle Crochard, et il remit soigneusement *Ma fille* dans la vitrine de droite, contre le tambour; et la vitrine était à peine refermée que celui-ci entendait s'échapper des lèvres roses de sa compagne un long soupir de satisfaction, un soupir absolument pareil à celui qu'il n'avait su contenir, en voyant naguère *Ma fille* arriver auprès de lui.

— Je suis aimé, se dit M. Tan-plan! Toi, grâce à qui je viens de l'apprendre, merci, beau rayon de soleil!

Le lendemain au matin, le tambour osa offrir à sa voisine un timide bonjour : il lui fut rendu avec timidité; mais, au moins, ce double bonjour rompait la glace; l'époque des causeries était en route pour venir. Après les bonjours, vinrent les petites phrases naïves; mais les deux amis ne pouvaient guère se parler lorsqu'ils étaient à portée des oreilles des Crochard; or le neveu couchait dans l'arrière-bou-

tique, et ces messieurs ne fermaient leur magasin qu'aux très-grandes fêtes, pour aller à Belleville. Tout cela retarda beaucoup, dans le livre de la vie de nos héros, le chapitre des confidences.

Leur placide bonheur fut dérangé : on marchanda plusieurs fois la poupée ; à deux reprises, le petit tambour fut enlevé à son coin sombre pour être offert à des chalands. Par bonheur, la poupée fut déclarée trop chère, et le tambour (il avait tout fait pour cela) fut trouvé trop peu bruyant.

Ces angoisses se renouvelaient chaque fois qu'ils voyaient entrer quelqu'un au *Paradis de l'Enfance*, et toujours l'idée d'une séparation, hélas ! trop possible, se représentait à eux plus cruelle.

Quand ils se retrouvaient bien seuls, ils oubliaient tout. Lorsque les Crochard étaient partis, que les volets étaient soigneusement clos, la boutique sombre, et qu'on n'entendait plus que le petit bruit du dimanche, une voiture çà et là, des cris joyeux d'enfants jouant dans la rue, la voix des cloches de Saint-Merry et de Saint-Nicolas-des-Champs, le *Paradis de l'Enfance* était vraiment un paradis pour Tan-plan et sa compagne. Or, c'est par un de ces jours heureux, c'est le jour de la Toussaint, que *Ma fille* raconta à son ami toute son histoire, c'est-à-dire les choses que le lecteur a apprises dans le voyage où je l'ai emmené à reculons.

XVI

Au son des cloches.

Voici Noël ; cloches, tintons !
Qu'à nos voix les âmes s'éveillent !
Chez le père que nous fêtons
Appelons les fils qui sommeillent...
C'est la Noël ; cloches, tintons !
C'est la Noël ! cloches, chantons !

Les temps sont arrivés, ô terre, plus d'alarmes !
Jéhovah veut un fils né dans un sein mortel ;
Du vieux monde un enfant vient essuyer les larmes
Et sauver Israël !

Ainsi chantaient, au matin du 25 décembre suivant les cloches de Saint-Nicolas-des-Champs, au moment même où MM. Crochard, qui n'avaient pas ouvert leur boutique ce jour-là, arrivaient dans les prés Saint-Gervais. A ce moment aussi, *Ma fille* disait à M. Tan-plan :

— Ils sont partis décidément : nous serons toute la journée seuls, libres, heureux ; nos maîtres ne rentreront que ce soir, car c'est aujourd'hui grande fête : les cloches sonnent à toute volée, les entendez-vous?...

En effet ! et les cloches de Saint-Nicolas, se taisant un instant, permettaient d'écouter celles de Saint-Merry, qui disaient :

Les temples des faux dieux tous vont tomber en poudre
Pour faire libre place au seul Dieu triomphant,
Et pour les renverser il ne faut pas la foudre,
Mais la parole d'un enfant!

O chrétiens, venez en silence
Sur la pierre incliner vos fronts;
Venez, et nous vous rapprendrons
Les cantiques de votre enfance!

Puis les cloches des deux églises confondaient leur voix pour répéter :

Voici Noël; cloches, tintons!
Qu'à nos voix les âmes s'éveillent!
Chez le père que nous fêtons
Appelons les fils qui sommeillent...
C'est la Noël; cloches, tintons!
C'est la Noël; cloches, chantons!

— Çà, dit mademoiselle *Ma fille* à son compagnon, puisque maintenant vous savez mon histoire, et puisque nous avons cette journée à nous, pourquoi ne me diriez-vous pas quelle fut votre existence avant votre arrivée ici ?...

— Mon histoire est bien simple, répondit le tambour, bien plus simple et bien plus courte que la vôtre... et, comme j'ai promis de n'avoir rien de caché pour vous, je suis prêt à vous la dire.

— Je vous écoute, ami; je vous rends aujourd'hui toute l'attention que vous m'avez prêtée l'autre jour pendant que les cloches annonçaient la fête de Tous les Saints.

Le tambour parla à peu près ainsi :

— Je n'ai rien à vous dire du temps où les choses dont je suis formé étaient éparses çà et là en divers ateliers. Pour les êtres de notre espèce, végéter à cet état-là, c'est comme attendre dans les limbes l'heure de la création. Je n'existe vraiment que du moment où j'ai eu conscience de mon âme. En reportant mon souvenir à ce moment, je me retrouve dans une mansarde ; il est nuit, et, à la lueur d'une chandelle, devant laquelle il y a une boule de verre pleine d'eau, je me vois sur les genoux d'un homme qui pleure. Cet homme, cet ouvrier bimbelotier, qui peut avoir de vingt-huit à trente ans, il s'appelle Michel Joyeux...

— Michel Joyeux, interrompit la poupée attentive ! Il me semble avoir déjà entendu ce nom-là !... Oui, oui, je me souviens : c'était un ami d'Albert-Joseph, le sculpteur à qui je dois ma vie... Continuez, mon doux ami.

— Michel Joyeux était le deuxième fils d'un honorable marchand qui avait fait une fortune modeste en fabriquant et vendant des joujoux. C'est Joyeux le père qui fonda cette maison du *Paradis de l'Enfance* où nous vivons présentement. Lorsqu'il eut fait donner une éducation à Léopold et Michel, ses fils ; qu'il eut amassé à chacun d'eux une petite somme pour que l'un et l'autre pussent entrer dans la vie active, lorsqu'enfin il eut mis de côté ce qu'il lui fallait pour vivre doucement et sobrement avec sa

femme, le reste de leurs jours, le père Joyeux céda son fonds à Y. Crochard, qui depuis s'associa son neveu. Or, quand le brave Joyeux, le père, s'en alla de ce monde, Michel avait seize ans, Léopold en avait vingt-quatre, et comme la veuve Joyeux était d'un esprit faible et incertain, c'est à son fils Léopold que le père confia, en mourant, la petite fortune de la famille.

Ordinairement, dans les familles, c'est au dernier enfant venu que la mère prodigue le plus de tendresse : ce fut le contraire chez les Joyeux. La mère aimait profondément Michel; elle adorait Léopold.

Léopold était un joueur, un fanfaron, un improbe. Il cacha toujours ses vices et ses déportements à sa mère; mais un jour, la veille de celui où son frère Michel quittait le collége pour venir habiter la maison, Léopold disparut. Il emportait avec lui, ou peut-être il avait déjà perdu, la petite rente de sa mère et l'avoir de son frère. Les recherches et les démarches de celui-ci n'aboutirent à rien d'heureux.

Michel avait profité de l'instruction reçue, mais quelle instruction peut faire vivre celui qui la possède, immédiatement après qu'il vient de l'acquérir?... Il fallait cependant que Michel nourrît sa mère et se nourrît lui-même. Ayant consacré vainement quelques jours à tenter de placer son savoir, à chercher des élèves, Michel se résolut à reprendre l'état de son père : il se souvint de son enfance; il se fit apprenti pendant quelques mois; et un jour, il put tra-

vailler chez lui à la fabrication des jouets d'enfants...

Ici, M. Tan-plan interrompit son histoire pour écouter la sonnerie de Saint-Nicolas. La messe solennelle de Noël était parvenue au moment sacré de la communion. et, dans le chant mystérieux des cloches. les âmes saintes auraient pu distinguer ces mots :

C'est l'instant, au monde prospère,
Où Jésus, le martyr divin,
Partageant des pains sans levain,
Proclama la loi de son père.
« — Prenez ma chair, prenez mon sang,
Frères, dit-il à ses apôtres ;
Et fêtons le Dieu tout-puissant
En nous aimant les uns les autres ! »

Sur la demande de *Ma fille*, Tan-plan reprit ainsi :

— Puisqu'il travaillait. puisqu'il avait la joie de nourrir sa mère. puisque sa conscience était pure comme celle d'un petit enfant. Michel ne devait point être malheureux. Mais en vieillissant. sa mère. dont l'esprit rentrait en enfance. devenait pour lui injuste et dure : mais il regrettait son frère. il déplorait l'inutilité de ses études... Mais, un jour. il se prit d'affection pour une jeune veuve. pauvre autant que lui... , et voilà pourquoi Michel était malheureux.

Que de peine. si vous le saviez. mon indulgent public . vous surtout , jeunes lectrices et jeunes lecteurs. toi, en particulier, ma bonne chère petite Pauline !... Que de peine et de peines ont pour vivre. rien que pour vivre, et parfois pour ne pas vivre , les

ouvriers et ouvrières à Paris!... Et quelles continuelles et déchirantes angoisses, quand ces ouvrières ou ces ouvriers ont des enfants à nourrir!... Or, cette jeune veuve, Charlotte Cordial, aimée par Michel Joyeux, et qui travaillait dans les fleurs artificielles, elle avait un petit garçon de sept ans, et Michel lui-même était devenu père; il avait à nourrir, à soigner, à rendre heureux encore, un véritable enfant, un vieil enfant, un corps épuisé, une âme sans gouverne, un esprit déchu : sa mère.

Michel avait été l'ami de feu Cordial, son contremaître en bimbeloterie; Cordial en mourant lui avait recommandé sa veuve : Charlotte et Michel s'étaient appréciés, et en s'appréciant s'étaient aimés... Mais quant à se confier par quel génie intime que, seule, la vraie bonté inspire à la misère, ils parvenaient à faire vivre ceux qu'ils adoraient, celui-ci sa mère, et celle-là son enfant, une pudeur sacrée les en avait empêchés toujours! — Vous ne voyez point, n'est-ce pas, ce qui pouvait s'opposer à leur mariage; ensemble ou séparément, c'était toujours quatre bouches à nourrir; il devait même y avoir, grâce au mariage, économie dans le loyer, dans le chauffage, dans l'éclairage, etc.... Charlotte, qui était une tendre mère, avait été une fille dévouée; elle le fût redevenue pour la mère Joyeux, et dans sa vieillesse et dans sa déraison, la mère Joyeux avait conservé l'amour des petits enfants, l'ardent désir d'en avoir encore à bercer, à caresser, à gâter peut-être... Oui, tout cela est vrai.

et même il est vrai encore que souvent la mère disait au fils : — Marie-toi donc, Michel! prends donc pour femme une bonne ouvrière! J'aurai soin de tes enfants pendant que madame Michel travaillera, et ça réjouira mes dernières années!... Comment ne sens-tu pas le besoin d'aimer une famille autour de toi! En vérité, je commence à croire que tu as le cœur étroit, mon pauvre Michel!

Oui, pauvre Michel!... il ne pouvait pas répondre à sa mère, ce qui était la vérité, triste, et l'obstacle terrible à son mariage :

« Ma mère, nous gagnons si peu, si peu, moi et la brave créature à qui j'ai fiancé mon cœur, qu'après avoir donné le nécessaire aux êtres chéris qui vivent par notre vie, il ne nous reste pas même l'indispensable, à nous!... Nous gagnons si peu, que nous ne pouvons pas même offrir un sou, le soir, au pauvre rougissant... Si nous nous marions, ma mère, et si Dieu bénit notre union et vos désirs de maternité, en nous envoyant un petit enfant, nous ne gagnerons pas davantage, il faudra même que ma femme interrompe son labeur... Avec quoi nourrirons-nous et élèverons-nous notre enfant? pourrons-nous diminuer votre part, ma mère? pourrons-nous retrancher rien à celle du petit Michel, l'enfant de Charlotte, mon filleul, qui grandit?... Non, non, non! Et quant à notre part à nous, Dieu sait bien que nous ne pouvons plus l'amoindrir!... »

Ici, notre gentil Tan-plan se tut, et se laissa aller

à la rêverie en se retraçant vivement, sans doute, les douleurs auxquelles il avait assisté... *Ma fille* le tira de sa méditation pour lui faire écouter la mélodie grave et douce que commençait à chanter la sonnerie de Saint-Nicolas-des-Champs. La messe allait finir, le prêtre levait les mains pour la bénédiction, et les cloches disaient :

Soyez bénis au nom du Père,
Et du Fils et de l'Esprit-Saint,
Vous dont le cœur croit, aime, espère,
Qui portez Dieu dans votre sein!

Vous dont toute la vie honore
Du Christ la fraternelle loi;
Et dont la foi s'anime encore
Après dix-huit siècles de foi!

Soyez bénis au saint royaume
Comme parmi l'humanité,
Vous que le divin Jésus nomme:
Hommes de bonne volonté!

On comprend maintenant par le récit de Tanplan, sous quel baptême de larmes il reçut la vie au soir d'un jour où Michel Joyeux, cet honnête artisan, ce vrai croyant, cet homme *de bonne volonté*, avait un peu trop souffert: et l'on sait ce qui faisait couler ses larmes, ce qui faisait éclore ces perles d'une espèce rare, aussi pures aux regards de Dieu que les bons éclats de rire des petits enfants. L'on apprend aussi comment, grâce au génie et à la douleur qui se doivent tant l'un et l'autre, il y avait deux

âmes égarées dans l'arrière-boutique du *Paradis de l'Enfance*, deux âme destinées à se rencontrer, à se reconnaître, à s'aimer.

Le soir de ce jour de Noël, tandis que les bruits de la cité, se taisant de plus en plus, laissaient entendre les sons des cloches qui se mêlaient dans l'*Angélus*, il se passa entre mademoiselle *Ma fille* et Tan-plan un événement des plus graves.

Je vous le livre sans plus de considérations.

Depuis plus d'une heure, mademoiselle *Ma fille* n'avait rien dit ; M. Tan-plan n'avait osé troubler ce beau silence : le voyant se prolonger si démesurément, notre ami, parlant ainsi pour la première fois, dit enfin tout bas à sa voisine :

— *Dors-tu ?*

A quoi *Ma fille* répondit plus bas encore :

— Oui, et *toi?*

— Tan-plan était bien ému!... Il répliqua cependant :

— Moi aussi.

Et, tout heureux de cette familiarité charmante qui venait de naître en eux, *ils* s'endormirent paisiblement.

Les cloches s'endormaient elles-mêmes, murmurant d'une voix de plus en plus faible :

Quand Gabriel, l'ange aux missions saintes,
Abandonna le ciel éblouissant
Et descendit en nos sombres enceintes,
Il salua Marie en lui disant :

« Je vous salue,
Marie, ô vierge élue,
Cœur pur, sein chaste et doux,
Le Seigneur-Dieu, Marie, est avec vous!

« Soyez bénie entre toutes les femmes!
Verbe fait chair pour le terrestre lieu,
De vous naitra le rédempteur des âmes,
Et votre fils sera le Fils de Dieu!

« Je vous salue,
Marie. . . . . . . »

XVII

Cataclysme.

Six jours après, c'était la veille du jour de l'an.

Il faudra pourtant remettre la belle poupée en vue, dit tout à coup brusquement l'oncle Crochard : voilà le moment de nous en défaire!

Autant eût valu pour Tan-plan et *Ma fille* que ce Crochard-là, avec une longue épée, leur eût percé le cœur à tous deux d'un même coup!

— Oui, ajouta l'autre Crochard, mais il faut tout déranger pour lui faire une place, et je n'en ai pas le temps tout de suite...

— Après cela, reprit l'oncle négligemment, nous pouvons bien la proposer aux chalands qui nous demanderont des poupées... supérieures...

Ce qu'entendant, *Ma fille* eut sincèrement l'envie d'être laide, et elle le dit à Tan-plan.

— Que la volonté de Dieu soit faite, répondit celui-ci tristement, mais j'ai beau vouloir me résigner, un noir pressentiment m'accable. Cette journée, je le crains bien, ne se passera pas sans malheur pour nous.

Dans l'après-midi, comme la rue Saint-Martin était pleine de mouvement et de bruit, comme chacun y venait commander, voir ou chercher les étrennes de toutes sortes qu'on peut rencontrer dans ses magasins, une belle voiture s'arrêta devant le *Paradis de l'Enfance*, et les Crochard en virent descendre, puis entrer chez eux, une femme très-brillamment parée et une jolie petite fille, non moins élégante, d'environ cinq ans.

— Faites-nous voir de belles poupées, dit la dame.

Crochard oncle en présenta quelque sunes.

— D'autres, d'autres, s'il vous plaît : montrez-nous-en de plus jolies que celles-là! N'est-ce pas, Léopoldine, continua la dame en se tournant vers la petite fille, que tu veux une poupée plus belle encore?

— Oh! oui, répondit l'enfant toute joyeuse.

Crochard neveu allait venir prendre *Ma fille*, sans plus de façons; il en fut empêché par un prudent coup de pied de son oncle, et il écouta avec admiration cet oncle qui disait :

— J'ai bien là en réserve une poupée unique dans

son genre, mais elle est d'un prix que madame ne veut sans doute pas mettre à son acquisition.

— Voyons-la donc, monsieur? interrompit la dame.

— Et puis, elle est pour ainsi dire vendue, continua le grand diplomate Y. Crochard. Madame la duchesse de... de... de... Tu sais, mon neveu.... l'a presque retenue; nous l'attendons aujourd'hui; je croyais même que c'était elle, quand la voiture de madame s'est arrêtée là.

— Voyons, voyons, dit à son tour la petite fille toute charmée d'avance.

— Voyons donc, monsieur! dit la mère.

— Mon Dieu, madame, poursuivit le Talleyrand du *Paradis de l'Enfance*, le prix en est si élevé, bien que je n'aie absolument rien à gagner là-dessus, que vraiment...

— Ah çà! monsieur, coûte-t-elle cent mille francs, votre poupée?...

— Cent mille francs! non, madame, mais infiniment cher! et vous le comprendrez, quand vous verrez l'ouvrage. Je vais vous chercher cela, non pour vous le vendre, mais pour que vous jugiez du mérite de ce chef-d'œuvre... Mon neveu, regarde si madame la duchesse ne vient pas, tu me préviendrais, car je perdrais sa confiance si...

Et le grand Crochard pénétra dans son arrière-boutique. Là il prit délicatement dans son coin mamoiselle *Ma fille* éperdue, et sans entendre les cris

déchirants qu'elle poussait, tant il était transporté par la perspective d'une belle affaire, il l'emporta.

Ah! se dit Tan-plan, c'est mon cœur, c'est mon âme, c'est ma vie que le cruel emporte!...

Quand la dame aperçut *Ma fille,* elle attacha sur elle un long regard pénétrant, et fut quelques instants sans pouvoir rien dire, sans entendre même la petite fille qui s'écriait :

— Achète-la-moi, maman; elle te ressemble! C'est toi qui l'as fait faire, n'est-ce pas? c'est une surprise. Emportons-la donc, maman!...

— Qui a fait cette poupée, monsieur? dit enfin la belle chalande.

— Il m'est impossible de vous le dire, madame, répondit Crochard, à qui son neveu en ce moment trouvait dix coudées!

— Pourquoi impossible, monsieur?

— Parce que..., parce que..., d'ailleurs..., l'ouvrier qui a fait cela..., il est mort, madame.

— Mort!

— Eh! mon Dieu, oui; et c'est là son dernier ouvrage : un chef-d'œuvre, n'est-ce pas, madame?

— Combien, monsieur?

— J'ai eu l'honneur de dire à madame que cette poupée est à peu près vendue...

— Je vous demande combien, monsieur?

— Elle est vendue, dis-je, au prix de quatre cent cinquante francs.

— Je la prends pour cinq cents et je l'emporte!

Que monsieur (elle désignait Crochard neveu) la monte dans ma voiture et m'accompagne : je rentre, et je vais le payer.

Un instant après, la voiture roulait. L'oncle Crochard se frottait les mains en se proposant de retrouver l'artiste qui avait créé *Ma fille*, pour le faire travailler...

Tan-plan pleurait.

XVIII

Sous les toits.

Le lendemain, premier jour de 1847, une jeune femme et un petit garçon qu'elle tenait par la main, tous deux tristement mais proprement vêtus, marchaient le long des boutiques de la rue Saint-Martin, dans la direction qui mène à la Seine. Souvent le petit garçon forçait la jeune femme de s'arrêter devant les beaux étalages, et lui désignant quelque riant joujou d'environ trois francs, ou seulement de quarante sous peut-être :

— Ma mère, disait-il, achète-moi ça, dis, pour mes étrennes!...

— C'est trop cher pour nous, Michel, répondait la mère en doublant le pas..., et puis, je cherche quelque chose qui te plaise encore mieux.

Cependant on rencontrait nombre d'enfants aux visages souriants, aux élégants habits et chargés de

jouets bien plus charmants encore que ceux qui venaient d'éveiller la convoitise du petit garçon... La mère alors faisait un détour pour que les yeux de son Michel ne rencontrassent pas les acquisitions des enfants riches ; mais au détour, nouveaux enfants bien mis chargés de nouveaux jouets charmants !... Et la pauvre femme eût bien voulu être rentrée chez elle.

Bien des fois le petit Michel répéta :

— Achète-moi ça, maman.

Bien des fois la mère répondit :

— Mon enfant, c'est trop cher...

Enfin, la mère et l'enfant arrivèrent devant le *Paradis de l'Enfance*, et là, voulant en finir avec son supplice, la pauvre femme entra. Je ne sais pas trop ce qu'elle allait demander aux Crochard, quand, sur le comptoir, au milieu d'un tas de joujoux qui venaient d'y être déposés, le petit Michel aperçut un jeune et gracieux tambour du corps honoré et si honorable des sapeurs-pompiers.

— Ah ! le joli tambour, s'écria-t-il, il m'amusera joliment !... Achète-le-moi, maman !

— Combien, monsieur, dit la mère avec une anxiété inexprimable ?

— Madame, c'est vingt-cinq sous, fit Crochard neveu.

— Ne pourriez-vous me le laisser pour vingt ?

— Impossible, madame ; tout est marqué à prix fixe, et nous ne surfaisons jamais.

Tan-plan, car c'était vers lui que le petit garçon tendait, pendant ce colloque, une main tremblante d'avidité, Tan-plan écoutait avec indifférence. Que lui importait sa destinée désormais! Sa vie était brisée, et la traîner là ou ailleurs, cela ne pouvait le toucher en rien. C'est pourquoi il se laissa emporter par l'heureux Michel, sans rien dire, sans donner la moindre marque d'improbation ou de consentement.

La mère et l'enfant remontèrent la rue Saint-Martin du côté de Saint-Nicolas, tous les deux le cœur joyeux ; lui, d'avoir rencontré ce tambour qui plaisait à son cœur comme un premier ami ; elle, de voir son fils enchanté, si enchanté que tout le long des boutiques les plus affriolantes il ne regarda que son tambour.

Or, je dois dire ici ce que l'on a sans doute deviné déjà. Cette pauvre femme, c'est la veuve Charlotte Cordial, l'amie de Michel Joyeux, et ce fils de Charlotte, ce petit bonhomme si ravi de ses étrennes, c'est le filleul du bimbelotier.

— Mère, dit le bienheureux Michel, allons nous promener un peu avec mon tambour.

— Y penses-tu, mon ami! répondit-on... Et ton parrain qui va venir nous souhaiter la bonne année!

— Rentrons donc, maman.

En effet, ils étaient à peine rentrés chez eux, rue Aumaire, au sixième, sous les toits, que Michel Joyeux arrivait. Il apportait quelques bonbons à la

mère, un beau livre à l'enfant, et dans ses baisers du premier jour de l'année toute la tendresse de son brave cœur.

— Michel, ce n'est pas bien, dit la veuve, il avait été convenu que vous ne dépenseriez aucun argent à aucun objet d'étrennes...

— Ne me grondez pas, Charlotte, répondit le digne garçon; ces bonbons-là n'en valent pas la peine, et quant à ce volume, c'est un prix d'histoire, le premier que j'aie obtenu, ma foi! dans ma carrière scolaire. C'est un bon livre que mon filleul comprendra bientôt: puisque j'y tenais beaucoup, je ne pouvais lui donner rien de préférable... Et, voyant le joujou que Charlotte venait d'acheter à son fils : — Tiens, ajouta Joyeux, voilà de mon ouvrage! Je me souviens même que je pleurais bien fort en achevant la commande de soldats, dont celui-là faisait partie... Je venais de reconnaître avec moi-même combien je vous aimais, Charlotte, et combien d'obstacles devaient retarder notre union. En vous voyant si loin de moi, toute ma résignation se fondait en larmes et toute ma force s'en allait par eau.

— C'est aujourd'hui mon tour, se disait, en entendant ces paroles, notre désolé Tan-plan.

Le jour de l'an s'en alla, emmenant avec lui Bonhomme Étrennes. Les cloches de Saint-Nicolas-des-Champs sonnèrent la fête des Rois, rappelant au pauvre tambour le temps si doux où il n'était pas

seul à les entendre. Les jours succédèrent aux jours. Michel Joyeux et Charlotte Cordial travaillant sans repos chacun de son côté, et sans plus de bonheur, hélas!... Les semaines firent des mois; et l'affection inspirée à première vue par Tan-plan au petit Michel ne s'affaiblit pas. Partout et toujours, il fallait que le tambour fût avec son ami; à table, il était posé à côté de l'assiette de Michel; la nuit, il restait auprès de son lit; à la promenade, Michel le portait, et si Tan-plan n'allait pas à l'école avec Michel, c'est qu'on aurait vu là une infraction par trop violente aux usages reçus. Du reste, Michel croyait dédommager Tan-plan des douleurs de cette séparation obligée en lui racontant tout ce qui se passait d'important à la classe. Tan-plan était un si complaisant auditeur! Souvent la pauvre veuve fut amenée à sourire en écoutant, sans paraître y prendre garde, les confidences de son fils au petit tambour. Le volume donné par Joyeux était un *Abrégé de l'Histoire romaine*, de Rollin. Chaque soir, à l'heure où le grand Michel faisait sa visite quotidienne à Charlotte, le petit Michel se faisait expliquer ce qu'il avait lu. C'était un enfant doux et bon, qui promettait l'homme le plus inoffensif et le plus pacifique; or le sang répandu dans les grandes guerres romaines le mettait en fureur. Lorsque, par exemple, dans la relation du combat des Cimbres et des Teutons contre les armées de Marius, il lisait : *Il y eut deux cent mille barbares tués, et quatre-vingt-dix mille*

faits prisonniers..., et que parmi les *parce que* répondus à ses *pourquoi* par son parrain, il ne s'en était pas trouvé un qui le contentât, il se retournait vers son gentil petit tambour : — Ce n'est pas toi, lui disait-il, ou voulait-il lui dire, car à coup sûr, ce qui suit était dans son cœur; ce n'est pas toi qui, en aucun temps, aurais battu la caisse pour entraîner les hommes à de pareils massacres, à ces milliers d'assassinats, commis sans raisons justes, et dont aujourd'hui il ne reste rien que le triste souvenir! Tu n'es presque pas soldat, toi, cher petit, ou plutôt, tu es un soldat du dévouement, tu ne tues pas, tu sauves. Le bruit de ton tambour ne dit pas : Accourez, compagnons, il s'agit d'aller au plus vite égorger ces hommes qui s'avancent et que nous n'avons jamais vus, et qui ont comme nous des mères, des femmes et des sœurs. » Non, quand il résonne, ton petit tambour, il dit à tous ceux qui peuvent l'entendre : « Amis, le feu gagne et dévore, il va détruire bien plus que des intérêts, il va atteindre de vieilles femmes et de petits enfants; il va priver de pain des ouvriers, pendant bien des jours peut-être! peut-être aussi réduire en cendre les épargnes et le fruit de trente années de labeur! Courez, braves pompiers, la hache sur l'épaule, et traînant l'eau préservatrice! Courez, vous qui entendez ma voix, ou qui voyez la flamme, courez tous, les hommes, les femmes et les enfants ; courez tous ceux qui peuvent soulever un seau plein! » Voilà ce que

tu dis, toi, mon ami tambour, avec ta jolie caisse brillante et sonore, et tu as raison, cher petit, dans ta mission, dans tes baguettes et dans ton cœur, et si je dois un jour devenir soldat, moi, je veux servir dans ton régiment...

— Mon Dieu! se disait Tan-plan durant ces beaux discours, mon Dieu, en ce moment où peut-elle être? et pense-t-elle encore à moi?...

XIX

Un regard dans le passé.

Vous souvient-il un peu, vous, chers lecteurs de cette Iliade; et toi, chère Pauline, en particulier, de l'étrange disparition de Blanche Pruvost, à l'*hôtel de la Cour de France*, à Arras, il y a maintenant six ou sept ans?... Vous rappelez-vous l'inutilité des démarches de Pierre, d'Albert et de leurs amis? Si vous n'avez point oublié ces événements, je vous y ramènerai d'un bond pour les expliquer, et je serai bref, parce que c'est là une pénible histoire sur laquelle il me serait bien impossible de m'appesantir.

Le jour où l'on attendit vainement Blanche pour souper à la grande table de la *Cour de France* était le dernier jour de la fête d'Arras. Parmi les divertissements rassemblés pour la fête aux promenades, le cirque Montjaur avait eu un grand succès. Plu-

sieurs fois Blanche était retournée à ce cirque avec les enfants de la bonne hôtelière. Là sa perte s'était décidée. Au moment où chacun la cherchait à Arras, elle était sur la route de la Belgique dans le chariot de la troupe Montjaur, où certes personne ne se fût avisé d'aller la quérir ; et quand on avait encore l'espérance de la revoir, quand ceux qui l'aimaient s'apprêtaient à lui pardonner, elle était à Bruxelles, elle y prenait des leçons d'équitation acrobatique, elle se préparait à *débuter*. Comment cela s'était-il fait ? Comment l'écuyer Montjaur avait-il concerté avec Blanche le crime de cette fuite? Comment l'avait-il décidée à le suivre pour devenir sa femme et *se couronner*, disait-il, *grande artiste!* c'est ce que nous ne raconterons pas : le fait seul importe à cette partie de notre récit... Toujours arriva-t-il qu'à Amsterdam, où la troupe alla en quittant Bruxelles, Montjaur épousa Blanche. Triste union, mariage incomplet, contracté grâce à des complaisances vénales, sous des yeux indifférents, en dehors de toute sanction divine et humaine, sans même que l'épousée y prononçât un *oui* sincère..., anneau fatal et honteux d'une chaîne de malheurs, qui, commencés par les éloges donnés à Blanche sur sa beauté, ne devaient pas finir même à la mort du père Pruvost ! car à ce brave homme, succombé au chagrin d'avoir perdu sa fille, l'abaissement de sa fille survivait encore.

Nous ne suivrons pas la troupe équestre à travers

la Hollande, l'Allemagne, la Pologne; nous ne vous ferons pas assiter aux succès de madame Montjaur qui, *dans son art*, devenait en effet habile et célèbre, — mais qui peu à peu sentait plus lourde la chaîne qu'elle ne pouvait plus rompre... Nous nous arrêterons seulement avec les écuyers à Saint-Pétersbourg, où une maladie grave saisit un jour le mari de Blanche.

Ce Montjaur, qui ne s'appelait pas Montjaur, avait naguère changé son adolescence contre une jeunesse hâtive et débauchée; par un de ces brusques revirements qui se font quelquefois dans les natures violentes et portées à l'extrême, au lendemain d'un jour où il s'était endormi dissipé, joueur, prodigue, il se réveilla cupide, avare et impitoyable. Il inventa cent moyens de gagner de l'argent; il en cumula beaucoup parmi lesquels jouèrent de grands rôles, d'abord, la dure exploitation de ses *artistes*, puis les spéculations cauteleuses, puis le maquignonnage des chevaux savants, des clowns, des écuyers eux-mêmes, puis enfin, quand il cessa de voyager, l'usure. A l'époque où il avait connu Blanche, son sentiment pour elle avait épuisé les uniques sincérités de son cœur; il y avait dépensé ses dernières facultés d'affection; mais bientôt, lorsqu'il eut fait d'elle sa femme, il ne songea plus qu'à tirer bon parti du talent qui croissait en elle; et lorsqu'un enfant leur vint, Montjaur avait déjà le cœur trop usé pour que cette grâce du Ciel le fît rentrer dans l'hon-

nêteté. Lorsqu'il était passé à Arras, pour en enlever Blanche à son départ, sa fortune commençait à peine, le hasard sembla depuis la favoriser rapidement; et quand il tomba malade à Saint-Pétersbourg, où il s'était installé depuis quatre ans environ, du lit où il souffrait pour y mourir, Montjaur regardait sans cesse un petit meuble où était cachée une fortune entière.

Il avait confié à Blanche son véritable nom, sans pourtant lui parler de sa famille; mais un jour, disait-il, elle aurait à l'aider, touchant ce nom délaissé, dans un acte de réparation. Pourtant, si Blanche le sollicitait à l'accomplissement de ce devoir, son amour pour l'argent le sollicitait à des retards continuels, et la maladie elle-même n'avait pas plus de pouvoir que Blanche et l'honneur sur l'esprit de Montjaur. Par une nuit sombre, ayant auprès de lui sa femme et son enfant, cet être, mal doué, mal pensant, mal sentant, mal agissant, mourut presque subitement, et comme il avait vécu : c'est-à-dire lâchement, stérilement et ne songeant qu'à lui-même. Il mourut sans avoir le temps de tracer à sa femme le devoir sacré auquel il voulait l'associer.

Blanche traversa encore une fois l'Europe pour rentrer en France, pour revenir à Arras; elle voulait revoir son père et son frère adoptif; elle voulait obtenir leur pardon, leur présenter sa petite fille innocente à aimer comme ils l'avaient aimée, elle, alors qu'elle aussi était innocente... Mais à Arras, on lui

apprit que Pierre et Albert étaient à Paris. Rien ne la retenait; elle s'en vint à Paris, où elle arriva, nous l'avons dit, alors même qu'Albert, perdant l'espoir, renonçait à la chercher plus longtemps.

Blanche prit un bel appartement dans la rue d'Alger, sous le nom de madame Monjaur, mais c'était sous le vrai nom de feu son mari qu'elle eût dû le prendre, et ce nom, c'était Léopold Joyeux.

XX.

Le boudoir rose.

Blanche couchait sa petite fille Léopoldine dans sa chambre, sous ses yeux, mais elle lui avait donné la jouissance exclusive d'un petit boudoir tendu de rose que l'enfant aimait beaucoup. C'est là qu'elle jouait, là aussi qu'elle prenait ses premières leçons. Voulez-vous que nous y entrions? C'est là que nous allons retrouver mademoiselle *Ma fille*.

Pauvre *Ma fille!* pauvre exilée dans une opulence étrangère! pauvre *Virginie* sans *Paul!—Paul-Tan-plan* se demandait si elle pensait à lui? A quoi donc eût-elle pensé, la malheureuse!... A peine était-elle arrivée en sa nouvelle demeure, le boudoir rose, on avait envoyé quérir la couturière. Il avait été fait pour *Ma fille* les ajustements les plus nouveaux, d'après les plus nouvelles gravures de modes; madame de

Baisieux, la bonne faiseuse de ce temps-ci, s'était piquée d'amour-propre pour la robe ; mesdemoiselles Couailhac avaient construit des chapeaux pleins de génie ; la lingerie avait été fournie avec orgueil et joie par Madin. Peines, talents, orgueil, petits soins, génie, autant de perdu pour *Ma fille!* Toutes les reines de la terre fussent venues la complimenter, qu'elles n'en auraient obtenu ni un mot, ni un sourire ! De son côté, comme le tambour du sien, elle était devenue insensible à tout au monde, si ce n'est au souvenir de son ami et au bruit des cloches. Quand sonnaient celles de Saint-Roch, qui avaient quelques notes de celles de Saint-Merry, *Ma fille* — surtout si l'on ne pouvait la voir — laissait pencher sa jolie tête sous le poids de ses regrets, et pleurait tout bas sur ses belles robes. Et lui en essayait-on, des belles robes ! en changeait-elle ! Hélas ! elle se laissait habiller et déshabiller sans s'aider en rien, sans remercier personne, sans donner un coup d'œil aux glaces du boudoir. — Oh ! se disait-elle, ma chère toilette de l'an passé, dans laquelle il m'a comprise et estimée et aimée, *lui !*... Oh ! notre petit coin sombre du *Paradis de l'Enfance !*...

Pour *lui* et pour *elle*, le *Paradis de l'Enfance* était maintenant le *Paradis perdu*, et c'était plus vrai encore qu'ils ne le pensaient, et c'est toujours ainsi sous le soleil. Notre paradis terrestre, pauvres humains, depuis que l'archange a fermé celui de nos premiers parents, c'est l'enfance ! et, comme l'autre,

on le perd quand les dents sont venues pour mordre à ce fruit amer : la science, c'est-à-dire la vie!

XXI

La Petite-Provence.

Connaissez-vous un coin des Tuileries
Cher aux enfants, bien aimé des vieillards,
Aux gazons verts, aux terrasses fleuries,
Où du soleil tombent les doux regards?
Tout près de là, marbre éclatant dans l'herbe,
Cérès regarde et sourit en tout temps,
Et du vingt mars le marronnier superbe
Donne à Paris le signal du printemps!

Que de vieillards qu'aujourd'hui l'on aborde
Avec respect pour leurs titres, leurs croix,
Sont venus là pour sauter à la corde
Ou pour chanter : « Nous n'irons plus au bois... »
Ils ne vont plus au bois, mais ils reviennent,
Fruits un peu mûrs, aux espaliers jaunis...
De leurs beaux ans c'est là qu'ils se souviennent,
Tout en tournant la corde pour leurs fils...

Au temps jadis, la Petite-Provence
A vu, dit-on, sur sa terrasse en fleur,
Courir, bondir ces beaux enfants de France,
Promis au trône et tombés au malheur.
Ils sont partis, on s'en souvient à peine...
D'autres enfants jouent sous le même ciel ;
Et tu leur dis : Nature souveraine,
Mon règne seul est le règne éternel!

Là, bien souvent, des rendez-vous se donnent
Entre les vieux et les jeunes enfants,
Mais trop de fois les cheveux blonds s'étonnent
Qu'aux rendez-vous manquent les cheveux blancs...
C'est que ceux-là, plus haut qu'aux Tuileries,
S'en sont allés dans le jardin de tous :
Mais soyez sûr que des cimes bénies
Leur âme encor descend au rendez-vous

Nous sommes aux beaux jours de mai, le mois tout parfumé. Il est trois heures après midi : à ce moment, dans cette saison, le soleil est doux, tiède, caressant : si vous voulez, lecteurs, nous allons aller nous asseoir à la Petite-Provence, non loin des vieillards, au milieu des enfants.

Oh ! les enfants, les enfants ! les bons, les chers, les beaux petits enfants ! On ne les a jamais assez aimés, adorés, fêtés, révérés ! Et je veux m'arrêter un moment dans mon racontage pour chanter un peu les petits enfants !... Chères âmes blanches, vases d'élection tout pleins de belles larmes qu'un rien fait épancher, de beaux éclats de rire qui réjouissent encore ceux-là qui ne rient plus ; frais boutons, purs désirs, blondes espérances, sources vives, aurores sereines, trésors de tendresses, chastetés angéliques, saintes ignorances ; vous, petites filles, dont la peau tendre est si diaphane qu'on voit l'âme à travers ; vous, petits garçons, que Victor Hugo appelle quelque part : « Bandits aux lèvres roses ! » soyez aimés, soyez bénis, soyez heureux !

Soyez aimés et bénis aussi, et soyez immortels, ô

vous, écrivains ou poëtes qui, ayant compris et chéri l'enfance, avez écrit sur elle ou pour elle, et à cause d'elle, avec génie le plus souvent : toi, Charles Perrault, dont les contes sont d'éternels chefs-d'œuvre ; toi, Jean La Fontaine, qui mettais une philosophie au-dessus de l'homme dans le langage de ces animaux qu'on dit être au-dessous de l'homme ; toi, Bernardin de Saint-Pierre, initiateur des jeunes âmes aux splendeurs de la nature ; toi, Berquin, qui eus la gloire d'importer en France les livres destinés à l'enfance, toi qui justifias si bien par ta vie et par ton œuvre ce doux titre de ton œuvre : l'*Ami des Enfants;* toi qui es allé rejoindre ceux-là, puissant Honoré de Balzac, qui, dans ton effrayante *Comédie humaine*, n'as point oublié le rôle souriant des enfants, et qui le leur as tracé avec ce qui restait dans ton cœur de plus paternel et de plus filial. Et vous aussi, chers contemporains ; vous, Marceline Valmore, chantre évangélique que la douleur inspire, conteur simple comme le génie, sublime comme la charité, quand vous contez pour les enfants ; vous, Charles Dickens, l'ami des pauvres petits qui naissent, souffrent et meurent inconnus, l'Homère chrétien des enfances martyres ; vous, Henriette Beecher-Stowe, qui venez de remuer les âmes du monde entier avec la mort d'Évangéline et les souffrances des compagnons de son enfance ; ah ! soyez aimés de tous les cœurs complets, soyez bénis au nom de l'enfance ! et, comme Perrault, La Fontaine, Berquin,

Bernardin de Saint-Pierre et Balzac, devenez immortels!

Être enfant! se voir aimé des enfants! avoir des enfants! nul bonheur humain n'est si pur ni si vrai! Le ciel des justes doit être plein d'enfants. Oui, pour que nous soyons vraiment heureux au delà de notre monde, il me semble que Dieu doit nous y faire redevenir enfants.

Et penser qu'il y a des écrivains et des poëtes qui ont achevé leur œuvre sans avoir chanté l'enfance; que Voltaire n'a pas eu un chapitre pour elle, Chateaubriand pas une page, Béranger pas une rime! Penser qu'il y a même des hommes qui *n'aiment pas* les enfants! Quoi! ne rien sentir en soi d'inquiet, de maternel, de charmant; rien qui tressaille et s'attendrisse devant ces petits êtres de qui un Dieu a dit : « *Laissez-les venir à moi!...* » C'est donc possible!... Ne pas aimer les enfants!... Autant haïr le soleil, les fleurs, le ciel constellé, tout ce qui exprime Dieu immédiatement, et, comme l'enfance, sans voiles, sans entraves, sans détour!

Vous, à qui manque cette richesse du cœur, vous devez, plus vite que les autres, douter de tout, et vous trouver découragés, et vous sentir vieillir; savez-vous les remèdes à vos doutes, à vos découragements, aux envahissements hâtifs de votre vieillesse? Ils sont simples et ils sont suprêmes : c'est la fréquentation des vieillards, et précisément la contemplation des petits enfants.

C'était l'avis d'un habitué de la petite Provence..., et ceci nous y ramène, en ce beau jour de mai, le mois tout parfumé, sur les trois heures après midi.

Il y a là des monceaux d'enfants : des *Gros bibi* à foison, des *Loulou* par douzaines, des *Nana*, des *Mimi*, des *Toto*... En veux-tu-en-voilà! C'est un tohu-bohu, un va-et-vient, un tintamarre incroyables! Cerceaux courant, cordes tournant, chariots roulant, toupies ronflant, balles volant, rondes chantant, bonnes criant, et bien d'autres bruits encore! Il y a tout pour assourdir, pour éblouir, pour ahurir! et c'est un tableau ravissant, auquel sert de cadre la double rangée des vieillards. Les deux mains sur la pomme de leur canne, le chapeau avancé sur les yeux, le mouchoir sur les genoux et la tabatière sur le mouchoir, la plupart regardent en souriant dans ce joli pandœmonium; quelques-uns conversent avec les bambins les plus raisonneurs, plusieurs se réjouissent à voir monter le tas de sable que de laborieux petits terrassiers amassent entre leurs jambes; ceux-ci lisent un journal; ceux-là causent entre eux d'un temps déjà bien éloigné; d'autres ont fini par s'endormir bel et bien.

Au milieu de la gentille multitude, les vieillards qui ne dorment pas ou qui ne lisent guère suivent d'un regard charmé une petite fille qui tient par la main une poupée magnifique, et parée aussi élégamment qu'elle-même. Une petite servante vient derrière.

— Voilà une bien jolie enfant, remarque un bon vieux, parlant à la jeune bonne ; comment la nomme-t-on ?

— Léopoldine Montjaur, monsieur.

— Merci, dit le vieillard. Mademoiselle Léopoldine ? continue-t-il en appelant l'enfant...

Mais celle-ci est trop absorbée dans la conduite de sa poupée pour entendre rien.

— N'est-ce pas, qu'il fait un bien beau temps ? lui dit-elle ; promenons-nous bien, *Ma fille*... Mais, *Ma fille*, donnez donc mieux la main à votre petite mère.

Vous voyez que Léopoldine n'a pas manqué de nommer *Ma fille*, sa fille.

Mais quels sont donc cette jeune femme et ce petit garçon qui viennent d'entrer aux Tuileries par la place de la Concorde et se dirigent vers la petite Provence ? En vérité, c'est la veuve Cordial avec son petit Michel, lequel porte avec lui son tambour, comme toujours. La jeune femme vient de reporter de l'ouvrage au Gros-Caillou, et comme on a les Tuileries sur le chemin, ce voyage fait une belle promenade à Michel.

— Eh bien, s'écrie-t-il tout à coup, qu'a donc mon petit tambour ?... Dis donc, maman, voilà qu'il bat de la caisse tout seul et sans que je touche au ressort ?...

— Tu ris, mon petit Michel, répond la mère.

Combien de choses pourtant l'âme pure des enfants

leur permet de voir, qui nous échappent, à nous, et que nous nions alors bien résolûment!... Or, Michel ne rit pas : sans avoir touché au ressort, il a bien vu et bien entendu *Tan-plan* battre la caisse, ce prodige vient de s'accomplir véritablement !...

C'est que le jeune tambour vient d'apercevoir *Ma fille !*

Mais voici qu'à son tour *Ma fille* aperçoit son ancien compagnon. Il semble alors à Léopoldine que la main de *son enfant* a tressailli dans la sienne... Toute éperdue, elle la prend dans ses bras et la regarde d'un œil inquiet et pénétrant. En cet instant, le petit tambour s'approche ; il est derrière Léopoldine : ses yeux plongent dans les yeux de la poupée... *Ma fille*, qui n'est point habituée à des émotions si vives, est surtout bien loin d'être préparée à celle-là. Soit par un effet de la réfraction du soleil sur les feuilles, soit ensuite que Léopoldine, troublée, tienne mal sa poupée, soit que d'autres causes se joignent à celles-là ou les remplacent, toujours y a-t-il que Léopoldine voit *Ma fille* d'abord rougir, puis devenir pâle comme la mort, puis enfin tomber à la renverse et sans connaissance sur le sable de la petite Provence.

Tan-plan a fait un mouvement pour s'élancer vers elle, mais son ami Michel l'a retenu; et, au moment où Léopoldine relève son enfant, Tan-plan disparaît sous l'ombre des grands marronniers.

Longtemps, et les dents serrées, les mains contractées, les yeux dilatés, Léopoldine regarde *Ma*

fille, puis saisissant brusquement sa bonne par son tablier :

— Allons-nous-en, dit-elle, je veux rentrer.

La servante obéit, et c'est la petite fille qui semble conduire sa bonne en marchant devant elle à pas précipités.

— Corbœuf ! ce sera une fière femme que cette petite fille-là, dit le bon vieux de tout à l'heure à son voisin... Mais le voisin ronfle légèrement en s'écrasant le nez sur la pomme d'ivoire de sa canne.

XXII

Le crime de Léopoldine.

Blanche était sortie lorsque sa fille rentra. Léopoldine parut l'apprendre avec une certaine satisfaction. Sans quitter *Ma fille*, elle se rendit immédiatement au boudoir rose où elle s'enferma : mais il n'y a ni serrures, ni murailles, ni rideaux, pour le lutin diligent que les conteurs ont à leur service, et mon lutin m'a redit la scène étrange qui se passa dans le boudoir rose.

Il faut d'abord que je répare un oubli en vous apprenant, lectrices et lecteurs, ce que depuis plusieurs chapitres vous devriez savoir. Léopoldine, qui a su

lire fort jeune, a dévoré déjà un assez joli nombre de contes de fées, et sa petite imagination s'est passablement éveillée aux merveilleux récits de la Bibliothèque bleue.

Léopoldine commença par placer sa fille sur une chaise, puis elle se mit bien en face d'elle.

— Écoute, ma fille, lui dit-elle alors, ce n'est pas avec moi qu'il faut dissimuler, je ne suis pas une enfant, il faut me répondre. Tu n'es pas une poupée comme les autres, tu n'es peut-être pas même une poupée du tout! Qu'est-ce que tu es?...

Ma fille ne répondait pas.

— Ce qui vient de se passer aux Tuileries, poursuivit Léopoldine, n'est pas naturel; ta main a frémi dans ma main; je t'ai vue rougir et pâlir; je t'ai bien vue aussi tomber évanouie!... qu'est-ce tout cela veut dire?... Es-tu une fée? avoue qu'oui! Voyons, madame la fée, répondez-moi?...

Ma fille gardait toujours le même silence.

— Ah! tu ne veux pas répondre, reprit Léopoldine presque furieuse! Eh bien, attends, je saurai bien si tu es une poupée comme les autres! Tu vas voir! Tu vas voir!...

En un instant, elle déshabilla celle qu'une heure auparavant elle avait parée avec tant de soin, et, bondissant vers un petit meuble-chiffonnier, sans songer davantage à ce qu'elle allait faire, Léopoldine l'ouvrit et en tira tous les objets piquants ou tranchants qu'elle y trouva : ciseaux, aiguilles, passe-

lacets, épingles noires, perce-œillets, lime-ongles, etc...

— Oh! oh! se dit *Ma fille* en entendant le bruit de l'acier dans les petites mains de Léopoldine, qu'est cela?... Va-t-elle me donner la question ordinaire et extraordinaire? De la part d'une si jolie créature, qui se nomme elle-même ma petite mère, cela me semble un peu dur!... Dans tous les cas, je suis bien résolue à ne rien avouer. Je penserai à Tan-plan, et je souffrirai sans desserrer les lèvres.

Le monologue mental de *Ma fille* fut interrompu par une douleur si aiguë, qu'elle faillit crier. Elle venait de sentir l'acier froid du perce-œillets lui entrer dans le cœur, mais presque aussitôt, elle se remit stoïquement.

— Eh bien, dit Léopoldine dont la main tremblait violemment, tu dois sentir quelque chose, si tu as un cœur! Tu ne dis encore rien. Attends, je vais bien le voir, si tu as un cœur. Toujours en proie à la même exaltation, l'enfant, avec les ciseaux, agrandit la blessure qu'elle venait de faire à *Ma fille*, assez pour pouvoir regarder au fond. Elle ne vit que quelque chose ressemblant extraordinairement à du bois blanc.

— Tu n'as pas de cœur, malheureuse! reprit la petite barbare, mais tu as une cervelle, peut-être!... C'est ce que je vais savoir.

Avec une forte épingle noire d'abord, puis avec le

passe-lacet, elle fit à la tête de *Ma fille* une ouverture assez profonde, mais ce qu'elle vit ne pouvait guère être pris que pour du carton, du bois et du chanvre.

— Je souffre bien, se disait l'infortunée fiancée de *Tan-plan*, mais qu'est-ce que cette douleur après la rencontre d'aujourd'hui!...

Après son double attentat, dont les résultats ne lui apprenaient rien, Léopoldine regarda longtemps sa fille mutilée et gisante sur un fauteuil... Elle ne pouvait détacher ses yeux de ces deux blessures béantes et sombres... Tout à coup le remords éclata dans un déluge de larmes...

— Ma fille! ma fille! s'écria-t-elle en allant ouvrir la porte, j'ai tué ma fille!... Maman! maman! j'ai tué ma fille!...

C'est alors que Blanche rentra.

Une demi-heure après, *Ma fille* rentrait au *Paradis de l'Enfance*, sur les bras de la petite servante, et celle-ci priait messieurs Crochard de faire raccommoder la poupée de mademoiselle au plus tôt, avec les plus grands soins possibles.

De son côté, Tan-plan était rentré désespéré dans son triste *boudoir* de la rue Aumaire. Vous comprenez bien que son chagrin venait d'être ravivé de la plus douloureuse façon. — Ah! se disait-il, c'est un malheur sans remède et sans espoir! quelle chance de rapprochement avons-nous?... aucune! aucune assurément!...

Le petit Michel eut beau pousser et tourner son

ressort, *Tan-plan* se refusa constamment au plus petit battement sur sa caisse.

— Ah! ça devient drôle, dit l'enfant, qui ne méritait certes pas tant d'indifférence... Dis donc, m'man, il ne va plus, mon tambour, il ne m'amuse plus! si je le démontais... pour voir!...

— Garde-t'en bien, mon chéri! reprit la mère. Pauvre enfant! poursuivit-elle tout bas, qui sait quand je pourrai lui racheter un autre jouet de ce prix-là!...

XXIII

Un des petits chemins que prend la Providence.

Au bout d'un mois la poupée n'était pas encore de retour chez madame Montjaur. Léopoldine s'ennuyait. Au lieu d'envoyer, pour la septième ou huitième fois, au *Paradis de l'Enfance*, Blanche monta un beau jour en voiture avec sa fille, et se rendit rue Saint-Martin.

— Que voulez-vous, madame! répondit Crochard oncle; nous avons affaire à un singulier homme. Figurez-vous que le lendemain du jour où vous nous avez acheté sa poupée, nous voulûmes lui en commander quelques-unes pareilles...

— A l'ouvrier qui avait fait celle-là? interrompit Blanche; mais vous me disiez qu'il était mort...

— Ah bien oui, reprit le marchand, j'ai dit ça par pure précaution; voyez-vous! on évite toujours de faire connaître aux pratiques les ouvriers adroits, les artistes, parce qu'alors les pratiques s'adressent à eux directement, et le marchand n'est plus rien du tout! Mais comme cet artiste-là nous a déclaré ne plus vouloir faire de poupées...

— Mais la nôtre.... la nôtre, n'est-ce pas lui qui l'a?

— Oui, madame, il a dit qu'il voulait bien réparer celle-là...; mais on y a envoyé bien des fois inutilement, et...

— Eh bien! tenez, monsieur, dit Blanche tout agitée, en tirant quelque argent de sa bourse, voilà pour votre commission, pour le dérangement que cette misère vous a causé; si vous voulez bien m'indiquer la demeure de cet ouvrier, j'irai moi-même lui redemander la poupée de ma fille; puis vous m'enverrez demain des jouets à choisir, afin que vous ne perdiez rien à mes relations avec votre artiste.

— Tu entends, neveu! fit l'oncle; tu iras demain chez madame. Madame, notre singulier homme s'appelle Albert; il demeure maintenant boulevard Montparnasse, où j'ai eu, ma foi! bien de la peine à le trouver; le numéro... il n'y a pas de numéro; c'est une maison en planches, au bord d'un terrain, et, sur une de ces planches, quelque rapin a écrit une longue inscription, qui dit... Ah! ma parole! madame, je ne m'en souviens plus...

— Merci, merci, je trouverai, dit Blanche en sortant et entraînant sa fille.

Une fois dans la voiture, elle se demanda si elle devait ramener Léopoldine à la maison ou l'emmener avec elle. Son hésitation ne fut pas longue ; elle y mit fin en se disant : — Innocente ou coupable, une mère ne doit quitter son enfant que lorsqu'elle y est forcée ; mon enfant, c'est ma parure, c'est ma consolation..., ce sera mon absolution peut-être !

Et comme le cocher attendait l'ordre de sa maîtresse : — Au boulevard Montparnasse, lui dit-elle ; allez rapidement !

XXIV

Au palais de l'ex-nain de S. M. l'empereur du grand désert, asile d'un géant de vertu.

Telle est l'inscription que Crochard a lue à l'entrée de l'habitation d'Albert, et dont il ne s'est point rappelé les termes. Albert n'a pas encore pris le temps de faire disparaître cette plaisanterie d'un rapin de ses amis, à qui il a un jour raconté les aventures de son enfance.

Albert-Joseph a maintenant vingt-six ans ; sa tête, toujours plus grosse que ne le voudrait l'harmonie de l'ensemble, ne le ferait plus cependant surnommer *le Monstre*. Sous l'épaisse chevelure d'un blond doré

qui la couronne, elle est remarquablement expressive en énergie et en douceur. Le corps s'est développé, en laissant les extrémités d'une finesse féminine. Albert est loin de ressembler à ces imbéciles aux traits réguliers, qu'on appelle généralement de beaux garçons; mais en lui tout attire et retient le regard.

Voilà pour sa personne; voici pour sa position.

Albert a vingt-six ans : eh bien! depuis la mort du père Pierre, il n'a pas bu de vin; il n'a mangé ni un morceau de viande, ni une once de pain blanc. L'hiver, il a vécu de fromage, au printemps de radis, en été comme en automne, de fruits; et ces victuailles, il les a savourées sur du pain gris, acheté aux fenêtres des casernes. Albert travaille chez les mouleurs, chez les ornemanistes, chez les statuaires, comme praticien, et, sauf ce que lui coûtent ses repas, son loyer, quelques frais de toilette et des habits qui ne signifient pas la misère, tout ce qu'il gagne s'engloutit dans une grosse et grossière tirelire, sur laquelle, en riant, et dans un jour d'espoir, il a gravé ces mots : *Carrière de marbre*. Quand la tirelire sera pleine, il y aura dans ses flancs, au compte d'Albert, le prix d'un bloc de Carrare. Or, Albert n'a foi qu'au marbre pour traduire fidèlement sa pensée. Sa pensée, qui, d'ailleurs, a déjà forme palpable, c'est un Prométhée. Hommage peut-être sublime, rendu au sublime aïeul des statuaires par un de ses enfants martyrs.

Semant donc dans sa tirelire, suivant son expres-

sion, de la graine de marbre; travaillant à son Prométhée, espérant pouvoir envoyer, l'an prochain, au Salon un vrai chef-d'œuvre, se faisant une instruction lui-même, Albert vit à peu près heureux dans sa villa du boulevard Montparnasse ; une hutte en planches, au bord d'un terrain vague, et dans laquelle tous les vents de l'air se donnent rendez-vous.

Quelquefois des loustics d'atelier ont affirmé à Albert qu'il existait des restaurants où l'on pouvait manger des choses d'un goût délicieux et boire des breuvages encore supérieurs à l'eau des fontaines. Des rapins imaginatifs ont raconté devant lui qu'il y avait encore des théâtres, des concerts, des bals où l'on ne s'ennuyait pas toujours.

Albert a traité tout cela de *charges*, et nettement refusé d'y croire : ce qui a fait surnommer l'*ex-nain* de l'empereur du grand Désert le *Géant de vertu.*

Quand Blanche eut trouvé la demeure de l'artiste, elle descendit seule de voiture, avec l'intention d'entrer seule d'abord chez son ancien ami. Au moment de frapper à la porte de la hutte, déjà le cœur lui battait bien fort... Elle tressaillit en entendant la voix d'Albert, qu'elle ne put méconnaître un instant. — Il n'est pas seul, se dit-elle, que faire? Et, presque sans le vouloir, elle se pencha et regarda entre deux planches de la hutte, très-mal close, comme je vous l'ai dit. Albert était bien seul, ou plutôt c'est en tête-à-tête avec mademoiselle *Ma fille*, que Blanche le surprit. La poupée était parfaitement guérie et rac-

commodée, elle était même en toilette et comme prête à sortir pour aller faire quelques visites. C'est à elle que le sculpteur parlait lorsque Blanche regarda.

— ... C'est étrange, disait-il ; quand on veut parler avec dédain d'une femme à dédaigner, de quelque coquette sans cœur et sans esprit, de quelque composé de caprices, d'épingles et de chiffons, de quelque pécore enfin, on dit d'elle : *cette poupée!*... C'est comme si l'on veut parler d'un homme avare et dur, on dit de lui : *quel chien!* C'est étrange! c'est injuste, et c'est outrageant! Pauvres chiens! pauvres poupées! qu'avez-vous donc fait pour être assimilés à ces basses natures? Quoi! vous, même vous, n'êtes point à l'abri de la calomnie!... Vous, bons chiens fidèles, aimants et dévoués jusque sous les coups, on appelle comme vous des misérables! Vous, poupées si discrètes, si tranquilles, si innocentes et si incapables d'aucune faute, on appelle comme vous des mauvaises ou des perfides!... Comme si, poursuivait Albert en s'arrêtant devant *Ma fille*, comme si jamais toi, fille de bois et de cire, tu eusses pu faire ce qu'a consenti à faire celle à qui tu ressembles!... Est-ce toi, voyons, qui aurais abandonné ton père, ton devoir, ton travail, ton pays, ton fiancé, tout... tout, y compris l'honneur peut-être!... Est-ce toi qui...

Blanche recula pour n'en pas entendre davantage.

— Mon Dieu! que faire? dit-elle encore. Une idée

salutaire passa dans son esprit. Elle retourna à la voiture, dit quelques mots à Léopoldine, et l'emmena vers la hutte, à la porte de laquelle elle n'hésita plus à frapper.

— Entrez ! dit la voix d'Albert. Blanche fit entrer sa fille, et la porte refermée, elle revint regarder entre les planches et écouter aussi.

— Monsieur, dit l'enfant, après avoir été tout de suite embrasser la poupée, je suis la petite Léopoldine à qui appartient cette poupée... Oui, monsieur, je suis *sa mère*..., et je viens chercher *Ma fille*... Voulez-vous, monsieur?...

— Mais, mademoiselle Léopoldine, dit le statuaire qui s'était arrêté à admirer la jolie enfant, laquelle ressemblait à sa mère, mais, mademoiselle, elle était très-malade, votre fille, quand on me l'a amenée; elle était blessée très-dangereusement!... Je l'ai guérie, moi, ça vaut bien quelque chose; il faut me payer.

— Comment, monsieur?

— Il faut m'embrasser.

— Ah! je veux bien! vous êtes très-gentil, d'abord.

Et comme Albert s'était incliné, car l'enfance a ceci de touchant, que, pour lui parler bien, il faut presque se mettre à genoux devant elle, la fille de Blanche jeta ses deux petits bras au cou d'Albert, et embrassa franchement celui qui avait été le fiancé de sa mère. Celui-ci, levant au ciel un regard où Dieu

put lire de l'attendrissement, de la bonté de père,— et peut-être une sorte de reproche.... serra Léopoldine sur son cœur, et l'y garda un instant, le temps de laisser tomber dans les cheveux de l'enfant un baiser et une larme.

Au dehors, depuis un moment, Blanche pleurait tout bas, et pourtant, depuis le temps où roulait la diligence du père Pierre, elle n'avait jamais été si heureuse !...

— Tiens, dit Léopoldine, voilà que tu m'as embrassée comme maman !

— Ah! fit Albert : tu l'aimes bien, ta maman.

— Oh!... tu demandes ça...

— Oui, je suis fou. Et elle t'aime bien, elle aussi, ta maman ?...

— Oh! tu dis des bêtises!... comme si les mamans n'aimaient pas leur enfant, maintenant! Est-ce que ta maman ne t'aime pas bien, toi, dis?

— Moi! ma maman est morte, à moi! Je suis tout seul au monde. Veux-tu être ma petite mère, dis, toi ?

— Oh ! non, je ne suis pas assez grande, d'abord, et puis j'ai ma fille qui serait jalouse; mais si tu veux, je demanderai à maman si elle veut être ta petite mère... C'est qu'elle est très-bonne, va, maman ! et c'est qu'elle est très-belle, aussi!... Tiens, elle ressemble à ma poupée... que tout le monde dit que c'est bien étonnant !...

— Quoi! dit Albert se relevant brusquement, et

regardant de nouveau l'enfant d'un œil éperdu, et... où donc est-elle, ta maman?...

— Oh! pas loin, répondit Léopoldine se dirigeant vers la porte : mais Albert y était avant elle. Il l'ouvrit et vit Blanche à genoux.

XXV

Le jugement de l'artiste.

... Léopoldine avait été reconduite dans la voiture avec *sa fille*, et recommandée aux soins du cocher. Blanche était assise dans l'atelier d'Albert; celui-ci marchait à grands pas, et souvent s'arrêtait devant madame Montjaur, comme pour lui faire mieux comprendre la gravité des paroles qu'il lui adressait.

— Bien, disait-il d'un ton rude et franc comme son honnêteté, bien! Vous avez eu raison de me faire cette confession de votre vie sans en déguiser rien; et je vous en remercie au nom de votre père. Mais, maintenant, que voulez-vous qui s'en suive? mon pardon, dites-vous! Eh mon Dieu, vous avez bien vécu jusqu'ici sans vous en soucier, pas plus que de celui de votre brave père!... Mais il faut que vous le sachiez, il vous a bénie en mourant, l'excellent homme! il vous a pardonné... Puis-je ne pas vous pardonner comme lui, moi, qui n'ai aucune autorité sur vous. Recevez donc mon pardon, si votre cœur en

a besoin. et puis séparons-nous: laissez-moi travailler! J'ai ma vie à gagner, moi, mon avenir à construire, et avant cela, j'ai à donner une tombe à mon père, à mon cher père Pierre Pruvost, le brave homme que votre abandon a tué.....

Blanche ne se levait pas.

— Vous me chassez, dit-elle, et vous en avez le droit : mais je ne peux pas, je ne veux pas partir encore! Je veux que vous me parliez encore de mon père ; je veux que vous me dictiez ma vie désormais ; je veux que vous me rendiez votre estime, votre affection...

— Malheureuse, répondait le sculpteur, laissez-moi donc plutôt vous oublier! Vous ne savez pas que vous avez été mon tourment rongeur depuis votre départ d'Arras. Je vous sentais coupable, voyez-vous! et j'en souffrais! Ce Prométhée qu'il y a là sous cette toile le sait bien, lui, ce que votre pensée m'a fait endurer de tortures!... Il a son vautour, lui, qui le dévore pour toujours! J'ai le mien, moi aussi, que le malheur a attaché à mon âme qu'il déchire, c'est votre souvenir, Blanche!... Ah! tenez, laissez-moi!

Blanche restait immobile, la tête penchée sur sa poitrine.

— Vous voulez, reprenait Albert, que je vous parle encore de votre père! Et que vous en dirai-je?... Faut-il vous raconter sa mort?... Eh bien! sachez qu'elle a été moins cruelle que, grâce à vous, elle ne

devait l'être... Un enfant, qui n'était pas sa fille pourtant, un ange a adouci son heure suprême... Pauvre petite Nini !... la bague en perles que tu as mise au doigt du vieillard, et qu'il a emportée dans la tombe, te vaudra une couronne au Ciel !... Pauvre Nini ! Et le seul cadeau que je pouvais te faire, cette poupée, œuvre de mes veilles, elle a été achetée par la fille même de celui-là dont tu soulageas la mort... Et quand elle vint, cette mort, au milieu de notre indigence, l'ingrate fille qui l'avait causée vivait dans le luxe, au milieu d'un argent volé !...

— Albert ! Albert !...

— Oui, madame, d'un argent volé ! Oubliez-vous donc ce que vous venez de me raconter vous-même des honteuses industries de votre mari ! Et il y a... ce que vous ne savez pas d'ailleurs dans la vie de votre mari, et ce que voici : son vrai nom, dites-vous, c'était Léopold Joyeux ! Eh bien, sachez que l'argent qui fut l'origine de sa fortune appartenait à sa mère, âgée et infirme, et à son jeune frère. Or, sa mère et son frère sont malheureux depuis ce vol ; si malheureux, que le travail de Michel Joyeux, mon ami, ne lui permet pas même d'avoir une famille, cette richesse des plus misérables ! entendez-vous cela, madame !

Et vous pouvez vouloir que je vous rende mon estime, mon estime, à moi qui ai vu mourir votre père, et qui vois chaque jour souffrir Michel et sa mère, et l'honnête femme qu'il aime et qu'il aurait fait vivre

heureuse comme sa mère!... Est-ce que c'est possible?...

— Que faudrait-il donc faire, murmurait Blanche?..

— Ce qu'il faudrait faire, répondit rudement l'artiste, en venant s'asseoir en face de son amie de la grande route?... ce que ma délicatesse puritaine me dit qu'il faudrait faire?... Ah! c'est au-dessus de vos forces, et vous ne le ferez pas. Renoncer à votre position présente, ne pas conserver un centime de votre aisance, vous mettre à travailler comme les braves filles du peuple, vivre ainsi non un mois, non six mois, non un an, mais des années entières! voilà ce que vous ne ferez pas, Blanche, et sans cela pourtant vous ne regagnerez jamais l'estime de votre frère Albert, ni l'estime des honnêtes gens.

— Adieu, Albert, fit Blanche.

Elle se leva, et avant qu'Albert eût ajouté un seul mot et fait un seul mouvement, elle sortit de la hutte en planches.

XXVI

Rédemption.

Dans la journée du lendemain, Albert reçut, sous une enveloppe cachetée, deux paquets qui contenaient chacun une somme assez considérable, réalisée en bons du Trésor et en billets de Banque. Il y

avait écrit sur l'un de ces paquets : *Restitution à la famille de Léopold Joyeux, mon mari*, et signé : *Blanche Joyeux*, née *Pruvost*. Albert lut sur l'autre : « *A* Nini, *ma petite sœur inconnue, Blanche.* ».

— Bien, dit Albert, mais il y a là plus qu'il n'est dû à mon pauvre Michel; par conséquent, plus qu'il ne voudrait recevoir... Et quant à Nini, elle ne doit pas gâter le souvenir du don de sa bague en perles, en y mêlant de l'argent. Je remettrait tout au plus quelque argent à ses bons vieux parents, et peut-être encore ne voudront-ils rien accepter.

Là-dessus, le statuaire quitta sa blouse d'atelier, s'habilla à la hâte et se rendit chez les Crochard pour y demander l'adresse de Blanche. En arrivant chez celle-ci, rue d'Alger, il la trouva humblement vêtue, et au milieu d'un appartement vide.

— Je n'ai plus rien, vous le voyez, répondit-elle aux questions d'Albert : j'ai loué une petite chambre garnie, et je vais m'y installer avec ma fille, et n'emportant dans ce mouchoir que les quelques hardes portées par moi lors de ma fuite, et dont je n'ai jamais voulu me séparer par respect pour la mémoire de mon enfance...

— Et qu'allez-vous faire, Blanche?

— C'est vous qui l'avez dit, Albert, travailler.

— A quel ouvrage?

— A la couture des robes; à Arras, jadis, j'y étais assez habile...

— Et vous n'avez gardé rien?

— Non, puisque je n'ai rien gagné.

— Il y a beaucoup trop d'argent dans ce que vous m'avez envoyé..., reprenez donc...

— Rien, Albert. Connaissez-vous des pauvres?

— Si j'en connais!... Ah! beaucoup trop!

— Eh bien, distribuez-leur le surplus de cet argent, comme vous l'entendrez.

— Mais si vous êtes sans argent, vous, Blanche, comment allez-vous vivre en attendant de l'ouvrage?

— Vous me prêterez vingt francs, Albert, sur le glorieux gain de vos labeurs. Tenez, voici l'adresse de ma petite chambre garnie, où je veux que dans un mois vous veniez me redemander votre prêt fraternel...

Albert regardait tour à tour Blanche et sa fille, et les lambris dépouillés de l'appartement : il ne trouvait plus un mot à dire; il se demandait s'il ne faisait point un songe? ou si ses paroles de la veille avaient bien réellement provoqué le miracle d'une telle renonciation.

— Allons, viens, Léopoldine; allons à notre nouveau logement, dit Blanche, aux paroles de laquelle le sculpteur sortit de sa rêverie.

— Et ma poupée, maman, s'écria Léopoldine, laisse-moi aller la prendre dans le boudoir rose. — L'enfant y courut.

— Albert, reprit Blanche, cette poupée a été payée et payée cher, avec un argent justement maudit par vous.

— Ah! répondit Albert, je veux que vous l'emportiez!...

— Non, répliqua la mère de Léopoldine, non! Je ne veux rien posséder ni revoir qui me rappelle l'aisance coupable dont j'ai joui. Reprenez ce jouet, mon ami, et disposez-en selon votre équité; moi, je consolerai ma fille. Et, la prenant entre les bras de Léopoldine qui rentrait, elle la remit au statuaire stupéfait.

— Sois tranquille, mon enfant, dit-il, je t'en ferai moi-même une autre plus belle.

— Mais ce ne sera plus celle-là, répondit la petite mère de *Ma fille,* en pleurant tout d'un coup ses plus grosses larmes. J'aimais celle-là, moi! nous étions habituées l'une à l'autre...

— Eh bien, c'est celle-là que je te rendrai, entends-tu, Léopoldine: celle-là même, je vous le jure, à toi et à ta mère.

Blanche, portant sa fille, et Albert portant la poupée, descendirent ensemble. Ils allèrent ensemble jusqu'à la rue des Vieux-Augustins, où Blanche allait demeurer. Là, il se quittèrent, en prenant rendez-vous pour un mois après. La mère et l'enfant montèrent à leur modeste chambre. Albert retourna au *Paradis de l'Enfance.*

— Monsieur Crochard, dit-il en rentrant, je viens de la part de la dame qui vous a acheté cette poupée. Nous sommes d'accord pour vous la revendre au prix qu'il vous plaira d'en donner, et à une seule condition.

Après quelques pourparlers, l'oncle Crochard offrit audacieusement cent francs.

— Accepté, lui répondit-on, mais toutefois après que vous aurez souscrit à ma condition, et la voici : A aucun prix, d'ici à ... deux ans, vous ne revendrez cette poupée ; vous en aurez les soins les plus extrêmes, et dans deux ans, on vous la rachètera à un bon prix. Est-ce entendu ?

— Ces artistes sont inouïs, murmura le marchand : bah ! c'est entendu, daigna-t-il ajouter comme en manière de conclusion.

Albert prit les cent francs et sortit. Quand il se revit sur le boulevard Montparnasse, il n'en avait plus un franc ; le long du chemin, il avait tout éparpillé entre les mains des pauvres rencontrés par lui, et qui se souvinrent de ce jour-là. — Maintenant, se dit-il, en rentrant au palais de l'ex-nain de Sa Majesté, etc..., Michel Joyeux, Charlotte Cordial, et moi, nous allons épargner chacun de notre côté pour racheter d'ici à deux ans la poupée de Léopoldine, et nous y parviendrons.

Après le départ de l'artiste, Crochard oncle avait été replacer mademoiselle *Ma fille* dans l'arrière-boutique, tout juste dans ce coin de la vitrine de droite où s'étaient écoulés les plus beaux jours de sa vie. — M'y voilà donc revenue, se dit-elle ; mais lui, y reviendra-t-il jamais ?... N'importe ! ici, je vais pouvoir librement penser à lui.

Trois semaines après, Blanche, qui n'avait pas fai-

bli dans son héroïque résolution, mais qui était arrivée au bout des vingt francs d'Albert, n'avait encore trouvé d'ouvrage chez aucune couturière. Ce jour-là, elle cherchait encore vainement, et, tout en tenant sa petite fille par la main, elle avait marché jusqu'à la rue Michel-le-Comte. Elle regardait tristement les enseignes, les affiches menteuses des bureaux de placement, et, faut-il le dire, elle avait faim, lorsqu'elle entendit une voix douce qui lui disait :

— Qu'est-ce que vous cherchez, madame?

Blanche abaissa les yeux, et vit devant elle une gentille enfant de huit ou neuf ans.

— Je cherche de l'ouvrage, chère petite, répondit-elle.

— Eh bien! madame, voulez-vous venir avec moi, reprit l'enfant ; ma patronne a besoin d'une ouvrière.

Blanche suivit l'enfant. Elle se vit bientôt dans une pièce spacieuse, gaiement meublée, bien éclairée. Une table était servie, autour de laquelle étaient assis Michel Joyeux et Charlotte, mariés depuis la veille ; puis le petit Michel, avec son tambour devant lui ; puis la vieille mère Cordial, enfin Albert-Joseph.

Celui-ci se leva pour courir au-devant de la nouvelle venue, et comme la petite qui avait guidé la mère et l'enfant avait dit sa rencontre en un mot et repris sa place au dîner :

— La Providence a pour nous des grâces charmantes, dit le sculpteur d'une voix un peu mouillée!

Savez-vous qui Nini Dufour nous a amené-là, mes amis?—Car voilà Nini Dufour, l'apprentie de madame Joyeux, dit Albert à Blanche en s'interrompant pour lui montrer sa conductrice. Eh bien! reprit-il en se retournant vers les nouveaux époux : c'est Blanche, Blanche Joyeux et sa fille!

Michel et Charlotte, à leur tour, allèrent serrer les mains de Blanche, qui se soutenait à peine, et Michel, la faisant avancer :

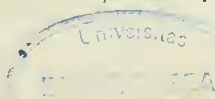
— Il y a ici, dit-il, du pain, de l'affection et du travail pour toute une grande famille : femme de mon frère, asseyez-vous à notre table ; désormais, vous mangerez avec nous et dormirez sous notre toit.

XXVII

Le paiement de la rançon.

Il y a juste aujourd'hui deux ans qu'au son des cloches de Saint-Méry et de Saint-Nicolas-des-Champs, M. *Tan-plan* racontait à mademoiselle *Ma fille* sa naissance au milieu des larmes.

C'est donc encore aujourd'hui la Noël. Il fait un beau temps d'hiver : air sec et ciel limpide. Neuf heures du matin sonnent au milieu du chant des cloches qui chantent à pleines volées; et, sans pouvoir s'expliquer pourquoi, Tan-plan, qui les entend rue Michel-le-Comte, et *Ma fille* qui les écoute sur



son rayon de la vitrine de droite, trouvent à leur carillon de Noël des notes qui chantent bon espoir.

Au moment où les deux Crochard ferment leur porte et vont partir pour Belleville, une grande et jolie berline s'arrrête devant le *Paradis de l'Enfance.* Les Crochard rouvrent leur porte, flairant quelque aubaine, et ils voient descendre de la berline et entrer chez eux trois couples joyeux et charmants comme ce jour-là : c'est Albert et Blanche, c'est M. et madame Joyeux, c'est mademoiselle Léopoldine et M. le petit Michel, qui ne manque pas d'avoir avec lui son tambour. Nini Dufour aurait bien voulu venir aussi, mais, réflexion faite, le bon petit cœur a préféré tenir compagnie à la mère Joyeux, qui vieillit beaucoup.

Ce jeune monde étant entré dans la boutique, Albert exige pour parler que chacun soit assis ; lui seul reste debout, et, de ce ton à la fois très-comique et très-sérieux affectionné par les artistes, il dit, s'adressant plus spécialement à M. Crochard oncle :

— Monsieur Crochard, j'ai l'honneur de vous faire part de mon mariage avec madame, que j'ai l'honneur de vous présenter (Il montrait Blanche, qui baissait les yeux). Je suis heureux d'avoir à vous dire, monsieur Crochard, pour calmer d'avance les mortelles inquiétudes que notre avenir pourrait inspirer à votre généreux cœur, que ma future est une femme droite, laborieuse et dévouée, à qui je me

confie avec joie et sérénité; c'est l'associée de madame Joyeux que je vous présente, et dont la maison de fleurs est en pleine voie de prospérité. M. Michel Joyeux, le mari de cette dernière, vous est également présenté en ce jour; c'est un homme de bien: Messieurs Crochard, saluez! Quant à moi, messieurs, tranquillisez-vous sur mes destinées. Lorsque M. Crochard y grec est venu dans ma villa du boulevard Montparnasse pour me faire une commande de poupées qu'il m'était interdit, de par Prométhée, d'entreprendre, M. y grec demanda ce que c'était qu'une certaine tirelire sur laquelle il lisait ces mots : *Carrière de marbre*. Cette tirelire, Crochards respectables, elle contenait de la gloire pour moi : j'en ai tiré le prix du marbre nécessaire à la réalisation de mon Prométhée. Mon Prométhée, admis au dernier Salon, m'a valu la croix de la Légion d'honneur, la sympathie générale et, de plus, des commandes qui me feront riche et considéré...

Léopoldine écoutait comme une grande fille déjà raisonnable ces discours, qui, comme les événements éprouvés depuis dix-huit mois, lui apprenaient hâtivement la vie: elle était grave autant que souriante; mais le petit Michel, qui ne pouvait tenir en place, était déjà passé dans l'arrière-boutique, son tambour à la main, gardez-vous d'en douter. Là, il admirait les jouets au repos qui l'entouraient, lorsque, toute confuse de son indiscrétion, sa mère le rappela à voix basse. Michel alors revint dans la boutique, oubliant,

— oh! pour la première fois de sa vie, et c'est réellement invraisemblable!... — oubliant sur la cheminée de l'arrière-boutique son inséparable petit tambour.

Albert continuait son *speach* mi-partie solennel et plaisant :

— La *Carrière de marbre* une fois exploitée, dit-il, on dut changer la destination de la tirelire. On écrivit sur ses parois : *Rançon de la fille de Léopoldine, prisonnière rue Saint-Martin.* Croyez-moi, braves Crochards, on a contribué noblement au chiffre de la rançon : j'ai dû donner l'exemple, mon brave Michel l'a suivi, et son filleul Michel aussi, et Nini Dufour aussi, et même la vieille mère Joyeux; vous pensez bien que madame Joyeux la jeune n'y manquait pas, et Lépoldine, donc! Elle n'a plus voulu le moindre joujou, ni un colifichet, ni un bonbon, ni un gâteau! tous ses sous passaient dans la tirelire. Je ne parle pas de la mère, de madame Blanche!... Vous imaginez bien avec quelle ardeur elle travaillait à alourdir le petit magot!... Dam! il s'agissait de la joie perdue et de l'éternel regret de sa fille; il s'agissait de la fille de sa fille! imaginez donc de quel train elle y allait, cette grand'mère de vingt-cinq ans!... Bref, messieurs Crochard, pendant cette nuit de Noël, où Léopoldine avait mis sa chaussure dans la cheminée, un des anges qui sont les ambassadeurs de Jésus, a vidé la tirelire dans le soulier de Léopoldine. Celle-ci s'est trouvée ce matin une chaussure de quatre cents

francs, et voici la rançon sonnante de sa fille, et vous allez nous rendre sa fille, messieurs, ou je vous passe toutes les armes de votre magasin au travers du corps!

Or, à ce moment, l'indomptable petit Michel était encore une fois disparu de la boutique. Il s'était aperçu qu'il lui manquait quelque chose, une importante chose, son ami tambour, et il était retourné dans l'arrière-boutique l'y reprendre.

Quel ne fut pas alors son étonnement en ne retrouvant plus *Tan-plan* sur la cheminée, où il était sûr de l'avoir laissé. Pourtant la porte de l'arrière-boutique était restée ouverte, et il est bien certain que personne n'y était entré. Petit Michel promenait donc autour de lui des regards stupéfaits, lorsque tout à coup il aperçut au-dessus de sa tête M. *Tan-plan* à côté de mademoiselle *Ma fille,* dans le coin sombre de la vitrine de droite.

— Saperlotte, se dit-il, c'est bien étonnant tout de même qu'il ait sauté là tout seul!

Et il n'était pas encore revenu de sa stupeur, lorsque toute la compagnie entra, précédée de Crochard oncle, pour venir quérir *Ma fille* avec les honneurs qui lui étaient dus.

C'était juste le moment où, se revoyant ensemble au site le plus charmant pour eux du *Paradis de l'Enfance,* Tan-plan disait à son amie d'une voix frémissante d'émotion :

— T'en souviens-tu?...

Les cloches fêtaient Noël et chantaient encore :

Soyez bénis au saint royaume,
Comme parmi l'humanité,
Vous que le divin Jésus nomme
Hommes de bonne volonté.

XXVIII

Après quoi l'auteur n'a plus qu'à faire son acte de contrition.

A quelque temps de là Albert-Joseph inaugura son nouvel atelier, vaste local avoisinant la barrière Blanche, en y donnant, à la grande joie de Léopoldine et du petit Michel, un splendide bal d'enfants. Ce furent ces deux petits heureux de la terre qui en firent les honneurs, et la fête fut magnifique.

Comme on le pense bien, mademoiselle *Ma fille* et monsieur Tan-Plan, qui avaient été invités les premiers, n'avaient eu garde de refuser; et l'on n'avait pas manqué d'emmener aussi avec Nini Dufour, une toute mignonne petite fille par la venue de laquelle Dieu avait béni l'union de Charlotte Cordial et de Michel Joyeux. Cette petite merveille, filleule par droit d'amitié d'Albert et de Blanche, avait été naturellement nommée Blanche par celle-ci; mais, à cause de sa délicatesse charmante qui la faisait ressembler à un joujou du *Paradis de l'Enfance*, elle avait été surnommée par son parrain : *Mademoiselle vingt-cinq sous.*

A un certain moment où Léopoldine et Petit Michel s'étaient retirés un peu à l'écart, légèrement

fatigués du tumulte apporté dans leur bal par le grand nombre des *Mimi*, des *Coco*, des *Nanas*, des *Lilis*, des *Gros-Bibi*, des *Loulou*, des *Pouponne*, et des *Totor* invités, Albert et sa femme entendirent nos petits amis se parler avec un certain mystère.

— Si tu veux, disait Michel, un de ces jours nous ferons une forte dînette, une dînette de noces et nous marierons ta fille et mon tambour.

Michel Joyeux passait à l'instant même près des écouteurs. Albert l'arrêta.

— Dis donc, ami, fit-il en lui montrant son petit filleul qui offrait galamment la main à Léopoldine pour rentrer dans le bal, si nous pouvions réussir à marier un jour nos deux enfants, hein? Voilà qui serait charmant!...

Ce qu'entendirent parfaitement *Tan-plan* et *Ma fille*. Ils comprirent que de longtemps ils ne seraient plus séparés, et ils baissèrent les yeux en rougissant.

L'histoire a voulu conserver le nom des enfants de diverses tailles qui, sous la surveillance de Salomé Bertoll, se distinguèrent dans cette fête mémorable; et nous voulons être le secrétaire de l'histoire en inscrivant ici leurs noms. Tu étais là, toi, ma douce Pauline, à qui j'ai pensé en écrivant cette narration, tu dansais alternativement avec tes amis Giovanni et Paul Verner, et tu peux dire si les autres danseurs n'ont pas été charmants. C'étaient Adolphe Flament et

Allie Gaspard, Lucie Matifas et Édouard Juvin, Élise Hermant et Alexandre Herbet, Paul Waehi et Ninie Preteu, Antoine Fauchery et Adèle Chapey, Marie Collart et Amédée Juvin, Hubertine Gabet et Émile Boquet, Marie Juvin et Adenis Futur, Charles Luchet et Thérèse Rouvenat, Auguste Bouveur et Fanny Delage, Rita de Tinagero et Paul Viard, Céline Dumez et Charles Gabet, Marie Ponsin et Paul Fournier, Gaston Artus et Léonie Juvin, Pollet à Venir et Maria Matifas, Louis Ulric et Marie Grard, Jules Bunoust et Cécile Juvin, Georgette Conrad et Victor Parmentier, Céleste Lordereau et Onésime Chauvin, Anna Juvin et Alexandre Artus, Maria Robert et Victor Plouvier, Lucie Hanquez et Charles Preteu, Jules Matifas et Julia Viard, Léonie Fournier et Auguste Vincent, Berthe Juvin et Henri Collart. Combien d'autres encore!...

Quels quadrilles! quelles polkas! quelles valses! quelles mazurkas! quels galops! quelles redowas! quelles boulangères! quels cachuchas! quels cotillons! quels menuets! quelles farandoles! quelles bourrées! quelles tarentelles! quels boléros! quelles saltarelles! quels fandangos! quelles sabotières! quelles gigues et quelles gavottes!...

Sans parler d'une sarabande conduite par monsieur Benoît, et exécutée au milieu des bravos universels par la folle Myrta et le grave Roussy!....

Et comme tout ce monde-là dormit bien!

LE BAL DE LA PRÉFECTURE.



A MA SŒUR ANGÉLIQUE.

> Nos enfants, voyez-vous, c'est la moelle de nos os.
>
> VICTOR HUGO.

I

Une copie de Terburg. — Faces et profils. — Facilité donnée au lecteur de comparer quelque chose à six moulins à vent. — Cœur de mère.

— Et vous, madame Hédoin, comment trouvez-vous la cravate?

— Franchement, madame Desmarteaux, mon avis est qu'elle est trop jolie pour une cravate!...

— Comment trop jolie! Eh bien! vous êtes bien honnête, vous! Est-ce qu'il y a rien de trop joli quand il s'agit de mon Théodore, par exemple!

Et disant cela, la voix de la veuve Desmarteaux tremblait d'une telle intime colère que celui qui l'aurait entendue eut certainement compris que c'était de son fils qu'il s'agissait.

Après un court silence, la mère reprit :

— Parce que Théodore n'est que le fils d'une simple mercière, vous croyez peut-être qu'on ne le regardera pas, demain, à la préfecture ; eh bien ! c'est ce qui vous trompe, ma chère amie ; quand on a autant de talents que lui, chacun vous considère ; et bien certainement que madame Fargeau, et ma vieille Élisabeth Ragon qui sont là toutes les deux à ne rien dire sans parler, sont de mon avis ; n'est-ce pas, Élisabeth ?

—J'en suis, assurément, Victoire. D'abord, qu'est-ce que je vous ai dit souvent ? que madame Hédoin, femme de M. Hédoin le pharmacien, une femme distinguée enfin, était jalouse de Théodore à cause de son fils, lequel est positivement le dernier en toutes sortes de classes, à ce que m'a dit mon filleul, le fils de madame Fargeau... — Il vous l'a dit, à vous également, commère ?

—Il me l'a répété, et je crois mon petit Adolphe, moi, voyez-vous. Après ça, ce que madame Hédoin dit là ne m'étonne pas le moindrement du monde ; une mère, ça aime son fils malgré ses défauts, et quand ça voit d'autres enfants qui font des progrès, en avançant, ça parle, ça jase, ça dit ci, ça dit ça, et patati et patata !...

— Mais Jésus, mon Dieu ! reprit madame Hédoin.

voilà que vous me mettez sur la sellette, mes chères voisines, comme si une femme d'éducation comme moi, qui connaît la médecine et qui va en soirée chez madame du Cardonnoy, pouvait être susceptible de ces petits sentiments-là; croyez-vous ça, vous, Virginie?... Vous êtes donc venue toute seule, ma chère petite?

— Oui, madame, mon père viendra me chercher.

— Et puis quand même mon fils serait le dernier, ça ne veut pas dire que je n'aime pas Théodore, qui est déjà un petit savant; j'ai même encore parlé de lui très-avantageusement à mademoiselle Rémy en allant chercher hier des livres chez son père ; vous en ai-je parlé, mademoiselle Rémy, voyons?...

— Mais oui, madame Hédoin, mais certainement. Dans tout ça, en vérité, il n'y a pas de quoi faire tant de bruit ; vous devriez bien plutôt, mesdames, écouter ce que je vais vous lire, et que j'ai apporté exprès pour vous de chez papa ; ça s'appelle *Les petits Orphelins du hameau*, et c'est par M. Ducray-Duminil.

— Ah! oui, dont vous nous avez déjà lu *Le petit Carillonneur*. J'ai bien pleuré et vous aussi, madame Desmarteaux!

— Je crois bien ; mais, pour ce soir, il me semble que nous sommes trop occupées pour pouvoir bien écouter ; quand quelque chose vous intéresse trop, l'ouvrage s'en ressent.

Mademoiselle Rémy referma son volume d'un air un peu contrarié, et dit à madame Desmarteaux —

Eh bien! alors, donnez-moi quelque chose à faire.

— Ma foi! ma petite mademoiselle Thérèse, je ne sais pas trop ce que je pourrais bien vous confier, à vous; Élisabeth est sur le gilet; madame Hédoin... Je suis un peu vive, voyez-vous, madame Hédoin!... Dieu! comme ces épaulettes à la chemise de Todore vont être bien faites; oh! vous avez une main d'or. — Madame Fargeau tient les bas de soie; sont-ils mignons! Moi, je n'ai pas encore fini la broderie de *son* mouchoir; que voulez-vous? je n'ai plus mes yeux de quinze ans! et je crois bien que ça sera là mon dernier ouvrage... Ah! bien, tenez, ma petite Thérèse, ourlez-moi *sa* belle cravatte blanche, ça sera toujours ça de fait!

— Victoire, on sonne à la boutique, ah! ne vous dérangez pas, c'est le père Moineau; Virginie, mon enfant, voilà votre papa.

Quand on quitte notre capitale, non par les chemins de fer, qui sont peu commodes à l'observateur, mais par les messageries, si l'on n'a jamais encore quitté Paris, ou par la pensée, si on y est revenu, on peut, à mesure qu'on s'éloigne, et de lieue en lieue, voir s'effacer rapidement toutes les choses typiques, morales ou matérielles que Paris renferme, et qui lui sont exclusivement spéciales.

Et pour ne plus retrouver rien qui rappelle ce centre de civilisation qu'on abandonne, il ne faut pas, croyez-moi, franchir une bien longue distance; il suffit d'une trentaine de lieues pour se trouver dans un monde

inconnu, couvert d'une autre architecture, habité par d'autres hommes, gouverné par d'autres idées.

On doit ajouter cependant que ceci est moins exactement vrai à l'égard des villes qu'on rencontre en avançant vers le midi, et que, par exemple, Orléans, qui est au sud de Paris, et qui pourtant n'a guère plus rien de parisien, est moins complétement provincial qu'Amiens, qui est au nord.

Et puis, chaque ville a sa physionomie particulière.

Or, c'est à Amiens, et en l'an de grâce 1826, que se passe la scène qui commence cette bien véridique histoire, et si le narrateur en a brisé le fil à l'arrivée de M. Moineau, pour vous prévenir si formellement, c'est parce qu'il a craint peut-être que certaines actions ou certaines paroles parussent légèrement invraisemblables dans ce qui précède ou dans ce qui va suivre.

C'était donc à Amiens, par une froide soirée de novembre, et au moment où huit heures venaient de sonner au beffroi de la ville, que six personnes étaient réunies dans l'arrière-boutique de madame veuve Desmarteaux, mercière, rue des Capucins. A voir ces six figures de femmes toutes différentes d'expressions, mais toutes calmes et bonnes, éclairées par une lampe de forme ancienne, et se détachant vivement sur le fond brun produit par l'abat-jour; à entendre ce caquetage incessant, qui se nourrit de riens, et n'allant jamais plus loin qu'à une médisance indulgente, prouve si bien la tranquillité d'esprit,

on pouvait croire cette étroite arrière-boutique un de ces temples obscurs que la simplicité de mœurs élève au bonheur et qui sont si clair-semés sur la terre!

Et puis aussi, ce soir-là, la petite société semblait plus joyeuse encore qu'à l'ordinaire : c'est qu'il s'agissait d'une de ces rares solennités, véritables événements, qui dérangent ordinairement toutes les tranquilles habitudes d'une ville de province. Le lendemain jeudi, il devait y avoir soirée et bal à la Préfecture; c'était vraiment de quoi bouleverser toute la ville; mais là n'était pas le plus important.

Monsieur Théodore Desmarteaux avait été invité.

Il n'en fallait pas plus, comprenez-le bien, pour mettre en émoi toute la rue des Capucins, et pour troubler la raison de la vieille mercière. Brave femme! elle était restée longtemps sans pouvoir croire à cet excès d'honneur pour son enfant, et, malgré les assurances réitérées du père Corniquet, jésuite de Saint-Acheul, qui faisait l'éducation du jeune homme, et qui, voulant *le lancer* dans la société légitimiste, devait le faire présenter à la Préfecture, il n'avait pas moins fallu, pour la convaincre, qu'une lettre *imprimée* qu'elle avait relue vingt fois.

Madame Desmarteaux était assise dans un fauteuil rembourré en paille et tout décrépit, elle occupait, auprès d'un feu de bois et de tourbe, le côté droit de la cheminée. C'était une de ces femmes qui commandent tout d'abord un sentiment doux, tant il y avait de bonté empreinte sur sa figure; elle paraissait

âgée de plus de soixante ans, et n'en avait pourtant que cinquante ; mais il y avait sur son front des rides profondes qui révélaient d'anciennes souffrances.

En examinant attentivement la digne femme, on eût pu retrouver dans les contours de sa bouche, un peu forte et encore gracieuse, dans l'expression de ses grands yeux bleus, dans toutes les lignes de sa figure mélancolique, les traces ineffaçables d'une beauté évanouie sous les pleurs. Comme presque tous les êtres qui ne vivent absolument que par l'âme, Victoire Desmarteaux semblait être tout un poëme de douleur, c'était enfin une de ces créatures malheureuses, choisies par Dieu pour prouver une seconde vie. Depuis quelques mois pourtant, la mercière était à peu près heureuse, elle l'était surtout depuis qu'elle savait l'honneur immense fait à son fils ; aussi jamais ses voisines ne l'avaient entendue tant parler et tant rire.

A l'autre coin de la cheminée, et en face de la veuve, était assise sa vieille et fidèle amie, mademoiselle Élisabeth Ragon, de la confrérie du Sacré-Cœur. Comme la plupart des vieilles filles, celle-ci avait un air revêche qui, d'abord, prévenait contre elle ; mais il ne fallait qu'un instant pour reconnaître une bonté modeste et intarissable dans cette ancienne demoiselle, dont la vie n'avait été qu'une longue abnégation. A sa droite, elle avait Virginie Moineau, dont le jeune et frais visage, placé entre ceux d'Élisabeth et de madame Hédoin, faisait songer involontairement à un

coquelicot entre deux épis. Virginie était la fille d'un vieux rentier de la rue de Metz, qui avait autrefois servi de parrain à Théodore, et qui, le voyant avancer en science, avait songé plus d'une fois à lui en songeant à sa fille. Madame Hédoin, qui au fond était une bonne créature, avait une certaine autorité chez la mercière, où l'on était persuadé de ses talents en médecine. Enfin madame Fargeau, la femme du tonnelier de la rue de Beauvais, et mademoiselle Rémy, dont les parents tenaient un cabinet de lecture, complétaient, avec M. Moineau, la société habituelle de la veuve.

Le rentier, homme maigre et d'une taille élevée, eût été choisi avec amour par un peintre qui eût voulu personnifier la bourgeoisie en province. Sa parole mesurée, ses manières mesurées, ses jugements mesurés, en faisaient un type précieux et pur; mais, de même qu'Élisabeth Ragon, M. Moineau cachait un digne cœur sous des formes un peu sèches; il aimait passionnément son filleul qui, lui-même, ainsi que tous ceux qui le connaissaient, aimait et respectait beaucoup le père Moineau.

Quand il fut assis derrière sa fille, et que les bonsoirs, les salutations et les *comment ça va-t-il?* furent apaisés, mademoiselle Rémy demanda :

— Hé bien ! monsieur Moineau, avez-vous lu le journal aujourd'hui ?

— Ma foi, mademoiselle, à vous dire vrai, non. Le temps m'a manqué, et si vous voulez que je vous

avoue franchement ce qui m'a empêché de lire mon journal aujourd'hui, chose que je n'ai jamais manqué de faire tous les jours depuis sept ans, je vous le dirai en confidence, mesdames.

— Voyons donc?...

— Comment, papa, tu n'as pas lu ton journal aujourd'hui?

— C'est un événement, ça, monsieur Moineau!

— Monsieur Moineau, vous me permettrez de ne pas vous croire.

— Bien sûr, monsieur Moineau, vous voulez rire?

— Enfin, expliquez-nous...

— C'est positivement, mesdames, comme j'ai l'honneur de vous le dire, et la dernière fois que cela m'est arrivé, c'était en 1819, un jour que le journal n'est pas paru...

— Mais aujourd'hui, pourquoi?...

— Écoutez : J'ai cherché à me faire inviter au bal de la Préfecture, et je viens enfin de réussir. Un éclair d'orgueil et de contentement illumina les yeux de madame Desmarteaux.

En toute autre circonstance tout le monde se serait ému de la nouvelle apportée par le vieux rentier, cette fois, elle ne produisit pas l'effet qu'il en attendait.

— Comment, mesdames, reprit-il étonné, vous ne me félicitez pas autrement?

— Monsieur Moineau, dit la mercière sans lui répondre, savez-vous avec qui vous vous trouverez demain chez M. le préfet?...Avec votre filleul Théodore.

— Pas possible!

—C'est tellement possible, que voilà toutes ses affaires que nous lui apprêtons, et si vous ne me croyez pas, lisez la lettre imprimée que M. le préfet lui a écrite, à ce pauvre enfant.

— C'est en vérité vrai; en ce cas, madame Desmarteaux, recevez tous mes compliments, c'est un honneur que ça!

— Oui, mon bon compère, et vous m'en voyez encore toute enthousiasmée!

— Je le crois bien! une femme comme vous! — Ah! vois-tu, ma Virginie, c'est que c'est une bonne mère que mon amie Victoire, et un beau modèle à suivre, si jamais tu entres en ménage.

— Oh! je le sais, papa.

— Je l'ai vue, moi, ajouta Élisabeth, quand Desmarteaux vivait encore, ce pauvre cher homme, et que le feu a pris dans sa papeterie, je l'ai vue, elle, monter et descendre deux escaliers enflammés pour aller sauver Dodore, qui dormait, l'innocent!

— Élisabeth!

— Et quand elle l'a mis au monde, ce pauvre Chérubin, a-t-elle assez failli mourir! ensuite sa santé était dérangée; on lui avait défendu de le nourrir... Ah! bien oui, c'est bien elle qui l'aurait confié à une autre. Un an après la mort de Desmarteaux (elle avait déjà sa petite boutique alors), nous fîmes une partie sur la Somme avec Théodore; il tomba dans l'eau, le vaurien! elle s'y jeta après lui,

je vous demande un peu! et elle eut la force de le soulever au-dessus de sa tête, pendant qu'elle-même elle s'enfonçait dans la rivière... que Dieu a vu une chose pareille et qu'il a permis que le batelier les sauvât tous les deux. Il est bon, le bon Dieu!

— Et c'est ma pauvre Élisabeth qui lui a fait une petite rente pour ses vieux jours à ce brave batelier-là ; elle ne vous dira pas ça, la bavarde, pas plus qu'elle ne vous a dit que quand la papeterie a brûlé, et que mon défunt n'a pu remplir ses engagements, c'est elle qui a tout payé, et que même...

— Il ne s'agit pas de ça, Victoire, on parle de votre fils, et je ne sais pas ce que vous allez chercher. Enfin, maintenant, le petit fait ses études par protection à Saint-Acheul; mais avant que le père Corniquet l'eût pris en amitié et l'eût poussé comme il l'a fait, il était déjà en pension, bien nourri, bien chauffé, et pour payer tout ça, ici vous vous priviez du nécessaire; n'est-ce pas vrai, voyons?

— Ah! on les aime tant, ces monstres d'enfants, dit la veuve, en essuyant une larme...

Virginie alla embrasser la vieille amie de son père, et celui-ci dit d'une voix émue :

— Tout ça, commère, c'est ignoré et c'est beau; mais voilà qu'il grandit et qu'il fait parler de lui, notre Théodore, bientôt il vous récompensera.

— Oh ! non, dit solennellement la vieille fille, les enfants ne donnent jamais autant de bonheur à leur mère qu'ils leur ont donné de douleurs; et puis ce

n'est pas sur terre qu'on récompense ces choses-là, c'est plus haut.

II

Qui vaut la peine de recommencer un chapitre. — Grises et blondes. — Histoire d'une larme et d'un boulet de canon. — L'heure des crimes.

En ce moment un figure brune, aux trois quarts couverte par d'épaisses moustaches grises, parut à la porte de la petite salle, et une voix sonore fit entendre un formidable « *bonsoir la compagnie.* » Personne n'avait entendu le bruit de la sonnette, tant on prêtait d'attention aux paroles de la vieille fille, et chacun fut presque effrayé, en se retournant au son de cette voix, de voir un vieux soldat, portant le revers de la main à son schako, et resté immobile après avoir lancé son bonsoir; derrière lui se tenait un autre soldat, aux légères moustaches blondes, à la figure douce et agréable; il semblait attendre que son compagnon fît un pas en avant.

La mercière se rassura la première : Ah! ah! dit-elle, ce sont les militaires qui m'ont apporté ce matin leur billet de logement. Eh bien! entrez, mes braves, votre lit est préparé là-haut; mais si vous voulez vous asseoir un instant...

—Proposition flatteuse, que j'accepte incontinent, ainsi que le petit, vu que chez le bourgeois, madame,

on n'est pas toujours pour le troupier ce que vous êtes pour nous.

— On a tort vraiment, car je n'ai jamais logé de militaires aussi tranquilles et aussi accommodants!

— Dam! bourgeoise, je me suis dit plus d'une fois comme ça : —Galampart, mon ami, quand tu te trouves chez le particulier, le fait de ta présence est terriblement embarrassant, mon vieux, il faut donc tâcher d'amoindrir la gêne considérablement, et de dédommager des embarras que tu causes par les agréments nombreux de ta conversation.

— Hé bien! monsieur Galampart, je vous assure que vous y parvenez facilement, mais votre ami est bien silencieux, lui.

— Qui ça, le petit? que voulez-vous, c'est jeune, ça revient de passer quinze jours au pays natal, c'est encore un peu triste; mais il ira, le petit, je le formerai. malheureusement il n'y a pas de guerre.

— Vous aimez donc bien la guerre, voltigeur?

— Ah! nom d'un nom! vous demandez ça à un vieux comme moi, qui a senti les frimas de la Russie sur sa moustache; ah! morbleu!... Non, je ne veux pas jurer.

— Je n'ai jamais compris la guerre, dit simplement Élisabeth Ragon.

— Mais je crois que nous avons interrompu une conversation entamée en entrant; continuez donc vos discours, mesdames, et dites-moi si nous pouvons

nous y mêler quelquefois pour donner une façon d'avis en temps et lieu.

— Certainement, nous parlions de mon fils.

— Ah! vous avez l'agrément d'un fils, madame, je voudrais avoir l'honneur de le connaître, je lui ferai mon compliment sur le bonheur qu'il a de vous avoir pour maman; car il me semble que ça doit être bien bon, une maman à qui on peut dire comme ça : maman! Ah! nom d'un nom!

— Est-ce que vous ne connaissez pas ce bonheur-là, vous?

— Eh! mon Dieu, je suis seul au monde, moi, je dis seul, non, j'ai le petit, n'est-ce pas, Crétois, que nous faisons une solide paire tous deux?

— Oh! oui, mon bon Julien.

— Galampart, que je t'ai déjà réitéré. — C'est pour vous dire qu'on m'a dit comme ça que j'avais été trouvé sur un champ de bataille, étant tout petit. On m'a élevé à la gamelle et à la poudre, mon premier joujou a été mon fusil, et j'ai grandi dans les bivouacs en bravoure et en amabilité... Et... vous l'aimez un peu terriblement, hein, votre fils?

Et là-dessus la mercière, qui ne demandait qu'à épancher son cœur, se mit à raconter à son hôte comment Théodore était élevé par les jésuites de Saint-Acheul, qui devaient en faire un grand sujet, comment ce jeune homme était déjà très-avancé dans ses études, comment il faisait des vers, de beaux vers; et qu'elle ne doutait pas qu'il ne devînt un

grand poëte, et que le lendemain il lirait peut-être de sa poésie à la Préfecture, devant toute la noblesse de la ville, et que M. le préfet le prendrait à coup sûr en affection. Jamais on n'avait entendu tant de paroles sortir de la bouche ordinairement si discrète de madame Desmarteaux.

Galampart l'écoutait avec un intérêt réel, il entrait volontiers dans toutes ses idées; Joseph Crétois, son camarade, songeait à sa mère, en écoutant le babil joyeux de la mercière : il osa le dire à madame Desmarteaux, et elle sentit redoubler pour les deux militaires la bienveillance que leurs manières franches pendant toute la journée leur avaient déjà gagnée; aussi, leur fallut-il examiner pièce par pièce tout ce qui devait composer le brillant costume de Théodore, depuis le chapeau, qui avait fait une large brèche aux économies de sa mère jusqu'aux bas de soie, qui provenaient de ses bas de noces à elle, et qu'elle avait transformés, la pauvre femme, moitié pleurant, moitié riant.

— Mais enfin, dit le vieux soldat, quand le verrons-nous luire à nos yeux, ce petit soleil de Dodore ?

— Il se lèvera sans doute pour nous demain matin, ajouta le père Moineau, très-heureux de pouvoir continuer la métaphore, car c'est mon filleul à moi, fit-il avec un sourire de contentement, en se tournant vers les deux soldats.

— Oui, demain matin, dit la mère; comme le temps va lentement; mais aussi mon fils trouvera tout prêt.

— Il trouvera même un certain objet qui le surprendra, j'espère, joyeusement.

— Et quoi donc, compère?

— Je m'entends et je suis discret.

— Juste comme disait ma pauvre épouse Catherine Narquois, qui est morte, compara Galampart.

— Est-ce que vous avez été marié vous aussi, voltigeur?

— Oui, ma foi, j'ai servi six mois dans cette armelà; après quoi mon colonel est allé tenir garnison làhaut; c'est encore une drôle d'histoire que celle-là!

—Contez-nous-la, monsieur Galampart, demanda madame Hédoin, si ça se peut sans inconvénient devant des jeunesses.

— Oh! nom d'un nom! si vous me connaissiez pour la forme de mes discours, vous ne me diriez pas des préfaces comme ça. Quant au mariage, voilà: Il y avait dans mon régiment un ami à moi, que, voyez-vous, s'il y avait pas eu un Dieu supérieur làhaut, c'est lui que j'aurais choisi; enfin, n'importe: chacun son grade. Lui et le capitaine Chanton, c'était mon unique famille; donc qu'il était pour moi un frère, un père, et tous les deux ensemble; si bien qu'il m'avait sauvé la vie en Égypte, qui est une chose qui ne sort jamais de là. Et, pour lors, le camarade avait une femme, qu'ils s'aimaient trèsbien... et encore mieux que ça!... Voilà que lui, Pharamond (il s'appelait Pharamond) reçoit un coup de sabre dans le ventre que... Il y a pourtant bien

longtemps, mais il n'est pas moins vrai que d'en parler ça vous fait encore bien mal... Enfin, bref, il était couché là, et pâle... ah! nom d'un nom! quelle diable de pâleur! Et entre autres choses tristes, il me dit : — Galampart, ce qui me fait le plus de mal en mourant, c'est de laisser là, comme ça, ma pauvre Catherine; qu'elle sera bien malheureuse, toute seule! ça me vexe, ça me tourmente... plus que mon coquin de coup de sabre! Moi, je lui prends la main et je lui dis : — Pharamond, si tu meurs, nom d'un nom! Je ne veux pas que ta veuve soit malheureuse : je l'épouse! ça te va-t-il?—Oui, qu'il me répond, tiens parole. Ah! j'ai tenu parole, car il est mort, mon pauvre ami, et sa Catherine n'a été ma femme que six mois; elle n'a pas pu s'habituer à mes manières. J'en suis resté triste bien longtemps, ma foi! vu l'autre grand chagrin qui m'est survenu quand j'ai eu ma croix.

— Vous êtes décoré, mon brave?

— Comment, papa Moineau, s'écria familièrement le soldat, vous ne vous en êtes pas encore aperçu, vous? Vous n'avez donc pas contemplé Galampart? Vous ne savez donc pas qu'on regarde les vins à la couleur, et les vieux troupiers au côté gauche; c'est comme ça qu'on connaît leur qualité.

— Ah! excusez-moi, voltigeur, mais vous narrez si bien qu'on est tout oreilles; avec vous on n'a pas le temps de se servir de ses yeux.

— Et comment donc avez-vous eu la croix?

— Mon aimable hôtesse, c'est une chose que je ne

refuse jamais de dire, quoiqu'elle chatouille mes souvenirs aussi tristement qu'agréablement. Figurez-vous donc qu'un jour les hasards du combat avaient si bien fait, que nous nous trouvions à peu près bloqués dans une espèce de défilé, que nous n'avions plus pour en sortir qu'une seule issue, laquelle était peut-être cernée par les Autrichiens ; nous n'étions que le colonel, mon vieux capitaine Chanton, celui qui m'avait recueilli quand j'étais tout petit, environ un peloton de voltigeurs, deux canons avec trois canonniers... et moi : très-bien !—Suivez mon fil. Nous ne savions donc pas trop comment faire pour rejoindre les autres, et nous étions vexés, ma parole d'honneur ! quand mon vieux capitaine demande au colonel la faveur d'aller tout seul reconnaître l'endroit par où nous pourrions déguerpir. Moi, j'implore ma part de ladite faveur.— Non, que me dit le capitaine, tu me gênerais, je veux aller seul, laisse-moi tranquille ! — Allez, qu'on lui dit ; il va ; très-bien ! Au bout d'une demi-heure d'attente, un grenadier arrive, je ne sais comment, et nous dit : — Mes amis, nous sommes tous trahis ; je viens de voir le capitaine Chanton passer à l'ennemi, et nous voilà cernés partout... Alors a lieu une décharge horrible des jurons des plus ronflants. — Soldats ! chante le colonel dans une atroce colère, suivez-moi par le défilé, qu'il soit bouché ou non ; si vous apercevez le traître Chanton, faites tous feu sur lui, et, s'il le faut, mourons après !... On se mettait déjà en marche ; moi, je prends la parole sans la de-

mander : — Halte-là! que je dis, le capitaine n'est pas un traître, j'en jure par le drapeau du régiment: avant une heure vous le reverrez, et vous lui demanderez pardon de l'avoir soupçonné. — Dans une heure, dit le colonel, nous ne pourrons peut-être plus l'atteindre, et le lâche ne sera pas puni! — Mon colonel, que je m'écrie alors, ne dites pas d'injures du capitaine, ça me fait mal; attendez-le encore une heure, et alors, si vous ne l'avez pas revu, faites charger une pièce, je me mettrai devant, et en joue, feu! Voilà comme j'engage ma parole, et je ne crains rien, entendez-vous! car Chanton est un brave; il reviendra. — Soit! riposta le colonel; mais je t'en réponds, s'il n'est pas revenu, je commande feu. L'heure se passa, la colère du colonel ne se passa pas; et quand il me dit : — Tu vois, toi, l'heure est passée. J'allai résolûment me mettre le ventre sur la bouche du canon : —Maintenant, que je dis, voilà l'ennemi là-bas dans la vallée, envoyez-moi à lui en guise de mitraille : je le répète encore : mon capitaine est un brave quand même; feu! — Mesdames, et vous, monsieur Moineau, qui m'écoutez, il y a là-haut une Providence, c'est sûr! et depuis ça je l'ai adoptée pour ma mère. Quand j'eus dit feu! le canonnier abaissa sa mèche, et, chose qui n'est peut-être arrivée que cette fois-là, la poudre de l'amorce brûla sur la lumière sans pénétrer dans le calibre, et le coup ne partit pas. J'appelle ça, moi, avoir été caressé par la mort. Dans ce moment-là il y eut un court silence d'étonnement, et tout à coup

le capitaine Chanton parut, pâle, se soutenant à peine, et laissant après lui une longue trace de sang. — Colonel, dit-il d'une voix faible, voici du renfort qui nous arrive; nous sommes sauvés. Moi, je cours à lui, je veux le presser dans mes bras, il me repousse doucement en me disant : — Prends-garde, ami, je suis blessé... Ici le voltigeur Galampart baissa insensiblement le ton; il détacha sa croix, et ce fut d'une voix presque tremblante qu'il ajouta, en la regardant : — Le lendemain, l'empereur nous passait en revue lorsqu'on apporta sur un brancard le pauvre capitaine Chanton, qui avait reçu deux balles dans le corps en traversant deux fois les avant-postes autrichiens, quand il fut près de Napoléon : — Sire, qu'il lui dit, le colonel Martin vous a appris ce qui s'est passé hier, ç'a été ma dernière campagne, à moi, et je viens vous dire adieu; mais en mourant, sire, permettez-moi de léguer la croix que vous m'avez donnée à mon pauvre Julien, et autorisez-le à la porter, il la mérite. — Capitaine Chanton, que lui dit à peu près l'empereur, donnez-lui la vôtre et prenez celle-ci, j'aurai toujours des croix pour vous. — Merci, dit mon pauvre capitaine. Il me fit signe, j'approchai; il se souleva un peu et m'attacha ça au côté gauche. Je voulus prendre sa main, elle était froide; je le regardai, il était mort! Et, voyez-vous, dit le vétéran en baisant sa croix, c'est alors qu'il est tombé là-dessus une larme bien brûlante; car moi, je n'avais plus rien au monde!...

On entendit pendant quelques minutes les froissements des mouchoirs qui essuyaient des larmes ; puis M. Moïneau tendit silencieusement sa main à Galampart, qui la lui serra. Crétois lui avait pris l'autre main, et lui disait :

— Vous aimez bien ceux qui vous aiment, Julien ; gardez-moi un peu du sentiment que vous avez eu pour Pharamond et pour Chanton...

— Petit, ça y est déjà, tu peux y compter. Tout ceci doit t'apprendre ce que c'est que la vie militaire ; tu commences, toi, tu as l'avenir ; moi, j'ai le passé et la mémoire de mes bons jours.

— Eh bien ! mais avec tout ça, cria tout à coup madame Fargeau, quelle heure est-il ? Je parie que la cloche a sonné (A Amiens, comme dans beaucoup de villes de province, on sonne encore à dix heures une sorte de couvre-feu).

— Miséricorde ! dit le vieux rentier en regardant à sa montre, minuit moins dix minutes, sauvons-nous, Virginie.

— Attendez-moi, père Moineau, vous me remettrez à ma porte.

— Et moi aussi !

— Et moi aussi !

— C'est pourtant le troupier qui est cause de tout ça !

Enfin, après des salutations réitérées, on se sépara, madame Desmarteaux répétant que cette soirée avait été l'une des plus heureuses de sa vie.

III

Un petit génie. — Des bonheurs qui précèdent le plaisir. — Comme quoi il n'y a qu'un pas de la joie à la folie.

Le matin du jour mémorable qui devait faire époque dans la paisible vie de nos personnages, la veuve Desmarteaux se leva de bonne heure, et lorsqu'elle descendit et qu'elle trouva dans sa petite cour les deux soldats fort occupés à blanchir leurs buffleteries, elle leur adressa un gracieux bonjour; puis elle voulut qu'ils déjeunassent avec elle, et en déjeunant :

— N'avez-vous pas dit hier que vous étiez d'Orléans? demanda-t-elle à Joseph Crétois.

— Oui, madame, c'est ma ville natale.

— Ah! ah!... Eh bien! connaissez-vous, à Orléans, le nommé Desmarteaux-Grandier, rue Bannier?

— Certainement, sa maison touche à la boutique de mon père.

— Ah! vraiment; et que fait-il, lui, M. votre père?

— Il est serrurier, madame...

La conversation en était là, lorsque la veuve se leva brusquement et faillit renverser la table pour courir au-devant de son fils, qu'elle avait aperçu entrant dans la boutique.

— C'est celui-là, dit alors Galampart, qui est un peu joliment aimé; nous verrons s'il le mérite.

La joie de la bonne mercière tenait du délire ; jugez, elle n'avait pas vu son enfant chéri depuis huit grands jours!... Aussi il fallait voir comme elle l'embrassait avec folie, comme elle le pressait avec bonheur sur sa poitrine, comme elle l'accablait de caresses! Lui, répétait doucement :

— Ma mère, ma bonne mère! Puis elle lui faisait de ces mille questions que nous font nos mamans, et desquelles elle n'attendait même pas les réponses. — As-tu dormi, toi, depuis huit jours? Moi, non. Ton gros rhume est passé, n'est-ce pas, mon chéri? T'a-t-on fait prendre quelque chose pour tes maux de tête? Apprends-tu toujours bien? Étaient-elles bonnes les gaufres qu'Élisabeth t'a portées? As-tu prié pour moi dimanche? — Mais embrasse-moi donc, Théodore, et elle l'étouffait.

Les deux soldats regardaient avec attendrissement cette scène heureuse. Quand le plus violent accès de joie fut passé, Galampart prit le premier la parole.

— Jeune homme, dit-il à Théodore, pour le quart d'heure nous n'avons que le temps de vous dire bonjour, vu que mon ami et moi nous nous rendons à la paye et à l'inspection ; mais à notre retour nous aurons l'agrément de faire connaissance avec le fils adoré de la bonne madame Desmarteaux.

— Et nous aurons le plaisir de causer, si vous le voulez bien? ajouta Joseph.

— Messieurs, murmura Théodore, et il se retourna vers sa mère en l'interrogeant du regard.

— Oh! ce sont des amis, dit-elle; de bons garçons, qui t'aiment déjà, rien que pour m'avoir entendue parler de toi.

— Ainsi donc, reprit Galampart, à bientôt, jeune Théodore!

Les deux soldats tendirent amicalement la main au fils de la mercière, qui la leur pressa légèrement; ils saluèrent cordialement la bonne mère et sortirent. Dans la rue, le vieux troupier dit à son ami :

— Je ne sais pas..., mais il me semble que je n'aimerai pas tant l'enfant que la maman. Ça me fait un peu cet effet-là.

Grâce aux bontés de la vieille fille, Théodore Desmarteaux avait d'abord commencé ses études dans un modeste pensionnat de la ville; il ne devait pas les faire bien longues, car on avait projeté de lui faire apprendre un état dès qu'il serait en âge; mais l'enfant, plein de dispositions heureuses, se fit remarquer par de grands progrès; son nom fut souvent proclamé dans les distributions de prix; enfin, un jour que le père Corniquet, jésuite du collége de Saint-Acheul, assistait à une de ces solennités au pensionnat de M. Sujol, un des plus excellents hommes dont la jeunesse d'Amiens puisse se souvenir, il félicita vivement Théodore, voulut le revoir, et se prit d'une telle amitié pour lui qu'il obtint de ses confrères l'admission gratuite de son protégé dans

leur collége. Madame Desmarteaux décida alors avec son amie que l'enfant montrait de trop belles dispositions pour devenir un ouvrier; qu'il fallait lui laisser apprendre le latin, le grec, et s'en rapporter entièrement au père Corniquet, qui lui ferait faire son chemin.

Théodore fit honneur au collége qui l'avait adopté. chaque année il obtint de nouveaux succès. Les journaux légitimistes publièrent ses premiers essais en poésie; en 1826, il faisait sa philosophie.

Le père Corniquet, ambitieux déçu, qui avait été enfouir en province, dans un collége, ses talents méconnus à Paris, plaçait sur la tête de son élève ses dernières espérances de célébrité; il voulait, puisqu'il n'avait pu faire briller son vaste savoir, qu'on l'admirât dans Théodore: aussi ne négligeait-il rien pour faire du fils de la mercière un sujet remarquable. C'était encore de l'ambition, de l'orgueil! mais la veuve appelait cela de la bonté, et conservait au protecteur de son fils une sainte reconnaissance.

Ses succès scolaires. le commencement de réputation que lui valaient ses premiers vers, les encouragements chaleureux du jésuite, les éloges outrés de sa mère, c'était plus qu'il n'en fallait pour tourner la tête du jeune homme. Elle n'était pas encore remplie d'assez de sciences réelles pour que l'orgueil n'y pût prendre place. Théodore devint orgueilleux. *Savoir et sentir,* a dit madame de Staël, *voilà toute l'éducation.* L'élève de Saint-Acheul savait bien, mais il

sentait mal; son éducation était donc incomplète. Ceux qui connaissaient Théodore, cependant, mettaient au premier rang, parmi ses qualités, une extrême modestie; mais il existe une modestie, poussée à l'excès, qui n'est qu'une robe de gaze pour l'orgueil. Théodore Desmarteaux avait cette modestie-là. Et Corniquet seul avait reconnu sous cette robe de gaze son défaut à lui, en se disant : « Il parviendra. »

Il ne faut pas croire pourtant que le jeune homme eut un mauvais cœur; non, l'orgueil qui siége dans la tête laisse le cœur intact; mais il arrive souvent qu'il parle avant lui, plus haut que lui; il arrive parfois qu'il parle seul. Théodore aimait bien sa mère, il aimait bien aussi la vieille Élisabeth Ragon, à qui il devait tant; mais dans ses jours de sortie, quand l'une ou l'autre lui demandait de la mener promener, le jeune homme était contrarié de se montrer par la ville au bras d'une femme si simplement vêtue. Tel était Théodore Desmarteaux, et vraiment ce dernier trait aurait suffi pour le dépeindre. Quant au portrait physique, il avait dix-neuf ans, une belle taille, une figure agréable. Ses yeux étaient bleus comme ceux de sa mère, mais moins grands, sans être moins doux; ses lèvres, minces et roses, n'avaient que de rares sourires; ses joues étaient pâles et un peu creuses; on y reconnaissait les ravages des nuits d'études, comme, sur les joues de sa mère, les ravages des nuits de larmes.

Quand les soldats revinrent, ils trouvèrent la veuve occupée à montrer à son fils, et en les détaillant longuement, tous les objets de sa toilette ; sans lui dire, la tendre mère! toutes les privations, toutes les peines que cette toilette complète lui avait coûtées: sans qu'il osât, lui, demander comment elle avait pu réunir toutes ces choses presque indispensables. Avec sa franchise brusque et un peu familière, Galampart se mit à interroger particulièrement le jeune homme sur l'histoire contemporaine, sur celle de l'empereur Napoléon; Théodore, étonné, répondit froidement aux avances du vieux militaire, et se montra même assez poliment dédaigneux pour que Galampart le quittât promptement et allât fumer dans la cour, en se disant :

— Il paraîtrait que les jours où le jeune homme va en soirée, il est moins aimable qu'à son ordinaire; après ça, que voulez-vous? C'est jeune et ça n'est pas accoutumé à l'uniforme, je l'aurai effarouché, le jeune Dodore! Mais comment diable avec ça connaît-il si mal Napoléon!...

Joseph Crétois, de qui les manières étaient plus douces, et qui avait pour lui sa jeunesse et tout ce qu'elle donne de communicatif, lia plus facilement conversation avec le collégien. D'ailleurs Théodore aurait difficilement laissé sans réponse ces mots du jeune soldat :

— J'ai lu de vos poésies, monsieur Théodore.

Aussi, lui répondit-il assez gracieusement :

— Eh bien! monsieur, que vous ont-elles fait penser de moi?

— Que vous possédiez une belle intelligence, mais qu'en prose vous devez mieux écrire encore qu'en vers.

— Et qui vous a fait penser cela?

— Je ne saurais trop vous dire. Il manque à vos vers, il me semble, ce je ne sais quoi, que rien ne peut définir, et sans quoi pourtant il n'est pas de vraie poésie.

— Votre jugement est sévère, monsieur; il se peut qu'il soit juste. Cependant, les suffrages nombreux qu'on a bien voulu m'accorder...

— Monsieur Théodore, écoutez-moi bien; il y a un grand nombre de gens pour lesquels vers est le synonyme de poésie, qui accordent le même genre d'admiration aux vers de Voltaire qu'à ceux de Lamartine, par cela même que ce sont des vers; qui font plus de cas des rimes que de la pensée : il est possible que beaucoup de ces gens-là vous aient donné leur suffrage; mais vous avez trop de raison pour vous en glorifier. Et puisque j'ai commencé, je crois pouvoir tout vous dire, ce qui me paraît manquer à vos vers, c'est l'inspiration.

— Mais tout à l'heure vous m'accordiez une intelligence.

— L'inspiration ne vient point de l'intelligence, mais du cœur. Il y a des pensées dans vos vers, mais de celles que le raisonnement vous a données; à ce genre de pensées, la forme poétique sied mal; peut-

être même est-elle insuffisante... Comme je vous le disais, vous devez mieux écrire en prose, et surtout sur les choses qui nécessitent de la logique.

— Je ne m'attendais pas à trouver en vous, monsieur, un censeur si rigoureux.

— Dites si juste, mon jeune ami, car je vous parle par expérience. Comme vous, j'ai étudié avec avidité, avec amour ; comme vous, sans doute, je me suis passionné pour la poésie en lisant de grand poëtes, car ceux-là seuls passionnent ; et je me suis dit, comme vous probablement : « Moi aussi je ferai des vers, j'apprendrai les règles de cette langue d'en haut et je la parlerai. » J'ai fait des vers, monsieur Théodore, mais je n'ai pas fait de la poésie. Je me suis encore estimé heureux d'avoir assez de jugement pour reconnaître que je me trompais. Et puis, voyez-vous, Dieu est bon, lorsqu'il nous donne une belle intelligence, remercions-le bien ; quant à l'inspiration, attendons qu'il nous l'envoie ; il y a dans le monde, mon jeune ami, beaucoup de Prométhées inconnus qui ont voulu dérober au ciel le feu sacré de la poésie, ils ont leur vautour vengeur en eux-mêmes, c'est la conscience de leur médiocrité.

— Merci, monsieur, merci pour vos bons conseils ; mais comment se fait-il que je vous voie sous cet habit, vous qui me parlez ainsi, vous ne me semblez pas appelé à l'état militaire.

—En bonne conscience, monsieur Théodore, quels sont les hommes qui sont appelés à aller tuer ou se

faire tuer? Tous ceux qui deviennent soldats ne sont pas seuls au monde. Dieu a voulu la mort, bienfait par lequel il couronne la vie; les hommes ont voulu la guerre, que faut-il penser d'eux?... Moi, j'étudiais tranquillement à Orléans, près de ma famille, j'espérais pouvoir être un jour utile à mon pays par mon intelligence, car il y a beaucoup de choses étouffées sous cet uniforme; eh bien! la conscription est venue; comme nous n'étions pas riches, elle m'a arraché des bras de mon père, de ma mère; je suis parti. Si demain une guerre se déclare, j'irai à cette boucherie humaine, et bientôt peut-être on apportera à ma mère mon extrait de mort. Oh! la civilisation est une admirable chose!...

— La civilisation change les abus de forme, elle ne les détruit pas. Mais il viendra peut-être un jour où quelque grand génie écrira un livre sur l'inutile barbarie de la guerre, et alors...

— Oh! cet homme-là, on le bénira comme le Christ; ce livre-là, on le lira comme l'Évangile et son poëte sera bien récompensé, car il sera aimé de toutes les mères!

Sur ces entrefaites, M. Moineau arriva, il apportait à Théodore ce dont il avait parlé à madame Desmarteaux, la veille, et qui avait excité sa curiosité, c'était une montre. Le bon parrain avait voulu que rien ne manquât à son Théodore bien-aimé.

Quand le soir fut venu, et bien longtemps avant l'heure indiquée par la lettre d'invitation, la mer-

cière voulut que son fils commençât sa toilette pour avoir le temps, dit-elle, de le regarder un peu avant qu'il partît. Puis, comme Théodore le craignait, comme sa mère le désirait, il était à peine habillé, que les voisines accoururent chez la mercière pour voir en grande tenue l'invité de la Préfecture et assister à son départ.

L'invité de la Préfecture était cramoisi de colère en se voyant examiner de la tête aux pieds par les amies qui, toutes, avaient travaillé à son costume, et qui voulaient au moins voir l'effet que leur ouvrage ferait dans les salons de la Préfecture. Madame veuve Desmarteaux était radieuse.

A dire vrai, la toilette de Théodore était loin d'être irréprochable; un élégant officiel se serait fort diverti de son habit à basques en pointe, de son pantalon qui semblait craindre de couvrir la cheville, de ses souliers arrondis; mais tout cela était neuf, tout cela était charmant et l'Apollon du Belvédère, s'il fût arrivé dans l'arrière-boutique, n'aurait pas été considéré auprès de Théodore plus qu'un simple chaland.

Pendant longtemps encore madame Desmarteaux admira son fils, lui faisant répéter ce qu'il dirait à M. le préfet, lui faisant prendre la position qu'il devrait adopter alors; puis elle lui donna mille leçons d'étiquette, lui recommanda de prendre garde aux rhumes, lui conseilla mille choses folles. Madame Hédoin, madame Rémy, madame Fargeau ne se tai-

saient pas un instant, elles mêlaient leurs conseils à ceux de la mercière. Celle-ci maudissait les deux soldats qui n'étaient pas là pour s'extasier devant Théodore, Élisabeth Ragon répétait sans cesse : — Si feu Desmarteaux le voyait!

On ne s'entendait plus!

Le roulement d'une voiture se fit entendre dans la tranquille rue des Capucins et s'arrêta devant la porte de la boutique. — Enfin, s'écria Théodore, heureux de pouvoir échapper aux voisines!

L'ami du père Corniquet, qui devait présenter Théodore, descendit lui-même de la voiture et vint au-devant du jeune homme qui, avant de partir, fut encore embrassé bien des fois par sa mère et Élisabeth Ragon.

Quelques moments après, le fils de la mercière était à l'hôtel de la Préfecture, et la mercière était retombée assise et toute en pleurs dans son grand fauteuil. C'est alors que les deux soldats rentrèrent de l'appel. — Ah! vous voilà vous autres, dit madame Desmarteaux, il est bien temps!

— Bien temps, de quoi? répondit Galampart.

— Comment! c'est maintenant que vous arrivez! Théodore est parti. Ah! si vous l'aviez vu!

— Madame, j'ai vu le sacre! et nom d'un nom!...

— Dieu! était-il mignon! l'était-il! Je ne sais pas pourquoi, mais je ne peux pas m'empêcher de pleurer! Qu'est-ce qu'il fait en ce moment-ci?

— Il fait son chemin, dit Elisabeth.

— Il dit bonsoir au père Moineau, ajoute madame Fargeau.

— Il cause avec M. le préfet, continue la mère.

— Il fait le fier, pense Galampart.

— Mon Dieu, mon Dieu! si je pouvais le voir, mon Théodore, si je pouvais le voir dans un petit coin!

— Ah! pour ça, ma chère amie, ça n'est pas possible!

— Si je pouvais le voir seulement une minute!

— Que voulez-vous? Victoire, il ne faut pas y penser!

— Comme c'est aisé de ne pas y penser! si je pouvais...

— Mais vous ne pouvez pas, voisine, ainsi...

— Pour le voir un tout petit moment, je donnerais bien... je donnerais bien...

—Ah! ça, mais! dit Galampart qui, ne trouvant pas un mot à placer, s'était assis contre la commode, ah! ça, mais, bourgeoise, ne voilà-t-il pas là-dessus le mouchoir brodé du jeune homme, que vous me montriez hier soir?

— Juste, s'écria Victoire! Je lui ai dit vingt fois de ne pas l'oublier. Le vaurien d'enfant! Comment va-t-il faire, mon Dieu!

— Il en empruntera un au préfet, dit madame Fargeau.

— Oh! quelle idée! mes amis, quelle idée! si je lui portais son mouchoir je le verrais tout en plein. Ma foi, j'y vais.

— Un instant donc, croyez-vous qu'on vous laissera entrer comme ça, par exemple !

— Madame Desmarteaux, dit le vieux soldat lentement et avec solennité, dans cette occasion décisive je peux vous être utile pour ce qui est de la chose d'entrer à la Préfecture. Faites en deux temps un pouce de toilette; moi, je vais endosser mon bel uniforme, et nous irons porter le mouchoir à l'enfant. Quand on verra mon titre inscrit là, sur le côté gauche, et mes chevrons, je vous réponds qu'on nous laissera entrer, ou j'y perdrai mes moustaches!... Vous verrez Dodore dans tout son éclat.

— Oh! brave soldat, voilà un trait!... Élisabeth, gardez la boutique.

— Allons, oui, dépêchez-vous, vous nous raconterez tout ça.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que la mercière, dans ses plus beaux atours et appuyée sur le bras du vieux soldat, se dirigeait vers la rue Royale en répétant avec fierté : Moi aussi je vais à la Préfecture.

IV

Qu'un mot vaut un poignard.

Quand Théodore arriva, les salons de l'hôtel de la Préfecture étaient déjà remplis de monde. Ce n'était pas, comme dans nos soirées de Paris, où la mode

donne à peu près à tous le même habit, la même tournure, et égalise singulièrement les rangs; ce n'était même pas, comme aux soirées ordinaires du préfet, où la noblesse et la haute bourgeoisie étaient seules admises : c'était un mélange assez bizarre de ce que chaque classe de la ville présentait de mieux : les autorités civiles et judiciaires, des officiers, quelques banquiers, des industriels.

L'ami du père Corniquet eut une peine infinie à parvenir jusqu'au préfet, puis à saisir un moment où celui-ci était seul pour lui présenter M. Théodore Desmarteaux, l'auteur des poésies publiées dans le *Phare Amiénois* et le *Moniteur Picard*. Le préfet sourit au jeune homme, l'appela l'espoir du département, lui dit encore quelques mots de politesse banale, et apercevant de nouveaux invités qui le cherchaient, s'éloigna rapidement.

— Maintenant, monsieur Desmarteaux, dit l'ami du père Corniquet, maintenant que vous voilà présenté, je vous laisse. J'espère que vous devez être satisfait, vous avez un ardent admirateur dans notre aimable préfet; allons, au revoir, amusez-vous bien. Et il alla s'asseoir à une table de jeu.

Théodore, qui s'était entendu appeler l'espoir du département par l'homme même qui était à la tête du département, Théodore à qui le préfet avait dit qu'il était enchanté de le connaître, de le posséder ce soir; Théodore, qui ne connaissait pas encore un mot de la langue dorée des salons, presque toujours ignorée des

savants, demeura longtemps sous l'impression prestigieuse de l'accueil qu'on venait de lui faire; à ses yeux il se trouvait plus grand que tous ceux qui le coudoyaient; si mes camarades de Saint-Acheul me voyaient en ce moment, pensa-t-il avec délices!... Sa mère n'eut que sa seconde pensée.

L'appel joyeux de l'orchestre tira l'orgueilleux collégien de l'extase où le plongeait sa contemplation intérieure et satisfaite de lui-même. Si je ne dansais pas, se dit-il, on me regarderait comme un jeune homme d'un esprit grave!... Ah! si pourtant, je vais inviter cette jeune demoiselle qui vient d'arriver avec son père, un conseiller, elle est merveilleusement parée, et M. le préfet vient de lui adresser un gracieux sourire. Allons, du courage!...

Et le fils de la mercière se dirigea vers la fille du conseiller. Le hasard fit qu'elle n'était pas encore invitée, elle accepta donc l'invitation du jeune homme, tout en regrettant que le pantalon de ce premier cavalier semblait s'obstiner à ne pas lui couvrir la cheville. La contredanse commença.

C'est en ce moment que Galampart et madame Desmarteaux arrivèrent à l'hôtel de la Préfecture. Ce ne fut pas sans beaucoup de peines qu'ils purent pénétrer jusqu'à la porte du premier salon. Ils eurent à combattre la résistance des domestiques; mais le nouvel ami de la mercière n'était pas homme à se rebuter pour si peu, il fit tant et si bien qu'il arriva à l'entrée du salon au moment où l'orchestre faisait en-

tendre les premières mesures. Quand il fut là, il permit à Victoire de quitter son bras pour respirer.

— Ah! mais, voyez-vous que nous sommes entrés, maman Desmarteaux, dit-il; on n'a pas été à Marengo pour rien, voyez-vous!

— Monsieur Galampart, je voudrais bien trouver mon fils.

— Un instant de halte, s'il vous plaît; après ça nous allons commencer la manœuvre. Mais avez-vous vu ces péquins de valets? vouloir m'empêcher de... On a vu le sacre de l'empereur, nom d'un nom!...

— Dites donc, si nous cherchions M. Moineau?...

— Reposez-vous de vos fatigues, ma bourgeoise, et donnez-vous la jouissance du coup d'œil...

— Oh! le voilà, je l'aperçois...

— Qui ça? Dodore?

— Oui, là-bas, il danse avec cette jolie demoiselle qui a une couronne blanche dans ses cheveux... voyez-vous?

— Oui, je le reconnais; il a un fier habit noir, votre héritier!

— Mais voyez donc comme il s'amuse, mon fils! C'est mon fils!

— Je remarque que la jeune personne rit comme une petite folle, elle regarde par ici, je crois qu'elle me contemple; permis à vous, jeune demoiselle! on a été contemplé par les Pyramides, qui vous valaient bien : nom d'un nom, rit-elle! remarquez-vous?

— Moi, je regarde danser Théodore.

Pendant ce temps, l'espoir du département dansait de son mieux, et s'efforçait d'engager une conversation avec la fille du conseiller; mais celle-ci ne l'écoutait que très-peu, à en juger par les rires qu'elle ne songeait pas même à comprimer. Enfin elle dit à son cavalier : Veuillez me pardonner, monsieur, ma gaîeté immodérée; mais, j'en suis sûre, vous allez rire comme moi. Ah! ah! ah!...

— Probablement, mademoiselle, si vous voulez bien me dire...

— Tenez, regardez là-bas, derrière cette dame en vert et ce capitaine de cavalerie, à la porte d'entrée.

— Je vois le capitaine...

— Oui, n'est-ce pas? eh bien! derrière, voyez-vous cette femme qui a un bonnet à rubans aurore; elle semble montée sur des échasses pour regarder dans le salon; mais voyez-vous? Oh! ce bonnet, mon Dieu, ce bonnet!... Ah! elle a aussi une robe à carreaux jaunes. Elle est ravissante, la robe! Que peut venir faire ici cette caricature? Vous ne riez pas comme moi, monsieur? oh! comme vous êtes rouge, seriez-vous malade? nous cesserions de danser.

— Je ne suis pas malade, mademoiselle, oh! non, mais... Il fait bien chaud, n'est-ce pas?

— Mais pour Dieu, monsieur, regardez cette femme!

Devant la porte d'entrée, au même instant, la bonne veuve disait au vétéran :

— Il est vraiment très-bien, mon fils; c'est le mieux de toute la société, lui et la jeune fille qui danse avec lui; quel joli petit ange! comme elle paraît heureuse, comme j'aimerais bien cette jolie enfant-là; en vérité, elle est charmante. Sois toujours joyeuse, jeune fille, reste longtemps innocente et douce comme je te vois ce soir, et que Dieu te protége! Je le prierai pour toi, quand je prierai pour Théodore; oh!... bien souvent!

— Moi, ça me vexe qu'elle nous regarde comme ça; baissez donc les yeux, mademoiselle; c'est assez pour aujourd'hui!

— Ah! je viens d'entrevoir le père Moineau, mais maintenant vous ne le verrez pas, il est passé là-bas dans le salon, tout au fond.

— Dites donc, madame Desmarteaux, si nous cherchions à nous asseoir quelque part?... ça me semblerait plus commode.

— Et moi, qui oublie que Théodore peut avoir besoin de son mouchoir; attendez-moi là, je vais me faufiler pour aller le lui donner; va-t-il être content de me voir, ce pauvre chéri!

— Eh bien! voyons, faufilez-vous, après ça nous battrons en retraite.

Théodore avait reconnu sa mère; il rougissait et se troublait à chaque instant. Il était dans des transes mortelles; et il ne savait plus que répondre à sa danseuse, lorsqu'il l'entendit lui dire :

— Comment faites-vous donc pour vous empêcher

de rire, monsieur? moi je n'en puis plus; mais tenez, nous allons la voir entièrement, cette antiquité! elle se dérange, elle vient de ce côté, la voilà.

Théodore tremblait.

La mercière était en effet arrivée bien près de son fils, elle n'en était plus séparée que par une banquette occupée par des douairières, lorsqu'elle appela doucement, pendant que la contredanse laissait au repos le côté du quadrille occupé par le collégien :

— Théodore! Théodore!

Il ne répondait pas.

— Théodore!

— N'est-ce pas vous, monsieur, que cette femme appelle?

— Moi? moi!

— Théodore!

Le jeune homme se retourna.

— Mais, mon ami, dit alors la mercière, tu as oublié...

Ici, expliquez comme vous voudrez le mot du jeune collégien, élevé par les jésuites. Ce mot est véridique. Ce mot est toute cette histoire.

La mère s'obstinait et redisait encore :

— Mais, Théodore, tu as oublié...

Et Théodore poussé à bout, dit avec colère :

— Mais madame... Vous vous méprenez, je ne vous connais pas.

Ces paroles à peine sorties de sa bouche, le disciple du père Corniquet voulut faire à sa mère un

signe qui pût lui dire : — Ne te fâche pas, je t'expliquerai plus tard ma situation... — Mais c'était au côté du jeune homme d'exécuter la figure. Il traversa le salon avec sa danseuse tout étonnée.

Madame Desmarteaux était devenue affreusement pâle. Elle trouva des forces pour se traîner jusqu'à la porte du salon, sans voir, sans entendre, folle, demi-morte ; arrivée là, elle voulut parler au vieux soldat, mais la parole ne put monter à ses lèvres... par un mouvement fébrile elle se retourna encore du côté de son fils, et tomba à la renverse.

Galampart la reçut dans ses bras, et l'emporta.

V

Les effets d'un courant d'air froid.

Ce qui précède compose, n'est-ce pas, une histoire bien simple et ne semble peut-être pas valoir la peine d'être raconté : eh ! mon Dieu, qu'importe au drame, lorsqu'il existe et qu'il jaillit des souffrances du cœur, qu'importe l'élévation et l'étendue du théâtre où il s'accomplit !

Je continuerai, comme si j'avais réellement intéressé mes lecteurs ; mais je finirai brusquement, comme finissent à peu près tous les drames arrangés sans art de la vie réelle.

Le soir même du bal de la Préfecture, madame Desmarteaux fut mise au lit par Élisabeth Ragon. Vers quatre heures du matin, on entendit frapper du poing aux volets de la boutique.

— Voilà Théodore, dit la vieille fille qui veillait son amie.

— Je ne veux pas le voir, dit avec énergie en se soulevant soudainement la veuve Desmarteaux; qu'il n'entre pas! Élisabeth, je t'en supplie, qu'il n'entre pas! Et que demain matin, ce matin, il retourne à Saint-Acheul sans être entré ici.

Élisabeth alla ouvrir et fut tout étonnée quand elle annonça à Théodore la volonté de sa mère, tout étonnée de ne pas voir le collégien plus surpris de cette volonté.

Le jour venu, il retourna à Saint-Acheul. Madame Desmarteaux ne se leva point. Elle resta au lit encore le lendemain, puis le surlendemain, puis quatre jours encore; ne voulant voir que sa fidèle Ragon, M. Moineau et les deux soldats, amis de passage, qui furent ses derniers amis. — J'ai été bien heureuse que vous soyez là, disait-elle souvent au vieux Galampart; et au doux Joseph Crétois : Ce n'est pas vous, répétait-elle, qui m'auriez dit... ce qu'il m'a dit!...

Il vint une lettre de Saint-Acheul. Elle ne fut point ouverte.

Élisabeth dit à M. Moineau, qui le redit à sa fille, qui le reporta à Thérèse Remy, de qui l'apprit ma-

dame Hédouin, qui le répéta à madame Fargeau, qui le répandit dans le voisinage, que madame Desmarteaux avait eu très-chaud en courant à la préfecture, et que là un courant d'air froid l'avait rendue malade.

Le septième jour, Théodore, ayant obtenu une permission extraordinaire du père Corniquet, et conduit par Joseph Crétois, entra dans la chambre de sa mère. Il tomba à genoux contre le lit au moment où la pauvre veuve allait expirer; elle le reconnut et lui adressa sa dernière parole, qui fut celle-ci : — Adieu ! je te pardonne !

— C'est terrible, ces coups d'air quand on a chaud, répétait-on le lendemain tout le long de la rue Gresset, où M. Moineau, tout brisé, et les deux soldats suivaient le convoi de la veuve... — Oh ! c'est bien terrible! Pauvre mère Desmarteaux !... — Mais M. Théodore n'est pas dans le cortége !... — Pauvre jeune homme ! Il n'aura pas pu s'y traîner.

Élisabeth avait dit à l'élève de Saint-Acheul : — Je ne vous pardonne pas, moi! et je vous ordonne de retourner à l'instant à votre maison. Théodore avait obéi.

Le jour qui suivit l'enterrement de la mercière, les deux soldats quittèrent la ville, leur régiment se dirigeant sur Paris.

Mademoiselle Élisabeth Ragon n'a survécu que peu de mois à sa vieille compagne Victoire. Il existe, surtout et presque exclusivement chez les natures simples, des affections si puissantes que la mort même

ne les brise pas : elles semblent vouloir continuer dans une autre vie.

Rien n'a été changé à la placide existence de M. Moineau et des voisines de la mercière. Seulement, quand le souvenir de cette mère-martyre se mêle à la conversation de ces bonnes gens, le père Moineau dit toujours : — Ces femmes-là, voyez-vous, mes chères dames, et avec elles tous ceux qui passent sur la terre pour tant y souffrir, ce sont des preuves vivantes et irrécusables d'un meilleur monde !... Comment pourrait-on penser qu'une vie comme celle de Victoire Desmarteaux n'aura jamais sa récompense !... Il faudrait nier la justice de Dieu, et nier sa justice, ce serait nier Dieu.

Le père Corniquet ne voulait pas faire un prêtre du jeune Théodore Desmarteaux. Il entrevoyait pour son élève un emploi plus direct des facultés qu'il découvrait en lui, et un moyen meilleur de servir les intérêts de la foi, c'est-à-dire de l'ordre. Il en voulait tirer un de ces hommes dits hommes du monde ; il voulait lui faire obtenir quelque position élevée, du sommet de laquelle il pourrait voir et faire beaucoup de choses pour le plus grand bien de la religion, c'est-à-dire de Rome ; il voulait en faire une de ces voix pleines d'autorité qui commandent la confiance, et coupent une discussion périlleuse quand elles interviennent pour dire : — Des jésuites ! quelle folie ! Est-ce qu'il y a encore des jésuites?... Où sont donc les jésuites? Qu'on m'en montre donc à moi?...

Mais la mort de sa mère mit dans le cœur encore humain de Théodore Desmarteaux un sombre et opiniâtre chagrin ; et dans ce chagrin il puisa une résolution dont rien ne put le faire se départir. Il résolut de se faire prêtre. Il reçut l'ordination en 1833, l'année même où je quittai Amiens pour Paris.

Souvent, m'a-t-il dit une fois, dans les nuits d'insomnie où un obstiné remords veille à ses côtés, il relit les grandes pages de la Bible et toujours, invinciblement, il revient à ces paroles du prophète Isaïe qu'il mouille de ses larmes :

« *J'ai nourri des enfants et je les ai élevés, et après cela ils m'ont méprisé !* »

L'AUBERGE DU LOUP-BLANC.



A MA BIEN-AIMÉE TANTE MARIE-JOSÈPHE GALVAIRE PLOUVIER.

> La morale de l'Evangile est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes.
>
> MONTESQUIEU.

Sur la route d'Arras à Béthune, dans le Pas-de-Calais, on trouve assis au milieu d'une vallée un gracieux village qui porte pour nom Souchez. — A l'âge charmant où l'on songe un peu, où l'on ne pense guère, où l'on écrit encore moins, nous avons semé dans les vergers de Souchez, aux bords de ses sources fleuries, dans le cimetière qui entoure sa petite église, bien des souvenirs rêveurs et joyeux que nous n'avons pas le temps d'aller recueillir à présent..... mais est-ce donc de nos souvenirs qu'il s'agit ?...

Comme tout village un peu constitué, ayant son maire, sa poste aux chevaux, et sa place où l'on danse, Souchez possède son auberge du Soleil-d'Or, avec l'inévitable enseigne de tôle qui fait grincer aux vents de bise, sur une tringle rouillée, une large face jaune entourée de pointes, pointant sur un fond noir. Mais comme Souchez est une commune de quelque importance où s'arrêtent volontiers les rouliers, ces heureux du grand chemin que nous jalousons toujours, notre dit village jouit d'une seconde auberge. Vous pourriez croire que celle-ci s'appelle traditionnellement le Lion-d'Or ou le Cheval-Noir... Ni lion, ni cheval : elle se nomme l'auberge du Loup-Blanc, et l'on devine aisément, à ce titre, un parrain qui désirait voir sa filleule très-connue.

Un soir de septembre, entre neuf et dix heures, le voisin ou le mendiant qui aurait regardé dans la maîtresse-salle du Loup-Blanc, c'est-à-dire dans la cuisine par la fenêtre donnant sur la grande rue, eût pu voir toute la famille de l'aubergiste assise autour de la haute cheminée.

Comme la soirée avait la fraîcheur qui suit quelques jours de pluie, un bon feu de bois mort mêlé de tiges d'œillettes pétillait là gaiement, rôtissant sans qu'ils eussent l'air de s'en douter, un gros chat et un énorme chien. Accroupis de chaque côté de l'âtre, ces heureux de la vie à la façon orientale doublaient gravement les chenets.

A ce moment, un voyageur à cheval traversait le

village sans qu'on eût pu supposer, au train dont il allait, qu'il voulût s'y s'arrêter.

Ce voyageur, regardons-le : c'est un jeune homme aux traits expressifs, à l'allure élégante. S'il ne galopait si fort, et cela depuis longtemps, car les flancs de son cheval portent trace de nombreux coups d'éperons, nous pourrions lire sur son visage une préoccupation vive, une impatience croissante, et par instants les enchantements de l'espérance.

Galopant toujours, martelant le pavé, excitant sa monture, le cavalier qui vient d'Arras, apparemment, atteint les dernières maisons de Souchez du côté de Béthune; mais comme il les dépasse, une pensée se met pour lui en travers de la route; il s'arrête pour l'écouter et se laisse conseiller par elle.

— Oui, semble-t-il bien vite lui répondre : je vais entrer là; j'enverrai aux Terriers et j'attendrai une réponse. Ce disant, le voyageur descend de cheval et tirant après lui par la bride l'animal fatigué, il appuie sur le loquet qui ouvre la porte de la dernière maison de Souchez. C'est l'auberge du Loup-Blanc.

A son entrée, il se fait un mouvement dans la salle, l'histoire commencée s'interrompt brusquement, et Pierre Druon, l'aubergiste, allume une chandelle. Alors, on peut à peu près se voir, car jusque-là, le feu de l'âtre seul éclairait la famille.

— Vous êtes l'aubergiste, n'est-ce pas? dit le

voyageur à Pierre Druon, en tombant assis sur une chaise ; je voudrais que vous me donnassiez ce qu'il faut pour écrire et je voudrais qu'ensuite un de vos garçons portât rapidement ma lettre au château des Terriers et revînt avec une réponse... J'attendrai ici.

— Ecrivez, monsieur, écrivez. Mais il y a encore une bonne lieue d'ici aux Terriers, savez-vous?...

— Eh! parbleu, oui, je le sais! on ira à cheval.

Et le voyageur se mit à écrire.

— Qui est-ce qui va y aller de vous autres, hein, reprit l'aubergiste?

— Moi, crièrent quatre voix mâles avec un parfait ensemble.

— Augustin ira, dit une petite femme aux cheveux gris, aux petites mains sèches, au front plissé et à l'œil vif encore, assise au coin de la cheminée dans un fauteuil de paille.

Augustin, un beau grand gaillard de vingt ans, se leva avec une visible satisfaction.

— Oui, m'mère, dit-il; et, se tournant vers le voyageur : faut-il prendre votre *g'vau*, monsieur?

— Ah! mon cheval? répondit le jeune homme; non, non, il n'en peut plus. A propos, donnez-lui donc à souper... Vous avez bien un autre *g'vau*, que diable!

— Pardié, oui; mais ils sont lourds comme des bœufs, les nôtres; c'était pour aller plus vite. Dites donc un peu, monsieur, si madame des Terriers était couchée à son château?

— Tu la ferais éveiller. Allons, en route! voilà que j'ai fini.

Voici une copie exacte de la lettre que le voyageur venait d'écrire :

« Chère petite cousine,

« Quand vous m'avez offert votre main, je vous aimais déjà bien fort, mais la mort de votre tuteur et mari venait de vous rendre très-riche, j'étais très-pauvre : j'ai refusé. Après mon refus, je dus cesser de vous voir ; il y a deux ans de cela, et je vous aime bien plus qu'alors! Aujourd'hui, que moi aussi me voilà riche, j'accours. C'est avant-hier au soir que j'ai appris qu'il m'arrivait un gros héritage ; et, au moment où je vous écris pour vous dire que je ne refuse plus, que je demande, que je prie... je suis à quelques pas de vous.

« Mais, depuis deux ans, votre cœur est-il resté libre? Je comprendrai qu'il n'a pas changé, si vous m'accordez l'hospitalité cette nuit au château des Terriers. Si vous ne m'y appelez pas pour faire ensemble, comme au temps où nous étions petits, notre prière du soir, je repartirai à l'instant même pour Paris : car, alors, je ne veux même pas revoir les toits de cette maison où le passé a eu pour moi de si douces promesses que l'avenir pouvait changer en jours si beaux!...

J'attends,

« Edmond. »

En peu d'instants, Augustin fut prêt à partir.

— Allez bon train, lui dit le voyageur, que nous savons maintenant se nommer Edmond. Combien allez-vous mettre de temps, reprit-il, pour aller et revenir : voyons ?

— Dam ! en trottant bien, je peux être ici dans une bonne heure.

— N'oubliez pas de demander la réponse, et rapportez-la-moi bien exactement. Allons, en avant !

Tandis que le fils de l'aubergiste s'éloignait au galop, faisant résonner le pavé sous le sabot ferré de son cheval flamand, Edmond, qui l'avait suivi des yeux jusqu'au tournant de la route avec un intérêt que sa lettre fait comprendre, Edmond rentrait dans la grande salle ; il refusait de rien prendre ; et, pour la première fois, il regardait autour de lui en répétant : Une heure, une heure ! Ah ! cette heure-là va être la plus longue de ma vie.

En regardant autour de lui, il voyait la belle et nombreuse famille de Pierre Druon, et il la voyait dans un cadre digne d'elle, car on ne peut dire que les habitations ne reflètent pas fidèlement les habitants. Cette grande salle-cuisine eût-elle été vide en ce moment, le voyageur aurait pu y deviner une famille probe, unie, brave, charitable et de bonne humeur. Le carreau, formé de briques posées à plat, était d'un rouge joyeux ; les casseroles étincelaient ; le buffet en chêne noirci brillait à ravir l'œil jusque dans les moindres creux de ses naïves sculptures ; le dressoir qui le surmon-

tait semblait tout fier de ses canettes d'étain poli, de ses grands plats de faïence peinte et de ses deux rangées d'assiettes, lesquelles, droites et pimpantes, offraient d'avance, pour faire patienter l'appétit, celles-ci des rébus pleins de complaisance, celles-là des coqs pleins de vanité. Çà et là, de belles images coloriées ajoutaient à l'effet général : c'étaient le Juif-Errant, Pyrame et Thysbé, Geneviève de Brabant et Napoléon les pieds sur un aigle. Le congé du père Pierre racontant orgueilleusement ses campagnes d'Espagne avait eu les honneurs d'un cadre. Au-dessus de la cheminée, sous un vieux fusil et derrière une rangée de forts chandeliers de cuivre, quelques balles d'argent disaient tout de suite combien les hommes de la maison étaient adroits au jeu de paume. C'étaient des prix remportés par les Druon dans des luttes de Ducasse — il faut lire Kermesse — avec les communes voisines. Aux poutres du plafond, d'énormes pièces de lard, de volumineux jambons étaient accrochés entre des bouquets d'aulx, des sacs de graine et des liens d'oignons. Avec les années, la fumée avait donné à toutes les parties de ce gai tableau une teinte qui les reliait harmonieusement ; le moindre objet neuf s'y serait tout de suite aperçu jurant parmi les autres, eût-il été jurer dans un coin. Edmond embrassa tout cela d'un coup d'œil, et la vue de cet ensemble tranquille et charmant amena comme un baume adoucissant sur la vive impatience de son cœur.

En revenant vers les Druon, le regard de l'impa-

tient s'arrêta tout étonné sur deux visages dont nous n'avons rien dit jusqu'à présent, parce qu'Edmond ne les avait point aperçus.

— Tiens! vous ici, messieurs? dit-il d'un ton dont on parle à ceux qu'on ne connaît qu'un peu, mais qu'il est agréable de rencontrer.

— Eh mais, monsieur d'Egtall, nous sommes ici chez nous, nous autres, dit le plus âgé des jeunes hommes auxquels Edmond s'adressait, nous sommes en famille. Voici notre mère, continua-t-il en allant embrasser la petite femme aux cheveux gris, et notre brave père, — il tendait la main à Pierre Druon; — ce régiment-là, il montrait huit garçons dont le plus jeune avait douze ans, ce solide régiment-là est composé de nos frères... et il y en a un qui s'appelle Augustin et qui fait vos commissions, à l'heure qu'il est, ni plus ni moins que si ses frères de Paris n'avaient pas l'honneur d'être vos vis-à-vis dans un quadrille, ou de s'asseoir près de vous à une table de whist au faubourg Saint-Honoré, à Paris...

Edmond tendit l'une et l'autre main à ces connaissances retrouvées.

— Bien enchanté, messieurs, reprit-il, de vous rencontrer ici et ainsi. Et se retournant vers la petite femme : Comment, madame, poursuivit-il, c'est à vous tous ces beaux gaillards-là? à vous si frêle, si mignonne!...

— Oui, monsieur, dit la petite mère; le bon Dieu nous en a donné onze comme ça, tous garçons! pas

le plus petit brin de fille! mais pas un de mort non plus, ni jamais de maladie. Oh! c'est bien planté. ça tient bien... Hein, Pierre?

— Oui, Rose, oui; ça se voit, d'ailleurs. Tels qu'ils sont là, il y en a un qui a fait son congé de sept ans: c'est Guislain; lève donc la tête, mon Guislain. Celui-ci, c'est Bon, il s'est donné un remplaçant. Il y en a un qui va se marier, c'est notre Joseph; et voilà Roger, voilà Pierre, voilà Philippe, voilà Anthime, et voilà le culot, le dernier, le câlin, le benjamin, le gâté, le dorlotté, le mignard, le Jésus, monsieur notre petit Charles, enfin! Dans ce pays-ci, monsieur, on a chacun dix ou douze enfants, sinon ça ne vaudrait pas la peine de se mettre en mariage. La moitié du village porte le même nom: des *Druon*, par exemple, il en pleut, monsieur; véritablement il en pleut!

— Et on ne prend pas de parapluie, allez! dit gaiement la petite vieille.

— Quant à nos Parisiens, François et Louis, reprit le père Druon, il paraît, monsieur, que vous les connaissez?

— Oui, j'ai cet honneur-là; mais je ne les connais pas assez encore, et je veux les connaître mieux pour les aimer davantage. Votre François, brave père, je peux vous l'affirmer, sera un grand compositeur... Il porte le même nom que Schubert, poursuivit Edmond en se tournant un peu vers celui dont il parlait: c'est bon signe! Suivant ses professeurs et ses

amis, reprit-il en regardant le second frère, votre Louis, M. Druon, sera un grand médecin. — Je vous croyais à Bade, messieurs?

— Nous avons préféré, répondit Louis, venir passer l'été et l'automne en famille.

— A merveille. Pour ma part, je ne sais ce que je vais faire; ma conduite, ma vie entière même dépendent de la réponse que va m'apporter M. Augustin : ou je vous quitterai dès ce soir, ou nous allons être voisins et bons voisins.

Ici M. d'Egtall regarda le coucou qui marquait les heures paisibles de l'existence-Druon, mais le balancier ne se hâta pas davantage; et si Edmond avait su comprendre le langage de son tic-tac, il l'aurait entendu lui dire : « Prends donc patience, ami; à quoi bon me presser? Dieu, qui fait tout bien, met le temps à tout : patience. Tu souffres de l'incertitude, et tu accuses ma lenteur; mais Augustin peut revenir avec un NON dans la réponse, et, en regrettant ton incertitude, tu m'accuseras d'avoir été trop vite... Patience, ami! »

Mais les hommes n'entendent que leur propre langage, et encore... c'est pour cela peut-être qu'ils se conduisent si follement. Les yeux d'Edmond poussaient les aiguilles, qui n'y prenaient pas garde.

Çà, reprit-il, que faisait-on ici à mon arrivée?

— On allait faire la chose la plus juste et la plus naturelle, et l'une de celles qu'à la ville on fait de plus en plus rarement, répondit François.

— Quelle chose? demanda le jeune voyageur.

— On allait faire la prière.

— Ah!... Eh bien, la preuve que je ne vous empêcherai ni ne vous interromprai dans cet acte chrétien, c'est que tous les jours je fais moi-même mes prières ; et je vais vous dire, si vous le voulez bien, celles qu'un bon vieillard m'a apprises quand j'avais l'âge de votre petit Charles.

Sur les instances de toute la famille, Edmond d'Egtall récita les trois prières suivantes :

I.

A DIEU.

Mon Dieu, Père de tout ce qui respire, que la pensée de votre bonté soit toujours avec nous! Donnez-nous le courage d'accomplir notre vie sans faiblesse et sans orgueil! d'accepter les biens avec modestie et les douleurs avec résignation, en disant : O mon Dieu, que votre volonté soit faite.

Accordez-nous notre pain demain comme aujourd'hui, en nous inspirant l'amour du travail qui le gagne.

Faites que nous soyons assez bons pour toujours pardonner aux offenses, afin que vous, ô mon Dieu, vous nous pardonniez toujours.

Ne nous laissez pas céder aux tentations mauvaises et jusqu'à notre dernier jour, mon Dieu, veillez sur nous!

II.

A MARIE.

Bonne Marie, vous qui avez vécu dans la pauvreté sans cesser d'être douce, sage et courageuse, priez Dieu de nous faire vous ressembler.

Bonne Marie, vous qui avez été pour Jésus une si tendre mère, priez encore ce Dieu, mis au monde dans une étable, de nous conserver notre mère chérie et notre père bien-aimé. En reconnaissance de ce bienfait, ô Marie, nous vous promettons de secourir tous les pauvres que vous mettrez sur notre chemin, et surtout les mères malheureuses, souffrant comme vous avez souffert. Bonne Marie, vous qui protégez l'enfance, protégez aussi la pureté de notre jeunesse, et s'il nous arrive une dangereuse pensée, éloignez-la de notre cœur en nous rappelant aussitôt que vous veillez sur notre mère.

III.

AU CHRIST.

O Christ, nous savons par votre vie si pénible et si pure, par toutes vos sages paroles, par votre injuste mort et par les pleurs de votre mère, que vous avez été le meilleur des hommes et qu'on doit vous croire un Dieu ; nous savons que votre âme n'a pas quitté la terre : qu'elle soutient les faibles et récompense les forts; qu'elle console ceux qui pleurent et fait aimer les petits enfants. Permettez, ô Christ, qu'elle demeure avec nous ! ô Jésus, votre enfance a été proscrite, votre sagesse outragée, votre vertu mise en croix, et vous avez enseigné par votre exemple, ô Christ, la douceur et l'humilité, la bonté et la patience, le courage et la charité ; faites-nous donc, comme vous, humbles et doux, patients et bons, charitables et courageux jusqu'à la mort ; et vous, si juste, qui avez tant aimé vos frères, mettez dans nos cœurs et dans tous les cœurs le désir de la justice et de la fraternité !

Voilà de belles invocations, dit le père Druon. Nous autres, nous récitons toujours *Notre Père qui êtes aux cieux* et *Je vous salue, Marie,* comme ont fait

les pères de nos pères, et comme puissent faire les enfants de nos enfants!

— Mais comme il n'est pas encore tard, intervint le petit Charles, et comme Gustin est dehors, on pourrait bien, si mon père le voulait, se raconter quelques histoires avant d'aller se coucher. Justement, mon frère Louis m'a promis de nous dire l'histoire de cette image qui est là.

— Eh bien, contez, monsieur Louis, dit d'Egtall, je prendrai ma part de votre récit. Mais je me sens une soif féroce. On boit de bonne bière dans ce pays-ci... veux-tu m'en donner une canette, Petit?

— Oh! oui, répondit Charles, le dernier-né de la mère Rose; mais nous raconterez-vous un conte, vous, monsieur, à votre tour?

— J'essaierai, mon garçon.

La brillante canette, remplie jusqu'au bord d'une forte bière brune, fut bientôt devant M. d'Egtall. Il en but en hâte un plein verre, en se demandant ce qu'on dirait de lui dans les salons de Paris, où il était habituellement reçu, si on le savait en ce moment buvant de la bière en canette chez des paysans de l'Artois, écoutant des histoires et prêt à en réciter lui-même.

Il envoya encore un coup d'œil avide au coucou, et dit à l'étudiant en médecine:

— Eh bien, monsieur François, nous attendons.

— Je commence alors, dit le futur médecin, après le petit recueillement habituel.

« En ce temps-là, vivait heureux dans son antique château, au milieu des bruyères, non loin des rives de la Senne, le féal seigneur comte de Sigefroy, un des héros de la noblesse brabançonne. Entre deux guerres, il s'abandonnait tout à l'amour de sa jeune et belle épouse, et son bonheur venait de s'augmenter encore, car, peu de jours auparavant, celle-ci lui avait confié tout bas, au milieu des plus pures caresses, son espoir d'être bientôt mère.

« Hélas! le bonheur complet ne peut durer ici-bas. Un long cri de guerre traverse la contrée. Qui peut savoir quel sang l'on va répandre, et quels sont ceux qu'on doit embrasser encore et ceux qu'on ne reverra plus?

« On s'étreint dans les larmes: les mères et les fils, les sœurs et les frères, les promises et les fiancés. Sigefroy détache avec peine de son cou les bras blancs de Geneviève.

« — Si notre enfant voit la lumière avant notre retour, lui dit-il, sache qu'au loin, à ce moment suprême, un tressaillement se fera en moi, et qu'alors, fût-ce au milieu d'une bataille, le guerrier tombera à genoux et laissera prier le père pour la femme et l'enfant de son amour.

« Puis, recommandant encore sa Geneviève aux soins de son intendant fidèle, il s'élance sur son cheval et donne le signal du départ.

« Elle était belle, Geneviève; assez belle, hélas! pour rendre insensé, pour faire oublier aux amis de son

époux l'amitié, à ses serviteurs le respect, pour que sa blanche vertu ne suffit pas à la défendre... Cet intendant, jusque-là fidèle, qui avait été l'ami de Sigefroy autant que son serviteur, oublia tout à la fois; et son délire alla jusqu'à se révéler à l'épouse, jusqu'à lui demander de partager cette passion funeste. La femme chaste n'eut besoin ni de courage, ni de colère; elle aimait le guerrier absent : elle se sentit alors l'aimer davantage. Irrité, l'intendant abusa criminellement du pouvoir laissé dans ses mains; il chargea un assassin de conduire Geneviève au fond de quelque forêt pour lui prendre la vie sans qu'aucun regard mortel, sans qu'aucune oreille pût voir ou entendre cette vengeance épouvantable d'un amour dédaigné.

« Adorable justice céleste! Dieu avait donné à cet assassin un cœur qui, jusque-là, fermé peut-être, devait s'ouvrir à l'émouvante supplication d'une mère qui sent la venue de son enfant et qui tremble de perdre ses baisers.

« L'assassin plongea son couteau au ventre d'une bête fauve, et revint le montrer à l'intendant, en lui disant :

« — Voyez, ceci est le sang de votre victime; soyez content.

« Cependant les rois cessèrent d'envoyer leurs sujets mourir : la guerre eut son dernier jour, et les glaives rentrèrent dans les fourreaux.

« Le cœur plein d'un impatient amour, Sige-

froy regagna vitement ses domaines. Il parcourait avidement les salles désolées du château, appelant en vain sa Geneviève, quand l'intendant parut.

« — Seigneur, votre épouse était indigne de votre cœur ; elle a trahi votre amour et s'est enfuie avec son complice ; oubliez-la.

« Sigefroy n'oublia point celle qui lui avait rendu la vie si douce, et même il ne la maudit pas ; mais il devint silencieux et triste, et ce ne fut que bien longtemps après qu'il essaya de distraire sa mélancolie, en allant chasser le cerf dans les bois.

« Un de ces jours-là, il s'obstina à poursuivre une biche qu'il avait blessée, et qui semblait pourtant regagner son gîte avec joie par des bonds plus rapides que ceux d'aucun hôte des forêts. Ce qui avait placé cette biche sous la flèche de Sigefroy, ce qui guidait ses pieds légers à travers les broussailles, ce qui la faisait poursuivre avec tant d'ardeur par le chasseur, c'était la main de Dieu ; car, arrivé à un lieu touffu, encore inexploré par lui, Sigefroy vit la pauvre bête s'arrêter instinctivement : un bel enfant, pour se suspendre à ses flancs, quitta les bras de sa mère, et cette mère, la pauvre Geneviève, ayant aperçu le chasseur, vint tomber dans ses bras.

« L'heureuse vie que le cri de guerre avait interrompue reprit son cours, et continua plus heureuse, car l'enfant était là : l'enfant, fleur, couronne et triomphe de tout amour béni. »

— Mes amis, dit Louis, voilà la véridique histoire de Geneviève de Brabant.

— C'est bien court, dit une voix.

— C'est très-poétiquement raconté, dit M. d'Egtall; il y a une pointe de littérature dans la manière du docteur.

— Voyons donc votre manière à vous, dit familièrement le père Pierre Druon; il y a encore d'autres tableaux ici, sans parler du mien. Racontez-nous un brin *Pyrame et Thisbé*, hein! voulez-vous?

— Ah! oui, ah! oui, s'écria-t-on de toutes parts.

— Diable! pensa Edmond, je ne me savais pas exposé à servir de chantre à Thisbé, ni à Pyrame. Pardon, pardon, un moment, reprit-il... Tenez, que M. François acquitte sa dette, lui; mon tour viendra ensuite.

— Ma foi, dit le compositeur, je ne sais guère d'histoires, moi; mais pour prouver mon bon désir, je vous chanterai, si vous voulez, une chanson naïve que j'ai mise en musique il y a quelque temps.

— Voilà pour moi une bonne fortune, dit Edmond.

François chanta, après avoir annoncé pour titre:

LA CHANSON DE LA CHANVRIÈRE.

I.

Petits moineaux avides,
Gentils voleurs de grains,
Qui dans ma chenevière
Vous donnez des festins;

Laissez le chanvre !
Quand son grain devient grand,
Le chanvre apporte
Du pain aux pauvres gens.

II.

Votre plume si douce
Vous fait pour tous les jours
Un habit des dimanches,
Et vous chantez toujours !...
Laissez le chanvre !
Quand sa feuille grandit,
Le chanvre donne
Aux pauvres des habits.

III.

Pour vous Dieu met la table
Aux bois, aux prés, au champs,
Et vous payez votre hôte
Avec de joyeux chants.
Laissez le chanvre
Que je cueille à genoux,
La chanvrière
Est moins riche que vous.

IV.

Moi, je vis à la chaîne
Et vous, rois de l'air bleu,
Vous régnez à votre aise
Dans l'infini de Dieu...
Laissez le chanvre !
Et mon salaire un jour
Pourra me rendre
Aussi libre à mon tour.

V.

Pour abriter vos têtes
Une feuille suffit :
Et la plus mince branche
Peut porter votre nid.
Laissez le chanvre !
Et comme vous un jour
J'aurai peut-être
Un logis à mon tour.

VI.

Lorsque mon front se penche,
Vers le ciel vous montez,
Tout bas, quand je soupire,
Je vous entends chanter.
Laissez le chanvre!
Quand il aura mûri,
La chanvrière
Pourra chanter aussi.

Le benjamin de la famille, bercé par la placide mélodie de la chanson de son frère, s'était gracieusement endormi sur les genoux de sa mère, ce qui fit dire par celle-ci à François :

— Vois quel bon sommeil tu as donné à mon petit.

— Tout ça ne me fait pas assez peur, dit l'enfant réveillé par la voix de sa mère; j'aime mieux des histoires terribles !

— Eh bien, monsieur d'Egtall, dit François.

M. d'Egtall regardait le coucou.

Mon Dieu, mon Dieu, répondit-il à l'étudiant, je

crois que le temps, tout exprès pour moi, a pris ce soir des ailes de plomb.

— Non, jeune homme, c'est que votre désir a des ailes d'hirondelle, repartit la mère Rose; mais cherchez donc à votre tour quelque conte dans votre mémoire, comme vous l'avez promis à mon Charles. Ça vous fera passer votre heure de martyre un peu plus vite... allons, monsieur!

— Et que ça nous fasse frémir un peu, ajouta l'avant-dernier Druon.

— Augustin est maintenant auprès d'elle, se disait Edmond, ma destinée se résout en ce moment... Maudit coucou, je jure de ne plus te regarder!..... Je donne ma parole de raconter quelque chose d'effrayant, reprit-il enfin tout haut, dès que le petit Charles, pour prouver qu'il est bien réveillé, aura chanté une petite chanson ou récité une fable.

L'enfant regardait alternativement son père et sa mère.

— Eh bien, Charles, fit le père Druon, dis ta fable.

— Monsieur, elle est de son maître d'école, ajouta la mère Rose.

— Quelque poëte retiré, dit Louis tout bas.

— Voilà, dit l'enfant en montant sur une chaise :

L'IMMORTELLE ET LA ROSE.

Sous un ciel enflammé par un ardent soleil,
Dans un vaste jardin aux riantes allées,
Aux espaliers nombreux chargés d'un fruit vermeil

Aux bosquets pleins d'oiseaux, aux bandes émaillées,
Par un matin d'été deux fleurs causaient gaîment.
Dans leur mystérieux langage
Comme nous, dans le plus bel âge,
Tout en folâtrant doucement,
Elles parlaient de tout : du ciel bleu sur leurs têtes,
Des parfums qu'en ces lieux on venait respirer,
De leur peur quand au ciel s'agitaient les tempêtes,
De leur joyeux orgueil à se voir admirer...
Sans rien savoir des maux dont il abonde,
Elles causaient aussi des vains plaisirs du monde ;
Le monde est assurément
Merveilleux, disait la rose,
Et je ne sais pas vraiment
Un sort plus doux et plus rose
Que d'y vivre doucement.
Et s'il faut passer ma vie
Dans ce paisible jardin
Loin de tout ce que j'envie
Avant ce soir ma sœur je mourrai de chagrin.
Dieu fasse que bientôt la main compatissante
De quelque ami des fleurs
Dans ce monde joyeux où la vie est charmante
Me conduise bientôt par pitié pour mes pleurs.
N'est-ce pas là mon sort, dis, ma pâle immortelle?
Entre toutes ces fleurs suis-je pas la plus belle?
Ont-elles un parfum à mon parfum pareil?
Un éclat plus vermeil
Aux regards du soleil?
Ma chère sœur, dit la douce immortelle,
Je suis sincère et je te trouve belle.
Je n'ai pas des attraits aussi vifs que les tiens ;
Mais exister longtemps peut avoir de grands biens.
Entre toutes nos sœurs j'ai des couleurs bien pâles ;
Mais je garde encor tous les miens,

Quand le vent chasse au loin leurs fragiles pétales.
Je ne puis désirer aucuns plaisirs nouveaux.
Moi, qui ne dois servir qu'à parer des tombeaux...
C'est pourquoi, pressentant parfois ma destinée,
Voyant déjà ma vie à la mort enchaînée,
Je suis rêveuse et je cache mon front
Pour n'avoir pas à subir quelqu'affront.
Mais pour celui qui pleure,
Et, loin de sa demeure,
Va pleurer avec foi
Sur cette froide terre
Où s'endort la misère
Du berger et du roi,
Je suis presqu'une amie
Et l'âme endolorie
Se complaît avec moi.
Et puis je vis toujours ; je vois comment tout passe,
Et se renouveler ce qui remplit l'espace ;
Tandis que vous, ma sœur,
Votre règne finit avec la matinée ;
Et si vous atteignez la fin de la journée,
Pour vous, adieu tendre fraîcheur,
Parfum plein de douceur,
Et riante couleur!

Leur conversation s'était fort prolongée ;
Sous le flot le soleil s'était précipité,
Et la lune, au lointain, de nuages chargée
S'avançait lentement parmi l'immensité.
En ce moment la modeste immortelle
Se tourna vers sa sœur,
Mais sa sœur au matin si coquette et si belle,
Se penchait vers la terre avec honte et douleur.

Le lendemain, dans la riante allée,

L'immortelle était seule et redisait tout bas :
O ma sœur, ô ma fleur, mon amie effeuillée,
Où donc est ton parfum... et ton orgueil, hélas!...

Après avoir embrassé l'enfant, et avoir donné au coucou impassible un coup d'œil suppliant, Edmond qui n'avait plus de raisons possibles pour retarder l'histoire promise la commença ainsi :

« Je suis de ce pays, mais un peu plus du côté de la Belgique : ceci est une légende de la contrée.

« C'est ce qu'on raconte encore dans nos brumeuses campagnes de la Flandre, où l'on a gardé jusqu'au temps où nous sommes tant de croyances naïves. On frissonne toujours à ces récits connus, et chacun se serre contre son voisin, le soir, à la veillée, quand les plaintes du vent, les aboiements lointains des chiens, tous les bruits étranges de la nuit, accompagnent la voix du vieillard qui dit :

« Il ne faut jamais blasphémer!

« — Que le diable m'emporte!... » C'était là le juron favori de Mérault, le fils unique d'un forgeron de campagne; un brave garçon, qui n'aimait point à boire, ne jouait que par passe-temps, et dont le talent excellait à narrer le conte effrayant à la veillée, ou l'aventure joyeuse au cabaret. Le seul travers qu'on remarquât en lui, c'était une grande habitude de jurer; car, si Mérault voulait attester la chose la plus simple, c'était toujours par ces mots : *Que le diable m'emporte!...*

« Il ne faut jamais blasphémer. »

« — Ami, lui disait Gontrand, garçon doux et pacifique. qui, pour un royaume, n'eût pas proféré un semblable jurement; ami, méfie-toi du diable, et ne néglige rien pour te défaire de la fatale habitude de prononcer d'aussi vilaines paroles : si le diable te prenait un jour au mot? Mais Mérault ne tenait aucun compte de ces salutaires avis, et recommençait de plus belle en disant :

« — Le diable m'emporte! si je ne suis pas tes conseils.

« Or, voici ce qui arriva :

« Mérault et Gontrand, tous deux du même âge, furent désignés pour aller servir l'État, ils partirent ensemble pour combattre sous le même drapeau : leur amitié déjà ancienne n'en devint que plus vive.

« Un soir qu'ils avaient manqué à l'appel, ils se trouvèrent attardés dans une taverne; leur conversation était fort animée, « et le diable m'emporte » n'y était pas épargné par Mérault. Honte qui ne leur était jamais arrivée, ils se trouvaient, ce soir-là, dans un état complet d'ivresse. Ils étaient alors (j'oubliais de vous le dire) dans cette fantastique Allemagne, qu'Hoffmann, son enfant, a si bien comprise, où l'on ne peut plus voir une taverne sans songer à son bizarre génie, sans que l'imagination se trouble, sans que les idées saines meurent, et que les folles pensées aillent si loin qu'elles se perdent... Nos amis, eux, n'imagi-

naient rien de tout cela ; ils devisaient de leur beau pays de France, se rappelaient avec délices leurs bons tours de jeunesse, et sablaient largement un vieux vin des bords du Rhin.

Pour compléter la position fantastique dans laquelle nos deux héros se trouvaient placés, et à laquelle ils n'accordaient cependant pas la moindre attention, l'aiguille de l'horloge de bois, au bruit monotone et cadencé, s'approchait du chiffre de minuit. »

Ici, Edmond fit un mouvement pour regarder à l'horloge des Druon, mais il résista.

« La conversation d'hommes ivres n'est jamais bien suivie.

« — Sais-tu, Mérault, qu'hier tu t'es montré bien impertinent envers le capitaine, et qu'il pourrait t'en arriver malheur ?

« — Ce blanc-bec-là voudrait mener ses soldats comme des chevaux ; je le lui ai dit trop librement peut-être, mais qu'importe ? A boire !

« — A ta santé ! Mais il me semble, à moi, que, pour ta sûreté, tu devrais lui faire quelques excuses ; il pourrait...

« — Gontrand, débouche cette bouteille, et ne me parle plus de ton capitaine, ou sinon...

« — Bois donc encore, obstiné ! C'est que, vois-tu, continua Gontrand avec cette ténacité naturelle à l'ivresse, le capitaine pourrait te faire une mauvaise affaire.

« — Mille millions de gibernes! si tu m'en parles encore, je te casse cette bouteille sur la tête, ou le diable m'emporte !...

« Il ne faut jamais blasphémer. »

« La taverne fut ébranlée, les dalles éclatèrent, la terre s'entr'ouvrit, et donna passage à une fumée épaisse qui s'échappait des fourneaux de l'enfer, en exhalant une odeur de soufre. L'horloge sonnait minuit, et à chaque coup un démon s'élançait de dessous terre... c'était effroyable!...

« Mérault, la langue arrêtée et comme suspendue, regardait cela avec des yeux flamboyants qui lui sortaient du crâne; Gontrand, lui, était plus blanc qu'un suaire, et tous deux immobiles comme des tombeaux.

« Lorsque le dernier coup eut tinté et que le dernier démon fut sorti, Satan vint à son tour montrer sa face verte et sulfureuse, et, fixant sur Mérault deux yeux rouges de feu où respirait une joie infernale, tandis que sa bouche frémissait par un ricanement affreux à entendre, il lui dit :

« —Depuis assez longtemps tu m'appelles, me voici; et se tournant vers les douze démons : Et vous, mes fidèles, y êtes-vous tous? Ramassés, Ur, Isbobeth et Miria, Moloch, Urthos, Boanergon et Sadoch, Anamalech, Jabès, Pillardoc et Cosbi, avez-vous tous suivi votre brave capitaine, le vaillant Semexiah? Voici une âme à prendre, des tortures à infliger, des sanglots à entendre, des râlements à exciter. Allons,

allons, en ronde, qu'on hurle et qu'on danse... bal d'enfer !

« Mille blasphèmes sortis de la bouche des démons retentirent ; c'étaient tous ceux qu'avait prononcés Mérault pendant sa vie. Il en fut épouvanté. Puis les douze démons l'entourèrent, et formèrent une ronde qu'accompagnaient des hurlements de damnés que l'ouverture laissait entendre; et quand la ronde cessa, treize jours s'étaient écoulés, et l'horloge sonna encore minuit : à chaque coup un démon rentrait sous terre, et quand le dernier coup eut vibré, Satan étreignit sa proie, et, la contemplant avec une infernale volupté, il s'engouffra avec elle en ricanant.

« La terre se referma, et tout redevint tranquille.

« Mérault se frotta longtemps les yeux ; et pour chasser les noires idées que cette vision avait produites dans son esprit, il but encore outre mesure. Pour Gontrand, qui, par l'effet d'un pouvoir surnaturel, avait eu la même vision, il ne parlait pas, et demeurait comme frappé de vertige.

« Quand ils furent hors du cabaret, il faisait jour. La première rencontre qu'ils firent fut celle du capitaine insulté par Mérault. Poussé peut-être par la main de quelque esprit inconnu auquel ses blasphèmes l'avaient voué depuis longtemps, excité encore peut-être par les fumées du vin, peut-être enfin parce qu'il était écrit que cela arriverait ainsi, Mérault dit à Gontrand :

« — Tu m'as engagé à faire des excuses à ce brutal, tiens, regarde de quelle couleur sont les miennes; et, ce disant, il appliqua sur le visage du capitaine le plus étourdissant soufflet qui empourpra jamais une face humaine.

« Gontrand resta anéanti.

« Treize jours après cette scène, à minuit sonnant, Mérault, condamné à mort par un conseil de guerre, dut subir sa sentence. En reconnaissant son ami parmi ses innocents exécuteurs, le condamné fit son signe : tous baissèrent involontairement leurs armes. Il s'approcha de Gontrand, et lui dit :

« — Si tu retournes en Artois, ne dis rien à ma mère ; quand tu prieras Dieu, ne m'oublie pas.

« Un instant après, son âme avait quitté son corps. Où était-elle allée? Dieu le sait.

« Seulement quelques soldats dirent avoir vu, aussitôt que Mérault fut tombé, une petite flamme rouge s'échapper de son corps et s'enfoncer dans la terre. D'autres, au même moment, crurent entendre au loin un ricanement étrange... Mais l'exactitude de ces faits est douteuse.

« Gontrand resta toute sa vie, qui fut longue, blanc comme un suaire ; et lorsqu'il racontait la fin déplorable de son malheureux ami, il finissait toujours par ces mots :

« Il ne faut jamais blasphémer. »

— C'est tout? dit le petit Charles à M. d'Egtall, qui s'arrêtait.

— Eh oui, c'est tout, fit le conteur; qu'est-ce que tu veux donc de plus, toi ?

— Ah!... c'est joliment joli tout de même.

— Il y a bien aussi une pointe de littérature là-dedans, dit naturellement François, mais nous ne vous en voulons pas.

— Merci bien, monsieur, dit la mère du régiment-Druon. Quant au père, général dudit régiment, il ronflait à tue-tête.

— C'est qu'il fait encore de rudes journées, poursuivit la gracieuse petite vieille.

— Et toi, petit, reprit Edmond, contraignant encore son impatience avide avec une complaisance charmante mêlée de fermeté... Et toi, petit Charles, sais-tu une histoire? Dis-nous-en une, à ton tour.

Le benjamin se fit aussi prier un peu, et commença ainsi :

— Il y avait une fois dans un château où toutes les nuits il revenait un revenant... parce que la poule du berger, une poule noire... et à minuit le berger... et il y avait des petits garçons méchants, un qui s'appelait André, qui battait son frère et le revenant, c'est-à-dire le berger...

Mais Edmond avait la barbarie de ne point écouter, car depuis quelques instants on entendait le trot hâtif du cheval d'Augustin se rapprochant toujours... Edmond fut même assez cruel pour délaisser l'histoire de Charles et s'élancer vers la porte à la rencontre de son messager.

— Eh bien? eh bien? lui cria-t-il en courant au-devant de lui sur la route, eh bien?

— Un instant donc, laissez-moi souffler! j'ai pas mis trois quarts d'heure.

Edmond, redoutant une mauvaise nouvelle, eut le courage d'attendre qu'Augustin eût *soufflé* quelques instants, et même qu'il eût bu un verre de bière.

— Eh bien? reprit-il alors.

— Eh bien! là, franchement, répondit le messager en baissant la tête, grondez-moi tant que vous voudrez, accablez-moi, tapez-moi, je le mérite... Je ne sais plus ce que madame des Terriers m'a répondu. J'ai oublié la réponse à moitié chemin; je me disais toujours : ça va revenir... ça n'est point revenu! je n'en sais plus un mot. Je suis bien malheureux, allez! Mais quoi! je n'en ai plus un seul mot dans la tête... Ah! j'ai comme envie de pleurer...

— Voyons! a-t-elle dit qu'il n'était plus temps?

— Ah! non, elle n'a point dit ça.

— Elle n'a rien dit de semblable à ça?

— Non.

— Alors elle a dit : *c'est impossible*, ou *il n'est plus temps*, ou *je lui écrirai...*

Rien du tout de ces mots-là.

— Mais qu'a-t-elle donc dit, mon Dieu?

— Je ne sais plus.

— Quoi! pas un mot?

— Pas la queue d'un mot! je suis un malheureux!

Et après un silence, Augustin reprit : Elle a joliment rougi, toujours!...

— Mon sort est fixé, dit Edmond. Mon cheval.

— Vous allez au château, vous-même, n'est-ce pas? lui demanda Louis.

— Je retourne à Paris. Adieu, mes amis, adieu.

Malgré tout ce qu'on put lui dire, au bout de quelques minutes M. d'Egtall, pâle et désolé, était en selle et serrait la main des deux frères... Je devais m'y attendre, répétait-il; j'aurai du courage : adieu.

Augustin pleurait à chaudes larmes.

Le pauvre Edmond se mit en route.

Le père Druon referma la porte et dit à la famille : Maintenant, mes enfants, faut, sans plus tarder, qu'on fasse la prière.

— Prière! s'écria Augustin de toute la vigueur de ses poumons. Monsieur! monsieur! monsieur!

Il rouvrit la porte et cria : *Monsieur, j'ai la réponse!* de façon à réveiller les villages environnants. Edmond raccourut en hâte.

— J'ai la réponse mot pour mot, cria Augustin; elle a dit comme ça : *Il est bien tard, mais qu'importe! dites-lui de venir pour la prière.*

Edmond ne reparut que le lendemain chez ses amis les Druon; car, vingt minutes après le dernier mot d'Augustin, il était à genoux à côté de sa cousine, et tous deux rendaient grâce à Dieu.

TRIO DE SAVANTS.



A M. SUJOL, A AMIENS.

> Il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.
>
> AUGUSTIN THIERRY.

I

BROUSSAIS.

Quand l'une des colonnes d'un édifice se détache, l'édifice entier en est ébranlé jusque dans sa base.

Quand l'un de ces hommes qui marchent à la tête de la société et la guident vient à mourir, la société tout entière est émue, chacun se regarde avec effroi et les âmes prennent le deuil; puis, les passions, un moment comprimées par la grandeur de l'événement, se réveillent, les opinions se manifestent, et pour

le grand homme qui n'est plus la postérité commence.

Mais si, comme Broussais, cet homme a excité tant de haines, tant de sympathies, tant de polémiques!... s'il a entrepris de renverser, pour le reconstruire, un des côtés de l'édifice de la science humaine; s'il a voulu, par la force de sa pensée, par l'intelligence incisive employée à de pénétrantes études: s'il a voulu, grâce à l'observation profonde de tout ce qu'on a fait avant lui, grâce à une foi vive en tout ce qu'on pouvait faire encore, ne pas quitter le monde intellectuel s'en l'avoir rendu différent du jour où il y est entré : longtemps encore après qu'il n'y est plus, les polémiques continuent, les haines et les sympathies se montrent, les passions s'agitent et les opinions se combattent.

Maintenant, à l'égard de Broussais, les esprits sont redevenus calmes, et le moment est favorable pour la plume impartiale qui veut rendre hommage à sa mémoire en esquissant sa vie.

Ce fut à Saint-Malo, la ville natale de Lamennais et de Chateaubriand, que naquit, le 17 décembre 1772, François-Joseph-Victor Broussais. Son enfance fut à la fois pétulante et dormeuse, énergique et pensive, agissant aujourd'hui par réflexion, ayant hier agi par instinct. C'est l'instinct fortifié par une puissance précoce de réflexion qui fit prendre en haine à Broussais, dans son enfance surnommé Fanchin, une servante choisie par ses parents

alors qu'il avait environ dix ans. Le jour où cette fille entra dans la maison. Fanchin la regarda avec attention, comme peuvent faire les enfants pour un nouveau visage admis dans leur cercle : mais cette attention devint sérieuse ; les traits de ce visage étaient répulsifs à l'enfant. Telle fut la première impression, et rien ne l'effaça dans l'esprit du jeune Broussais jusqu'à l'âge de douze ans, où son père, médecin distingué, le fit entrer au collége de Dinan. Toutes les fois qu'il revenait à la maison paternelle, cette impression, loin de s'effacer, ne se modifiait même pas et semblait prendre encore une nouvelle vigueur à la seule vue des traits de la servante.

Au collége, le jeune homme se fit remarquer par son application, sa facilité, et par un goût qu'il a conservé jusqu'à sa mort, pour les études classiques.

Lorsqu'il eut vingt ans et que ses études furent achevées, on était en 1792 et l'Assemblée législative déclarait la patrie en danger!... Broussais s'élança alors au premier rang des volontaires, et de simple grenadier devint bientôt sous-officier. A cette merveilleuse époque tous les espoirs étaient permis, et le bâton de maréchal était un but accessible à toutes les ambitions ; Broussais pouvait donc devenir maréchal d'empire ou être tué par un boulet. Le sort, qui ne voulait ni l'un ni l'autre de ces destins, en décida autrement ; Fanchin tomba malade, et revint dans sa famille après avoir servi quinze mois.

Dès ce moment il dirigea toutes ses facultés vers l'art de son père; celui-ci lui donna les premières instructions, et il commença comme chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire de Saint-Malo; puis il alla à Brest où il étudia l'anatomie. Billard et Duret furent ses professeurs. Bientôt il fut nommé chirurgien militaire de troisième classe, puis de deuxième classe. Il avait alors vingt-cinq ans. C'est pendant qu'il était à Brest qu'un coup affreux vint frapper Broussais. Laissons parler ici M. Henri de Montègre, son secrétaire et son ami : « Les deux grands partis politiques qui divisaient alors la France, dit-il, étaient plus prononcés en Bretagne qu'ils ne pouvaient l'être partout ailleurs... Le patriotisme et l'exaltation de Broussais lui avaient fait sans doute aussi des ennemis personnels : pendant qu'il était éloigné de la maison paternelle, quelques misérables, » de ceux qui souillent la défense de toutes les causes, « que sa présence eût intimidés peut-être, y pénétrèrent, et, dans leur lâche fureur, ils égorgèrent le père et la mère de Broussais; l'un et l'autre étaient alors assez âgés; ils s'étaient mariés à plus de quarante ans, et le père de Broussais en avait alors soixante-cinq. Surpris et trahis aussi, dit-on, par une domestique qui introduisit les assassins, ils tombèrent après quelque résistance. Le cadavre mutilé du père fut trouvé, la tête séparée du tronc, dans le grenier de la maison, d'où il avait repoussé, pendant quelques instants, à coups de fusil, les attaques de ces

forcenés. Le corps de sa femme avait éprouvé des mutilations semblables, et les vainqueurs, tout souillés de sang, avaient en se retirant ajouté l'incendie au meurtre. »

Quelques années après ce malheur, dont la nouvelle avait creusé dans son âme des traces profondes, Broussais se promenait un soir avec l'un de ses amis d'enfance le long des côtes de Saint-Malo. Comme ils cheminaient, ils virent de loin une femme venir à leur rencontre. Avant Broussais, l'ami distingua les traits de cette femme.

— Tiens, dit-il, voilà la malheureuse qui...

Il n'acheva pas, car Broussais pâlit, chancela et tomba enfin dans les bras de son compagnon. Il venait de reconnaître la servante qui avait ouvert la porte aux assassins, il venait de revoir l'antipathie du petit Fanchin.

Maintenant qui peut dire si Fanchin, devenu Broussais, ne se rappela point plus tard cette affligeante consécration des instincts de son enfance; si, se remémorant les traits de l'indigne servante, il ne voulut pas se rendre un compte intellectuel et physique des causes de sa première haine; si enfin ce qui créa la science de Lavater ne le conduisit pas à celle qu'il illustra un jour : la science profonde et mystérieuse encore aujourd'hui de Gall et de Spurzheim?

En 1795 ou 96, Broussais se maria. Il prit pour femme Marie-Jeanne Troussart, qui lui donna six

enfants. De cette famille, il reste aujourd'hui Casimir et François Broussais, tous deux médecins et dignes de leur nom.

A l'époque de son mariage, et même quelques années après, Broussais n'avait pas encore vu Paris; il n'avait pas encore essayé sa pénétrante intelligence à cette pierre de touche de tous les talents, de tous les génies, de toutes les gloires. En 1800, il vint, pour la première fois, habiter la grande métropole. Là, il eut à vaincre les premiers obstacles qui s'élèvent devant tous ceux qui se dévouent à la science. Sa vie fut alors simple et laborieuse; depuis, il n'en a pas changé. En 1803, il fit la connaissance de Bichat, dont il resta toujours l'ami. Il suivit ses cours avec succès, et ne tarda pas à être reçu docteur en médecine. Malgré sa jeune expérience, Broussais se sentait déjà à cette époque le besoin d'innover, ou plutôt de rectifier les erreurs qu'il apercevait dans la pratique de la science, et que de longues années avaient pourtant consacrées: il composa alors la thèse ayant pour titre : *De la Fièvre hectique*, etc., et la dédia à Pinel.

Cette thèse révéla dans son auteur quelque chose de ce qu'il devait être un jour: ce fut comme le prélude d'un grand concert, le portique d'un temple immense. Le moment était beau pour Broussais: Pinel, Bichat, Cabanis, Chaussier s'illustraient dans la science. On remarquait alors je ne sais quelle vague indécision dans les doctrines médicales; on ressentait,

sans s'en rendre compte, le besoin de principes régénérateurs. L'instant était donc bien favorable, et Broussais le comprit.

Quelque temps après la publication de sa thèse, Broussais, sur la recommandation de Desgenettes, fut nommé médecin militaire, et parcourut successivement, en cette qualité, les Pays-Bas, l'Allemagne et l'Italie, jusqu'en 1808. Il revint alors à Paris pour y publier son grand ouvrage sur les phlegmasies chroniques, dont il avait rassemblé les matériaux dans ses voyages. Ce livre valut à Broussais les honneurs des prix décennaux de l'Institut. Mais bientôt ses fonctions de médecin principal l'appelèrent en Espagne. Il quitta donc encore la France, et parcourut l'Espagne dans toute son étendue. En 1813, Broussais revint en France, et jusqu'en 1814 il exerça les fonctions de médecin principal dans les hôpitaux des frontières de l'Espagne.

Dans ces nombreux voyages, et grâce à son organisation morale et physique, il avait su toujours résister aux épreuves multipliées et aux fatigues de l'état militaire. Il recueillait grand nombre d'observations sur les différents pays qu'il parcourait, et sa prodigieuse mémoire le servait admirablement ensuite pour coordonner tous ces matériaux épars, et qui acquéraient, en passant dans ses mains, une grande portée.

Broussais revint à Paris en même temps que les Bourbons. Il y fit, sous la restauration, des cours de

pathologie interne, et fut nommé bientôt second professeur à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, redevenu hôpital d'instruction. C'est à ce moment de sa vie que Broussais commença à être véritablement célèbre. Ses cours de la rue du Foin, et bientôt après ceux de la rue des Grès, attirèrent une affluence considérable ; la nouveauté de ses principes, la grandeur de la doctrine dont il jetait les fondements, firent une sensation profonde dans le monde médical. En contemplant cet homme, qui grandissait si audacieusement, si rapidement, la Faculté se demanda jusqu'à quel degré il voulait atteindre, et s'il ne faudrait pas l'arrêter dans son violent essor ; mais il est des idées plus puissantes que le monde qu'elles traversent, et celles de Broussais étaient de ces idées-là.

En 1816, Broussais fit paraître son œuvre la plus grande, l'*Examen des Doctrines médicales.* C'était alors se poser hardiment en réformateur, et il ne fallait pas moins que toute la conscience que Broussais possédait de son génie pour tenter un pareil coup. N'était-ce pas couvrir toutes les voix humaines qui prenaient part aux controverses médicales et philosophiques de l'époque, par un coup de tonnerre ?

C'est qu'il faut sentir en soi une grande puissance et un grand courage pour venir dire à tant d'hommes éminents : « Ce que vous avez fait jusqu'ici est mal fait, est vicieux, est absurde ; » car alors tout homme a droit de dire à celui qui parle si haut et de si haut :

« Vous détruisez nos œuvres, nous avons droit d'attendre tout des vôtres. Vous renversez, mais il vous faut reconstruire. Comment reconstruirez-vous? »

Ce courage, cette puissance, c'était l'âme même de Broussais : c'est le moment de sa vie où il a été le plus en butte aux attaques de l'ignorance, des passions et de la haine ; il sut y résister courageusement, et ne faiblit pas un moment pendant ces longs combats. Après avoir publié une seconde édition, plus complète que la première, de l'*Examen des doctrines médicales*, Broussais fonda, en 1822, un journal important (*Annales de la Médecine physiologique*), qui fut pour lui la tribune où il continua de proclamer ses systèmes. Sa voix ne retentit pas en vain : bientôt il vit une immense quantité de médecins embrasser sa doctrine, et, la propageant, la faire pénétrer sur tous les points du monde. Il publia encore à cette époque le livre ayant pour titre : *Commentaires des propositions de pathologie*, et son fameux *Traité de physiologie pathologique*, qui tous les deux obtinrent de grands succès. Des récompenses dignes de lui étaient donc enfin accordées à celui qui les avait attendues si longtemps, et à qui elles étaient si bien dues pour son dévouement...., nous devons presque dire pour son apostolat : car on peut, sans une trop audacieuse hyperbole, nommer Broussais l'apôtre de la physiologie.

En 1823, Broussais fut nommé membre titulaire de l'Académie royale de médecine, qu'on venait de

fonder; il avait été nommé, quelque temps auparavant, premier professeur au Val-de-Grâce.

La publication du *Traité de l'Irritation et de la Folie* fit encore une impression profonde sur le monde savant. Toutes les qualités et tous les défauts du célèbre physiologiste sont contenus dans ce livre; jamais il n'avait attaqué avec tant d'ironie et de verve l'école psychologique; mais, hélas! jamais non plus il n'avait autant avancé ses idées de matérialisme.

Broussais continua ainsi ses études, ses leçons et ses combats jusqu'en 1831; alors, et grâce aux désirs du ministère de Casimir Périer, la Faculté de médecine créa une chaire de pathologie et de thérapeutique, et la lui confia.

Quelque temps après, il fut nommé membre titulaire de l'Académie des sciences morales et politiques, puis enfin membre de la Faculté. Dès lors, rien ne manquait plus à sa gloire; mais comme ces grandes âmes, trop vastes pour pouvoir jamais être remplies, il voulut cueillir d'autres palmes dans le champ, nouvellement ouvert à la France, de la phrénologie, et cette époque fut encore une des plus brillantes de la vie de ce grand savant.

Le cours de phrénologie qu'il fit en 1836 obtint un de ces succès qui deviennent des faits historiques. Broussais avait alors soixante-quatre ans, et pourtant son intelligence était encore fraîche et juvénile, sa pensée haute, sa parole électrique. Malgré ses dernières maladies, il avait conservé toutes les forces de

ses facultés, et quelques semaines avant sa mort, il lut encore, à l'Institut, un mémoire dans lequel on retrouva toute l'énergie et toute la beauté de son génie.

Il est des hommes de bronze sur lesquels la faux du temps devrait s'émousser : des hommes si puissants, que la mort elle-même devrait les craindre !

Mais le temps et la mort frappent aux ordres d'un pouvoir plus fort que tous les génies qu'il a créés ensemble, et ce pouvoir avait jeté le grain de sable de Pascal dans la carrière où Broussais marchait à grands pas.

Atteint d'une affection chronique, mais toujours plein d'ardeur et de dévouement pour la science, Broussais ne donna pas à cette maladie les soins qu'elle exigeait. Vers les derniers temps de sa vie, elle prit un caractère dangereux, et MM. Amussat, Bouillaud, Treille, furent appelés à lui donner leurs conseils.

Le 11 novembre 1838, il partit pour sa maison de campagne de Vitry ; là, malgré son état de souffrance, il voulait encore préparer des travaux importants ; le 16 même, dans l'après-midi, il corrigeait plusieurs fragments d'ouvrages ; mais dans la nuit qui suivit, il expira.

Cette mort subite donna lieu de penser que l'autopsie était nécessaire ; les éclaircissements qu'elle amena sont consignés dans la notice de M. Amussat,

qui, dans ces tristes circonstances, a mérité les plus grands éloges.

Comme beaucoup de grands hommes, qui accordent autant à l'action qu'à la méditation, et dont Napoléon pourrait être le type, Broussais ne se résuma point; il n'écrivit point la dernière page de son *OEuvre complète*, celle qui pourtant doit contenir les enseignements suprêmes, et contenir aussi cet erratum solennel où l'esprit près de sa fin, reconnaissant ses fautes, défend à la postérité d'étendre jusqu'à elles son admiration.

Le convoi de l'illustre professeur fut encore un triomphe; une multitude d'élèves réclamèrent l'honneur de porter son corps; le service funèbre fut célébré par l'aumônier du Val-de-Grâce.

Le Val-de-Grâce, qui avait vu autrefois l'aurore de la gloire de Broussais, s'illumina de ses derniers rayons terrestres.

Le cortége, gros de plus de cinq mille personnes, défila ensuite devant les principaux monuments où Broussais s'était fait entendre et admirer, et se dirigea vers le cimetière du Père-Lachaise.

Plusieurs discours remarquables furent prononcés sur sa tombe par MM. Orfila, Droz, Larrey, Bouillaud et Gasc : tous furent accueillis par la foule avec émotion et sympathie.

Broussais fut toujours un homme d'une extrême activité intellectuelle et physique, son ardeur pour le travail ne s'est jamais ralentie.

Il se levait tous les jours de grand matin, et ne se couchait que fort tard; c'est ainsi qu'il vécut, pensa, et apprit le double de la vie commune.

Sa parole était vive, souvent sarcastique; sa logique sûre et entraînante, sa pensée rapide et élevée.

La conformation de sa tête était remarquablement belle.

Il conserva jusqu'à la fin de sa vie un goût très-marqué pour la littérature classique, et Horace fut toujours son poëte de prédilection.

Lemercier, l'auteur de *Pinto* et d'*Agamemnon*, l'académicien dont M. Victor Hugo occupe si noblement le fauteuil, savait le goût de Broussais, son admirateur et son ami, pour la littérature et les arts.

Un jour qu'il envoyait à l'auteur de la *Médecine physiologique* un exemplaire de la *Henriade*, qu'il lui avait promis, Lemercier rappela son domestique pour écrire sur la première page les vers suivants, qu'il improvisait :

Voltaire guérissait le fanatique esprit
Dont on voit des humains les races possédées :
De ta raison, Broussais, la lumière guérit
Ces pestes, de l'erreur, dont les ont obsédées
La vieille médecine et les chaires fondées
    Par l'ignorance qui prescrit
    Les formules recommandées,
Dont, avec Rabelais, Molière encor se rit.

Les malades mouraient martyrs de leurs idées :
Mais, grâce à tes leçons par les faits secondées,
C'est le charlatanisme et le mal qui périt.

Courage donc! et gloire aux écoles guidées
Par ton zèle et ton nom sous nos palmes inscrit!

Si Broussais avait pour la gloire littéraire cette intelligente et haute sympathie qui lui valait celle des grands écrivains de son temps, il n'éprouvait pas les mêmes sentiments pour la gloire militaire. Ce grand médecin ne voyait pas, sans une émotion vive et sincère, un homme, quel qu'il fût, descendre dans la mort : sa sensibilité naturelle, que rien n'altéra jamais durant une carrière si pleine de faits, s'éveillait aussi vite au récit d'une mort arrivée au loin qu'à la vue de l'être souffrant sous ses yeux ; et un jour qu'un jeune homme retraçait avec feu, devant lui, une bataille de Napoléon, on l'entendit s'écrier dans cette belle parole :

« Faut-il donc toujours que les idées se battent et fassent égorger les populations ! »

Le peu d'étendue qui reste encore à notre plume ne nous permet pas d'analyser, comme nous l'aurions dû peut-être, les doctrines médicales et philosophiques de Broussais.

Bornons-nous donc à dire seulement que la médecine leur doit une grande partie de son développement, et que si quelques-unes sont fausses et erronées, presque toutes ont puissamment contribué à

l'élévation, à l'agrandissement et à la gloire de la science.

Nous aimons à penser que si Broussais a rencontré dans sa route une multitude d'ennemis, un grand nombre lui ont été suscités par ses opinions matérialistes, et, dans ce cas, il ne faudrait pas blâmer ces ennemis loyaux, mais les remercier d'avoir combattu ces opinions, que rien au monde, à notre avis, ne pourra jamais faire triompher.

C'est là, vraiment, un sujet de longues tristesses que de penser que des hommes qui se sont promenés la lumière du génie à la main et au front dans le monde infini de l'intelligence n'y aient rien rencontré qui leur criât la divinité de l'âme, qui leur ait dit qu'à l'âme ils devaient leur grandeur et leur génie !... Ah ! croyons plutôt que devant les révélations de l'éternelle puissance qui se traduit par notre âme et en notre âme, l'orgueil humain leur fermait les yeux.

Mais tout le monde a pardonné à Broussais : sur la pierre d'un tombeau toute haine doit s'éteindre et toute passion mourir : on ne doit plus se souvenir que du bien fait sur la terre par l'homme qui maintenant dort dessous, et se rappeler ce vieux proverbe oriental :

« Les grands fleuves, les gros arbres, les plantes salutaires et les gens de bien ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour être utiles aux autres. »

II

DUPUYTREN.

Comme il faut la comprendre, la mission du médecin et du chirurgien est une des grandes et des plus nobles que l'homme puisse s'imposer en commençant sa carrière : s'interposer pour ainsi dire entre la Providence et l'homme, toucher à l'œuvre de Dieu la plus complète, tenir d'une main la vie et de l'autre la mort, c'est là, nous le pensons, accepter une responsabilité immense, et dont le poids serait au-dessus des forces humaines, si la science ne les rendait pas toutes-puissantes. Gloire donc à ceux qui, chargés de cette mission haute et sacrée, la remplissent, comme Dupuytren, avec dévouement et persévérance : ce sont des protecteurs célestes. Honte à ceux qui, l'acceptant sans la comprendre, en trafiquent ou en abusent : ce sont des apostats.

Guillaume Dupuytren est né le 5 octobre 1778, à Pierre-Buffières (Haute-Vienne). Son père, qui était avocat au parlement, ne possédait qu'une médiocre fortune, insuffisante pour payer les études du jeune Guillaume à Paris. Son dessein était donc de lui faire faire ses premières études auprès de lui, lorsqu'un jour, que Guillaume jouait sur la place de la ville, une dame qui, en voyageant, passait par Pierre-Buffières, fut frappée de l'heureuse physionomie de

l'enfant, âgé alors de trois ans au plus. Cette dame, d'une grande fortune, se fit conduire chez M. Dupuytren, et lui demanda comme une grâce la permission d'emmener l'enfant, afin, disait-elle, de lui faire faire de bonnes études et de lui assurer un avenir heureux.

L'avocat céda aux instances de cette dame et laissa partir Guillaume; mais, quelque temps après, il se repentit, et rappela son enfant auprès de lui. La protectrice du jeune Guillaume fut obligée de céder à des instances si légitimes, malgré le vif attachement qu'elle portait déjà à son protégé.

Cependant M. Dupuytren, en songeant aux immenses avantages d'une bonne éducation, regretta bientôt d'avoir empêché son fils d'en jouir. Quelques années après, et comme Guillaume jouait encore sur la place de sa ville natale, un officier de cavalerie, dont le régiment passait par là, remarqua aussi l'enfant, dont la figure révélait une prompte intelligence. Il le demanda à son père, et fut plus heureux que la dame, car il l'emmena avec lui à Paris, où son frère, M. Coësnon, était recteur au collége de La Marche. Placé dans ce collége, le jeune Dupuytren y fit de rapides progrès, aidé par les premières études qu'il avait faites au collége de Laval-Magnac : Dupuytren avait alors douze ans. Vergniaud, son oncle, fut pour lui un utile protecteur ; il le présenta à Thouret, qui découvrit en lui un véritable amour de la science et les germes d'un grand talent. Par

ses conseils, il ne contribua pas peu à l'avancement du jeune homme.

A dix-sept ans, Dupuytren avait fait de si excellentes études, il avait montré une telle ardeur, une persévérance si infatigable, qu'il se fit remarquer avec honneur dans tous les concours, et que, si jeune encore, il fut nommé prosecteur à l'École de santé de Paris. Il ouvrit alors des cours de chirurgie et d'anatomie, qui furent suivis par un grand nombre d'élèves, enthousiastes de son talent né à peine et déjà si beau. Deux ans après, il concourut avec Duméril pour la place de chef des travaux anatomiques, et il y fut nommé lorsque, en 1802, son honorable compétiteur obtint la chaire d'économie de l'École. Reçu docteur en chirurgie, Dupuytren devint, quelque temps après, à la suite d'un concours des plus brillants, chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu de Paris, puis bientôt chirurgien en chef adjoint du même hôpital.

Le 15 février 1812, Dupuytren succéda à Sabatier, et fut nommé professeur de médecine opératoire. Il concourut alors avec Roux, Marjolin, Tartay, et fut nommé, malgré ces illustres concurrents, tant son talent avait acquis d'étendue et de puissance. Ce fut en 1815 qu'il devint chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, en remplacement de Pelletier, devenu chirurgien honoraire, mais qui n'en continua pas moins cependant à recevoir les appointements de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu jusqu'à sa mort.

Pendant ces dernières années, Dupuytren avait vu ses cours suivis assidûment par les élèves des écoles et un grand nombre de médecins : les aperçus nouveaux dont ses leçons étaient remplies, la logique de ses raisonnements, le charme de son éloquence lui avaient fait de zélés partisans et de nombreux admirateurs ; pourtant, en 1815, il cessa de professer la médecine opératoire pour prendre la chaire de clinique chirurgicale.

C'est parvenu à l'apogée de sa réputation qu'il faut juger Dupuytren. Opérateur célèbre, il enrichit la science chirurgicale d'innovations heureuses : il inventa plusieurs instruments qui manquaient à la chirurgie, et parmi lesquels on peut citer le *speculum* et l'*aiguille* pour l'opération de la cataracte. Dans les cas désespérés, il était d'une persuasion extrême pour déterminer un malade à subir une opération dangereuse, et quand cette opération était décidée, rien n'égalait sa prudente hardiesse et sa remarquable dextérité pour l'exécuter. Combien de succès extraordinaires ont couronné de pareilles circonstances ! Combien de malades abandonnés de tous n'a-t-il pas rendus à la vie ! Aussi la foi qu'on avait en lui était-elle aussi grande qu'elle était méritée.

Dupuytren se rendit également célèbre dans la pathologie et l'anatomie : les découvertes qu'il fit dans ces sciences ont été justement appréciées et ont ajouté à l'éclat de son nom. Il publia aussi divers ouvrages estimés, entre autres une thèse ayant pour titre :

Proposition sur quelques points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique; un Mémoire sur les fractures du péroné, un autre concernant les effets qu'entraîne la ligature des nerfs pneumo-gastriques sur la respiration.

En 1821, le 22 novembre, à l'ouverture des cours de la Faculté de médecine de Paris, qui s'en souvient encore, il prononça un discours remarquable qui fut fort applaudi.

Vers la fin de l'année 1833, Dupuytren fut atteint d'une paralysie à la face; seulement alors il cessa les visites qu'il faisait régulièrement à l'Hôtel-Dieu depuis qu'il en avait été nommé chirurgien en chef. Bientôt il partit pour l'Italie.

Dans ce voyage, Dupuytren retrouva une partie de sa vigueur, mais il ne put jamais recouvrer sa première santé. Néanmoins, à son retour, il s'empressa, malgré les instances de ses amis, de reprendre le cours de ses leçons et de se remettre à la vie active qu'il avait toujours menée.

Au commencement de l'année 1835, un concours s'ouvrit à la Faculté de médecine. Pendant que Dupuytren y remplissait les fonctions de juge, il fut atteint d'une pleurésie. Il n'en continua pas moins ses consultations : chez lui, l'amour de son art était plus fort que la maladie; il était devenu une des facultés de son âme. La veille de sa mort, quelques personnes vinrent encore le consulter; vers deux heures, il voulut qu'on lui lût son journal.

« Je veux, dit-il, porter au monde où je vais des nouvelles de celui-ci. » De telles paroles ne pouvaient annoncer qu'une bien grande sérénité d'esprit. Le lendemain 8 février, à trois heures du matin, il expira.

Il est des hommes dont la biographie seule est un éloge : Dupuytren fut du petit nombre de ces hommes-là.

La fortune laissée par l'illustre chirurgien s'évalua, dit-on, à sept millions; cette fortune colossale a été dignement partagée par son testament : il légua à la Faculté une somme de 200,000 francs, destinée à la fondation d'une chaire d'anatomie pathologique ; sa bibliothèque à son neveu, M. Peigné ; ses instruments et ses manuscrits à M. Marx, son ami, et, par une dernière volonté, son corps à MM. Broussais et Cruveilhier.

Quelques personnes ont accusé Dupuytren d'une grande ambition. Nous leur répondrons que l'ambition, quand elle va droit et haut, est un défaut qui produit des vertus. D'autres lui ont reproché d'être dur, impérieux, brutal même : ceux-là n'ont pas pratiqué la médecine, ni la chirurgie; du reste, les regrets que Dupuytren a laissés dans le cœur de ceux qui l'ont connu répondent victorieusement à ces puériles attaques, qui sont au grand homme ce que le bourdonnement du moucheron est à l'aigle.

III

LACÉPÈDE.

Nous voulons dire gravement et simplement la vie d'un de ces hommes dont la biographie est le meilleur éloge.

Bernard-Germain Delaville, comte de Lacépède, naquit à Agen, le 26 octobre 1756, de Jean-Joseph-Médard Delaville et de Marie de Lafond.

Suivant un arbre généalogique dressé en Allemagne, le grand naturaliste aurait eu des droits au titre de duc du Mont-Saint-Jean, et eût pu, sur son écusson, écarteler les armes de *Ville* (maison dont sa famille descendait) de celles de Lorraine et de Bourgogne ancienne. Mais comme ce titre n'eût pu être constaté selon les formes voulues par les règles héraldiques, et comme la filiation sur laquelle il fondait ce titre eût pu paraître douteuse, M. de Lacépède ne se prévalut jamais de cette noblesse, et ne voulut devoir son illustration qu'à ses travaux et à son grand caractère. Heureux et justement fiers ces nobles-là!

M. Delaville, lieutenant-général de la sénéchaussée, avait aimé avec la tendresse la plus vive sa femme, dont il était devenu veuf quelque temps après la naissance de son fils. Il reporta donc sur celui-ci

toute cette tendre affection, et ne crut mieux pouvoir la lui prouver qu'en lui donnant une éducation qui, pour être fort bonne, n'en avait pas moins quelques dangers; il voulut n'entourer le jeune Lacépède que de bons maîtres, de bons livres, de bons amis : c'était un moyen excellent pour le rendre bon lui-même, mais n'était-ce pas aussi créer dans ce jeune cœur un optimisme plein d'écueils pour l'avenir, n'était-ce pas retarder en lui l'expérience, qui n'est autre chose que la connaissance des bonnes et des mauvaises choses de la vie!...

C'est en lisant les œuvres de Buffon, son livre de prédilection dès l'enfance, et en admirant les grandeurs de la nature dans les magnifiques campagnes d'Agen, qu'il prit un goût si vif pour l'histoire naturelle. En même temps il sentait se développer en lui une vocation profonde pour la musique. Bien jeune encore, il résolut de s'adonner entièrement à cet art et à la science; et dès cette époque on le vit cultiver l'un et l'autre avec amour.

Il était âgé de douze ans quand il lui prit envie de composer avec les jeunes gens que son père lui avait choisis pour amis une sorte d'académie. Ce fut d'abord pour eux un amusement; puis ils comprirent l'utilité que cette association pourrait avoir pour eux et les importants résultats qu'ils en pourraient retirer. Ils s'y occupèrent de choses vraiment sérieuses, et particulièrement de physique.

Les expériences qu'ils firent sur l'aimant et sur l'électricité déterminèrent Lacépède à étudier cette science; il le fit avec ardeur, et crut bientôt être arrivé à des résultats qui pourraient peut-être aider à la solution des grandes questions scientifiques qui s'agitaient alors à Paris. Déjà fort savant aussi en musique à cette époque, il avait entrepris, avec un courage bien au-dessus de son âge, de remettre *Armide* en musique; il avançait avec ardeur dans cette œuvre, quand il apprit que Gluck travaillait au même opéra. Il renonça alors à poursuivre son entreprise, mais il se proposa de connaître un jour Gluck et de lui demander des conseils. Il lui écrivit donc, et lui adressa le commencement de sa partition; en même temps qu'il envoyait à Buffon ses propositions sur la physique. Les réponses qu'il reçut de ces deux grands génies le transportèrent d'enthousiasme, et peu de temps après, fier des espérances que ces deux grands modèles lui avaient fait concevoir, convaincu de sa future puissance, fort de son courage, riche de son avenir, il partit pour Paris, emportant avec lui ses essais déjà nombreux en science et en musique.

Lacépède arriva à Paris la nuit. Le matin de bonne heure il court au Jardin-des-Plantes trouver Buffon. Celui-ci le voyant si jeune feint de le prendre pour le fils du savant qu'il a encouragé, puis il le comble d'éloges, lui promet sa protection, et veut devenir son maître. En quittant Buffon, Lacépède s'en va droit chez Gluck, qui l'embrasse avec tendresse, l'appelle

son collègue, et lui avoue avoir bien moins réussi que lui certaines parties de l'*Armide*. Il n'en fallait pas tant pour enflammer l'imagination déjà si ardente du jeune homme. Dans cette même journée, il est accueilli partout où le mènent ses lettres de recommandation, avec une faveur très-marquée. On se dispute le jeune savant; la politesse exquise, la grâce délicieuse qui chez lui embellissent jusqu'à ses moindres manières, et ses moindres paroles charment tous ceux qui le reçoivent; il est retenu à dîner chez M. de Montazet, archevêque de Lyon, où l'élite de l'Académie est rassemblée. Là, nouveaux éloges! nouveaux encouragements! Le soir, enfin, il assiste à la répétition générale d'*Alceste*, dans la loge même de Gluck.

Rentré chez lui et repassant dans son esprit toute cette journée d'enchantement, qui était son début dans le monde, Lacépède dut singulièrement se fortifier dans son optimisme inné, que tout concourait à affermir. Bien des hommes, qui ont consumé leur vie dans des travaux opiniâtres pour être utiles à leur patrie, n'ont jamais éprouvé rien de l'enivrement de cet accueil qu'il venait de recevoir, lui, jeune homme de vingt ans, qui n'avait, à cette époque, encore rien fait pour la postérité ni pour son pays....

Quelques années après, ses parents désirant lui voir une position qui lui permît d'attendre des succès en science ou en musique, Lacépède sollicita et ob-

tint, grâce à la protection d'un prince allemand, un brevet de colonel au service des cercles d'Allemagne ; il n'eut de cet emploi que le titre et les épaulettes, car il avoue lui-même, dans les mémoires qu'il a laissés, *n'avoir jamais vu son régiment*.

Presque simultanément, il rédigea son *Traité de physique*, et composa, d'après les conseils de Gluck, un opéra ayant pour titre *Omphale*. Après cinq années de travail, de sollicitations, de contrariétés, de remises, de peines et d'ennuis, il parvint à faire répéter cette œuvre. Chacun lui prédisait un grand succès, quand l'actrice chargée du rôle principal tomba malade. M. de Lacépède supporta avec patience cette première déception, et retira son opéra, en se promettant bien, un peu vite peut-être, de ne plus travailler pour le théâtre à l'avenir. Cependant sa *Poétique de la musique*, qu'il publia quelque temps après, obtint un succès mérité, surtout parmi les partisans de Gluck, dont il avait suivi assidûment les leçons, et dont plusieurs principes se trouvent développés dans cet ouvrage. Il reçut en cette occasion, parmi les félicitations d'hommes puissants, celle du roi Frédéric II et de l'illustre Sacchini. Son *Traité de physique*, comprenant l'essai sur l'électricité et sa physique générale et particulière, est un ouvrage qui fut pour la science d'une faible utilité ; aussi fût-ce le dernier qu'il publia sur cette matière.

A cette époque, Daubenton le jeune venait de se démettre de sa place de sous-démonstrateur d'his-

toire naturelle au Jardin-du-Roi. Buffon, qui voulut dès lors tourner les facultés de son élève vers l'histoire naturelle, disposa de cette place en faveur de Lacépède. Celui-ci la remplit avec un zèle admirable. Pendant tout le temps qu'il occupa cet emploi, on le vit dans les galeries du Muséum les jours publics, répondant aux personnes qui l'interrogeaient, sans distinction de rang, avec cette urbanité charmante, cette politesse enchanteresse qu'il possédait au suprême degré.

Quelque temps avant la mort de Buffon, c'est-à-dire au commencement de l'année 1788, il publia le premier volume de l'*Histoire naturelle générale et particulière des Quadrupèdes ovipares et des Serpents*, publication qu'il termina l'année suivante. Cet ouvrage, jugé au point de vue scientifique, offre de grands avantages sur les travaux de Buffon. Lacépède s'est gardé d'y montrer l'antipathie de son illustre maître pour les classifications méthodiques comme celles de Linnæus; cependant il y manque encore malheureusement cette philosophie organique, pour ainsi dire, si précieuse en pareille matière, et que le grand Suédois lui-même a négligée. Du reste, l'élégance soutenue du style, la variété des détails, la précision des faits font de cet ouvrage l'un des plus beaux et des plus estimés qu'on ait jamais écrit sur l'histoire naturelle. Le second volume est terminé par un éloge de Buffon, dans lequel le disciple reconnaissant adresse au maître des éloges sincères, quoiqu'en-

thousiastes; mérités, quoiqu'un peu emphatiques, et qui prouvent bien quel attachement profond et durable Buffon avait inspiré à son élève, à cet ami auquel il laissa des rayons de son génie et des feuilles de sa couronne.

89 arriva apportant avec lui l'ère nouvelle d'un nouveau monde, élevant ou brisant tout ce qui se trouvait sur son passage. Un grand changement se fit alors dans l'existence jusque-là tranquille et heureuse du grand naturaliste. Emporté comme bien d'autres dans le tourbillon des nouvelles doctrines, il fut nommé d'abord président de section, puis commandant de garde nationale, puis député extraordinaire de la ville d'Agen près de l'Assemblée constituante, puis enfin, vers l'année 1791, président de cette assemblée.

Dans ces différentes positions si graves toujours, et si souvent dangereuses, Lacépède ne cessa jamais d'être le même homme bienveillant et aimable des temps de paix; pourtant, à la chute des Girondins, il fut forcé de se cacher, et ne put rentrer à Paris qu'après le 9 thermidor. En voyant passer devant lui et si près de lui la tourmente révolutionnaire, Lacépède avait pu enfin se désabuser sur bien des hommes, et, pensant aux jours de son enfance, faire une philosophique différence des idées qu'il avait alors, et de celles qui s'établissaient sous ses yeux.

Après avoir occupé une chaire d'Erpétologie, créée pour lui au Jardin-des-Plantes, Lacépède fut appelé

à faire partie du noyau de l'Institut; puis, en 1799, il fut nommé sénateur, en 1801 président du sénat, et en 1803 grand chancelier de la Légion-d'Honneur; c'est en cette année qu'il termina la publication de l'*Histoire naturelle des Poissons*, que la révolution avait interrompue; ce fut son travail le plus important, et celui qui contribua le plus à sa gloire, bien qu'on y trouve encore quelques défauts dans les classifications. Il fit paraître, l'année suivante, l'*Histoire naturelle générale et particulière des Cétacés*, qui, avec l'*Histoire naturelle des Mammifères et des Oiseaux* de Buffon, termine l'ensemble des animaux vertébrés. Peu après Lacépède devint ministre d'État.

Outre les grands ouvrages que nous avons cités, et qui ont consacré la glorieuse mémoire de Lacépède, il a encore écrit différents mémoires dans divers recueils scientifiques et quelques romans tout à fait oubliés aujourd'hui. Peu de temps après la rentrée des Bourbons, il fut nommé pair de France et grand maître de l'Université.

Telle fut la vie publique du comte de Lacépède, une des plus nobles figures historiques dont la France puisse s'enorgueillir.

Les services importants qu'il a rendus à la science le placent bien haut comme savant, ceux qu'il a rendus à l'État ne font pas moins son éloge comme homme politique; et quelques traits de bienfaisance et de vertu qu'on rapporte de lui ne

sont pas les fleurs les moins brillantes de sa couronne.

Pendant l'automne de 1825, Lacépède fut attaqué de la petite vérole : il n'en continua pas moins d'abord sa vie d'étude et de bienfaisance ; mais bientôt le mal devint plus fort en lui que la volonté. Il dit un jour tout bas à son médecin : Je vais rejoindre Buffon.

Quelques jours après, le 6 octobre 1825, il expira.

COMME QUOI

LE BIEN VIENT EN DORMANT.



A MADAME JOSÉPHINE JUVIN-VILLEMIN.

Le monde est un caravansérail, et nous sommes une caravane.

SHAH-ABBAS LE GRAND.

I

Repas d'adieu.

« Messieurs, je propose un toast flamboyant à notre illustre amphitryon le prince Pokiloff.

— Messieurs, je vous dénonce le préopinant, Raphaël Destré, poëte lyrique et dramatique, comme immensément ivre !

— Je repropose mon toast au prince, remplissez vos verres.

— Vive le prince !

— Vive notre ami !

— Vive Pokiloff!

— Vive tout!

Cette belle rhétorique se débitait, par une folle soirée de l'hiver de 183....., entre onze heures et minuit, autour d'une table servie avec un goût et un luxe presque asiatiques, dans un bel hôtel de la rue de Rivoli. Les acteurs de cette joyeuse scène étaient cinq beaux jeunes gens, dont quatre Français de naissance et du reste, et un Russe qui n'était Russe que de naissance. C'était, je vous assure, un homme d'un grand cœur, d'un esprit délicat, d'un caractère charmant, que ce Russe. Quoiqu'il fût bien jeune encore, il avait déjà beaucoup voyagé et partant beaucoup appris. Ajoutez qu'il possédait parmi ses talents le talent devenu rare de bien dépenser de magnifiques revenus.

Or, le prince Paul Pokiloff, au moment où je vous fais faire sa connaissance, était venu passer le carnaval à Paris. Le lendemain il devait se remettre en route pour la Russie, qu'il brûlait de revoir, malgré les enchantements sans fin de notre métropole; tant il est vrai que le ciel natal a un pouvoir d'attraction irrésistible! Dans ses voyages à Paris, Pokiloff s'était fait beaucoup d'amis, ou du moins beaucoup de compagnons de plaisir se disant tels. Mais, vraiment, ce prince-là avait tous les bonheurs, car des amis vrais il en avait trouvé quatre, et voyez si ce n'est pas merveilleux! il se les était conservés même après leur avoir prêté beaucoup d'argent.

Je vous le dis en vérité, il avait tous les bonheurs. Ces quatre amis, ce sont les joyeux fous que vous venez d'entendre tout à l'heure déraisonner si mirifiquement. Voici leurs portraits.

Raphaël, le poëte, est un doux et frais jeune homme de vingt ans; oui, il a à peu près cet âge d'indécision où son âme poétique voudrait parcourir toutes les voies de l'art. Ainsi, Raphaël a fait jusqu'ici avec la même ardeur des vers, des romans, du drame, de la comédie. Dans tout cela rien n'est complet, mais on reconnaît une plume trempée de poésie, et l'on prévoit que du jour où elle aura choisi sa route, elle y tracera glorieusement le nom de Raphaël Destré.

Que si vous m'en demandez plus, j'ajouterai qu'il est d'une taille moyenne, que ses cheveux sont blonds et soyeux, ses yeux, d'un bleu pâle, doux et mélancoliques, sa bouche d'un rose mat et très-pure, enfin que ses mains ont une grande suavité de forme.

Gilbert, le peintre d'histoire, a bien vingt-huit ans : c'est un talent dans toute sa vigueur; il n'est l'élève d'aucun maître, son pinceau est hardi, original, brûlant! Gilbert est doué d'un courage éprouvé, d'une persévérance à fatiguer le sort. Sous une enveloppe de fer il cache un cœur généreux, facile à l'émotion. Il est robuste et de haute taille; sa voix est vibrante; ses cheveux et ses yeux noirs, sa figure brune; voilà Gilbert au physique et au moral.

Ovide, dont vous vous rappelez sans doute avoir entendu prononcer le nom tout à l'heure, a été poëte, et aussi peintre, et aussi sculpteur, il a fait tout ce qui n'est pas du métier. Il a eu des succès et des chutes, des chutes moins rarement. Du reste, il jouit d'un revenu assez agréable et ne médit pas trop de l'existence. Il est loin d'être beau, et pourtant on dit de lui : « C'est un homme charmant. » Ses amis l'aiment tendrement.

Enfin Prosper, le dernier des quatre, ne ressemble en rien aux autres : il n'a jamais brillé nulle part et probablement ne brillera jamais ailleurs. C'est un très-beau garçon, aux manières élégantes, orné d'une très-belle fortune, mais qui malheureusement n'a rien appris et dont la vie est restée oisive; cela le rend malheureux, et cependant il ne peut se donner assez de force pour se livrer à quelque étude sérieuse, le meilleur remède contre l'ennui! Prosper est un de ces hommes qui le matin, quand ils se lèvent, voudraient être au soir; qui n'ont pas de souvenirs, pas d'espérances; qui courent les plaisirs sans jamais rencontrer le plaisir, que le vulgaire envie et que plaint l'homme intelligent. Ce qui empêche Prosper d'être tout à fait nul, c'est son bon cœur qui ne s'est jamais démenti, et sa complaisance extrême pour ses amis.

Au bout de quelques instants d'un silence causé par l'arrivée d'un superbe plat de meringues, Pokiloff reprend :

— Mais amis, mes bons amis, c'est demain que je vous quitte, vous le savez. Ce souper est peut-être le dernier que nous faisons ensemble, la vie a tant de hasards! Si vous m'en croyez, nous garderons chacun notre raison pour le moment des adieux. Vous me comprenez, n'est-ce pas? Plus tard, quand nous nous souviendrions vous de moi, moi de vous, nous n'aurions qu'une idée confuse des derniers moments que nous aurons passés ensemble. Cela nous serait triste, amis.

— Mes fidèles compagnons, dit Raphaël, toujours un peu étourdi, mais qui néanmoins avait vivement senti ce que Paul venait de dire, monseigneur vient de dire là une grande vérité. Ce cher Paul! penser que demain à cette heure-ci, il sera déjà bien loin de nous, lui, l'âme de nos réunions: en vérité, cela m'afflige d'y penser!

Et tous tendirent la main au bon Pokiloff. Ils n'avaient point de larmes aux yeux, ils en avaient tous en cet instant au cœur.....

— Que ceci ne vous afflige pas, mes excellents camarades, dans un an je serai de retour à Paris. Nous sommes aujourd'hui le 27 février, eh bien! au prochain carnaval vous me reverrez.

— Un an, objecta Prosper, c'est une éternité!

— Le fait est que pour moi cette année-là va être atrocement longue! dit Ovide.

— Un an! ajouta Gilbert; je mourrai d'impatience auparavant.

— A mes yeux, soupira Raphaël, cette année-là c'est l'éternité !

— Mais, pour Dieu ! messieurs, qu'est-ce donc qui va vous faire paraître cette année si longue? Voyons, sont-ce des embarras d'argent pour quelqu'un de vous? parlez; est-ce autre chose que je puisse arranger? Mais parlez donc!

— Hélas! tu ne peux rien pour moi, dit Raphaël : tu sais que, malgré mes longs travaux, je n'ai pas eu le plaisir de voir encore représenter une seule de mes comédies, cependant on a accepté hier ma *Femme philosophe* au Théâtre-Français; mais en même temps on m'a dit qu'elle ne pourrait être jouée avant un an. Quelle triste vie je vais vivre jusque-là!

— Juge de mon impatience, Paul, en apprenant que dans un an mon frère, mon bon frère Edmond sera ici, de retour de New-York. Mon Edmond que je n'ai pas vu depuis onze ans!

— Et alors quelle joie ! n'est-ce pas, Gilbert? dit le prince.

— Imaginez-vous un peu, dit Ovide, ce que c'est qu'aimer, être aimé et attendre toute une année pour épouser celle qu'on aime. J'en suis là, moi, messieurs : les parents de ma belle Blandine m'ont accepté pour leur gendre; mais des affaires de famille font retarder aussi longtemps le mariage.

— Et toi, Prosper, qui te fait tant désirer l'hiver prochain ?

— Moi? ce sera un an de passé, et les jours sont si longs!

— Messieurs, s'écria le prince en riant intérieurement d'une pensée qui venait de frapper son esprit, buvons!

— Mais ta recommandation de tout à l'heure?

— Oubliez-la et buvez. Tenez, voici de vieux vins d'Espagne remplis de mille vertus. Allons, vos verres, et noyez les pensées sombres. Mes amis, la vie réelle est triste; heureux donc celui qui sait se faire une vie d'illusions et rêver éveillé; celui-là est un sage, croyez-moi. Jouir c'est vivre, le principe de cette vie-là c'est donc le plaisir. Jouissons du plaisir jusqu'à la folie; ce sont les plus fous qui sont les plus sages!

— Bien dit! A boire!

Au moment où deux heures sonnaient, le prince seul était éveillé et debout. D'un œil joyeux il regardait ses quatre convives, qui dormaient bruyamment dans des postures originales.

— Bien! dit-il.

II

A six cents lieues de Paris.

Vingt-trois jours après ces scènes de folie, une chaise de poste, remarquable par la solidité de sa construction, et soigneusement fermée en dedans au

moyen d'un cadenas, s'arrêta devant un hôtel de la ville de Sarefta, dans le gouvernement de Saratof, entre le Don et le Volga. Quelques heures auparavant, une autre chaise de poste était arrivée au même hôtel. Un homme de haute taille et de manières élégantes en était descendu, et, après avoir donné quelques ordres, il s'était mis à une fenêtre. Quand il eut vu s'arrêter sous ses yeux la seconde voiture, il quitta son poste d'observation, et alla lui-même ouvrir la portière fermée au cadenas. Quatre jeunes gens s'élancèrent alors à terre, et en reconnaissant l'homme qui les tirait de cette espèce de prison ambulante, ils furent saisis d'une violente colère, et on entendit sortir presque simultanément de leur bouche ces exclamations peu pacifiques :

— Lâche !

— Oh ! tu te battras !

— Vil Cosaque !

— Tiens ! défends-toi !

— Allons, messieurs, un peu de patience, que diable ! Ne vous donnez pas en spectacle au bon peuple, et suivez-moi.

Vous avez reconnu, n'est-ce pas, les cinq amis de l'autre soir ?

Les dents serrées, les poings crispés, les quatre voyageurs suivirent Pokiloff dans une chambre meublée avec un confortable tout parisien, et au milieu de laquelle une table fort bien servie était dressée comme pour braver leur colère.

— Messieurs, dit le prince, veuillez prendre place ; vous ne voudriez pas me tuer à jeun.

— Mais, en vérité, je crois qu'il nous raille !

— Allons donc, messieurs, quittez un peu votre air farouche. Si vous saviez comme vous êtes laids avec vos barbes de vingt-trois jours, vous auriez beaucoup de peine à ne pas rire.

Les quatre amis se regardèrent et ne se trouvèrent mutuellement pas très-beaux.

— Mais où diable sommes-nous ici ? demanda Ovide, dont la colère s'était déjà apaisée à la vue de la table.

— Où vous êtes, messieurs ? à six cents lieues de Paris, à trois cents au delà de Saint-Pétersbourg, à Sarefta, colonie de Moraves, et à cent quatre-vingts werstes des hordes des Kalmouks.

— Et peut-on vous demander, monseigneur, ce que signifie cette plaisanterie beaucoup trop prolongée ?

— Commençons par nous asseoir, et dînons : nous causerons ensuite de tout cela.

— Messieurs et malheureux confrères, cria Gilbert, je proclame le prince Paul Pokiloff l'homme le plus effronté de l'univers ; mais mangeons d'abord, puisqu'il ne nous expliquera pas son infâme conduite avant d'avoir dîné.

On dîna, moitié riant, moitié grondant : puis le prince, ayant demandé et obtenu un grand silence, commença ainsi :

— Mes amis...

— Oh ! pour ça !... enfin, va toujours.

— Mes amis, vous devriez me remercier et baiser la trace de mes pas !

Lors de notre dernière entrevue à Paris, le soir de ce souper qui vous a amenés ici, vous m'avez tous exprimé avec chaleur le désir d'être plus vieux d'une année. Cette année qui vous séparait, toi d'un frère, toi d'une épouse, toi d'un succès, toi d'une autre année, vous eussiez voulu l'avoir passée à tout prix ; elle vous semblait ne devoir jamais finir. Remerciez-moi, messieurs, je vais vous donner les moyens de la vivre sans ennui. Je vous ai dit que depuis quelques années que j'avais quitté ma Russie, je brûlais de la revoir ; je ne vous ai pas dit une cause moins impérieuse, mais puissante aussi, qui me rappelle dans ce pays. Je suis chargé par mon gouvernement de lui faire un rapport sur l'état actuel des peuples kalmouks, et je vais passer une dizaine de mois parmi eux. Comme je ne compte pas m'amuser pendant ce temps plus qu'il n'est convenable, j'ai pensé que ce serait ingénieux, et surtout agréable pour vous et pour moi, de ne pas nous quitter. Il me restait à vaincre vos hésitations : l'un n'aurait pas voulu quitter sa fiancée, l'autre ses tableaux, l'autre son Paris, que sais-je, moi ? En supposant que vous eussiez consenti, vous auriez voulu faire des préparatifs et aller dire adieu à tout ce que vous laissez là-bas ; moi, je ne pouvais retarder mon

départ d'un seul jour; donc, pendant que vous sabliez les vieux vins d'Espagne, je vous ai laissés un instant et j'ai donné mes ordres. Quand je suis rentré, je vous ai fait boire des vins chimiquement préparés; cela vous a procuré d'abord un sommeil profond, puis pendant vingt jours un affaiblissement qui, en vous enlevant toute force, toute volonté, vous livrait sans défense à mes projets : je vous ai enfermés dans ma chaise de poste; vous y avez été bien nourris, j'espère! Depuis deux jours vous êtes guéris et vous avez la conscience de votre situation; aussi depuis deux jours a-t-on eu une peine infinie à vous contenir dans votre cage. Bref, vous voilà, messieurs. Ne me quittez pas, et dans dix mois je vous ramène à Paris. Cependant, que celui d'entre vous qui regrette trop sa capitale pour pouvoir s'en priver si longtemps parte ; tout ce que je possède est à son service ; il est libre de partir : mieux que cela, je lui fais don de ma chaise de poste, ce sera un souvenir de nos voyages.

— Ma foi, dit Raphaël, je serais maintenant bien fou de retourner dans ce prosaïque Paris : il doit régner dans ces contrées une poésie sauvage dont je veux me pénétrer.

— Un peintre est bien partout, c'est l'amant en titre de la nature : il n'est rien que son pinceau ne doive tenter de saisir : je reste.

— Ah! mes amis, j'aime bien ma Blandine : mais, ma foi ! elle sera ma femme bientôt, et de longtemps

d'ici je ne pourrai voir le Kalmouk : je reste. Et toi, Prosper ?

— Moi, je ne vous quitte plus.

— Eh ! allons donc ! Bravo, messieurs ! Mes amis, je vous ai retrouvés. Vous voyez bien qu'il ne faut que s'entendre ; hein ! si vous m'aviez tué ? Allons, allons, vivat ! nous ne nous séparerons pas. Demain nous commençons nos courses ; ce soir, repos et plaisir !

III

Pérégrinations.

Le lendemain, les cinq jeunes gens se dirigèrent vers les huttes kalmoukes : mais, à sept werstes de Sarefta, ils s'arrêtèrent pour visiter la fontaine qui porte le nom de cette ville.

La fontaine de Sarefta est placée dans un site assez pittoresque : une plaine immense s'étend sur la chaîne des collines qui l'avoisinent, et l'on aperçoit une partie du Volga qui coule dans le lointain. A la distance de douze werstes, on voit la forteresse de Jaritza sur le Volga. Les ruisseaux qui serpentent sur le penchant de la montagne sont ombragés par des pommiers sauvages, des ormes, des chênes et d'autres arbres.

La source qui fournit l'eau à la fontaine est très-

abondante : elle est environnée de seize autres petites sources qui jaillissent à l'entour. Plusieurs essais ont prouvé que, pour les qualités minérales, ces eaux ne le cèdent en rien à celles de Carlsbad ; cependant, depuis plusieurs années, les pèlerinages à la fontaine de Sarefta sont devenus très-rares. Plusieurs causes contribuent à cet oubli des étrangers : d'abord l'incommodité d'avoir à faire pour s'y rendre sept werstes depuis Sarefta, puis la découverte qu'on vient de faire de la source du Caucase. Les Russes d'ailleurs, assez généralement, ont du mépris pour ce que produit leur pays. Du reste, le meilleur témoignage qu'on puisse donner de la bonté des eaux de cette fontaine, c'est le grand usage qu'en font les habitants.

En quittant les arbres qui entourent Sarefta, la petite caravane se trouva en peu d'instants au milieu d'une plaine immense, dans laquelle elle n'apercevait que le ciel d'un bleu gris et la verte campagne.

On peut comparer le pays des Kalmouks à une vaste mer où l'œil des habitants sert seul de boussole. Imaginez-vous une étendue de quatre cents werstes où l'on découvre à peine un petit nombre d'habitations sur les bords de quelques rivières. Cette immense contrée est entièrement privée d'arbres ; on n'y voit que quelques arbrisseaux, entre des collines et des marais, et il n'y a guère que le Kalmouk auquel ces accidents puissent servir de guides, car leur régularité empêche un étranger de se reconnaître. Le Kalmouk nomade, lui, sans apercevoir la moindre

trace de chemin, et même sans employer une grande attention, conduit ses chevaux et ses chameaux pendant plusieurs centaines de werstes comme un pilote dirigerait son navire.

Comme ils traversaient la plaine, discourant gaiement sur les choses inconnues qui frappaient leurs yeux, le prince dit à ses compagnons :

— Vous ignorez sans doute, messieurs. l'origine du mot *kalmouk* ? écoutez-moi, vous allez l'apprendre. Les Kalmouks s'appelaient Euleutes ; mais ce nom est devenu si inusité parmi eux, qu'il n'y a que les gens instruits qui le connaissent. Ils s'appellent eux-mêmes Chalmouks, parce qu'ils ne peuvent pas prononcer différemment, et Strahlenberg fait dériver ce mot du tartare-russe *kalbah* (un bonnet). Pourquoi ? Est-ce parce que les Kalmouks portent des bonnets ? Mais les Tartares et plusieurs autres peuples en portent également. Il est beaucoup plus probable que ce mot vient de khalimak. Abulhasi même paraît confirmer notre opinion en appelant ce peuple Kalmak ; suivant cette expression tartare, le mot kalmouk signifie ou infidèle ou dérivé. Laquelle des deux significations faut-il donc adopter ? Tous se déclarent pour la dernière, et trouvent par là occasion d'expliquer que, lors de la séparation de ce peuple d'avec les peuplades voisines, celui-ci conserva la tige de son origine, et reçut le nom de Khalimak, ou son dérivé Kalmuk. Cette opinion paraît appuyée par les anciens livres mongols, où il est fait

mention d'une grande tribu du peuple kalmouk, dont une partie s'était établie dans l'origine aux environs du Thibet, tandis que l'autre l'abandonna et se retira vers l'est, où elle finit par se confondre avec d'autres peuples voisins du Caucase.

Comme le prince finissait son discours, il fit apercevoir à ses auditeurs un Kalmouk qui, monté sur un très-beau cheval, s'avançait de leur côté avec une grande rapidité; quand il fut bien en vue :

— Tenez, mes amis, dit le prince, voici un beau type de la race que nous allons voir; voici un vrai Kalmouk.

— Oui, dit Ovide, oui, cet homme dont le soleil éclaire si bien la tête en ce moment, est de la race que j'appelle la variété mongole, race d'hommes occupant presque tout l'est et une partie du nord de l'Asie. Oui, c'est bien cela : le teint d'un jaune brun-suie légèrement foncé, les cheveux noirs et rares, le visage aplati, large aux pommettes, étroit au menton, les yeux écartés, le nez peu proéminent, les oreilles grandes et très-détachées, les mâchoires saillantes, la tête quadrangulaire. Dans cette figure, ce menton étroit, ces mâchoires saillantes, seraient des signes physiognomoniques assez apparents de méchanceté si ces yeux écartés et ces pommettes larges ne signifiaient pas le contraire, d'où l'on pourrait peut-être conclure, si l'on était épris de Lavater, qu'il y a à peu près autant de bonté que de méchanceté là dedans comme partout. Cette espèce d'hommes a en-

suite, le plus habituellement, la partie supérieure de la tête assez fortement développée, ce qui, indice assez commun de la vénération, pourrait expliquer, ce me semble, le penchant de ces Asiatiques à fabriquer des quantités de faux dieux, dans leurs religions idolâtres, pour satisfaire leur besoin d'adorer.

Le Kalmouk était arrivé jusqu'à eux. Pokiloff lui fit un signe et arrêta son cheval; le Tartare arrêta le sien, et les quatre Français firent halte à leur tour à quelques pas du prince, qui parlait au Kalmoulk dans une langue rude et gutturale. Bientôt ils virent Pokiloff se remettre en marche, le Tartare à ses côtés, et ils l'entendirent leur crier :

— Mes amis! nous avons un guide: voici Oubachi qui nous en servira, j'ai arrangé cela avec lui, et vraiment il nous sera bien utile, car déjà il vient de nous dire que nous étions dans le chemin le plus long pour arriver aux habitations de ses frères; laissons-le nous conduire.

Le Kalmouk prit la tête de la caravane et la mena si bien que vers le soir elle se trouva en vue des huttes d'une horde qui campait sur le bord d'un large ruisseau.

— Ah! messieurs! dit Raphaël, messieurs, je vous en prie, arrêtons-nous un instant; laissez-moi un peu contempler la ville d'aujourd'hui de ce peuple nomade. Toutes ces huttes, qui me rappellent les demeures des castors : que tout cela me plaît bien plus que la rue Richelieu! C'est étrange et c'est beau!

Gilbert s'était arrêté aussi; et sur un album encore vierge, duquel il s'était muni, il esquissait à grands coups de crayon la copie du sauvage tableau qui se déroulait sous ses yeux.

— Oh! oh! dit Ovide, voilà, sur ma foi, des chevaux d'un grand mérite; nous ferons connaissance avec ces gaillards-là.

Prosper, étonné de ce qu'il voyait, promenait continuellement ses regards de ses amis aux huttes, des huttes à ses amis, et il répétait avec quelque peu d'envie :

— Mais c'est qu'on dirait vraiment qu'ils sont contents, qu'ils s'amusent! Quand donc m'amuserai-je un peu, moi?

La hutte d'un Kalmouk ressemble à une grande quille arrondie, qui paraît appuyée sur des cylindres en bois de trois à quatre pieds de hauteur; la circonférence est de six à huit toises. La charpente consiste, vers le bas, dans une espèce de treillage en bois; vers le haut, dans un assemblage de plusieurs perches placées obliquement et réunies au sommet par une espèce de couronne à laquelle elles sont attachées. En dehors, ces huttes sont recouvertes d'une sorte de feutre fixé par de forts liens fabriqués avec du poil de chameau. Lorsqu'on fait du feu, on se contente de lever la couverture de feutre qui est sur la couronne supérieure, afin de laisser à la fumée un libre passage.

Il faut avoir vu de pareilles huttes pour se faire une

idée bien précise de leur construction. Elles résistent à la pluie et aux orages les plus violents. En hiver elles tiennent plus chaud, et en été elles mettent mieux à l'abri du soleil que les tentes de toile à voile de nos soldats. Le séjour des Kalmouks nomades ne se prolongeant jamais guère plus d'une semaine dans le même lieu, ils ne pouvaient rien inventer de plus commode que ces huttes, qu'on peut facilement démonter et transporter sur des chameaux.

C'est en imitant la nature que les Kalmouks durent imaginer des habitations couvertes de feutre. Leur vie errante dans des lieux où le bois est rare empêcha ces nomades de creuser, suivant l'exemple d'autres peuples, des cavités commodes, ou de construire des cabanes avec des broussailles et des piquets. Fatigué de coucher en plein air, il est possible que l'un d'eux ait eu l'idée de construire, avec la laine de ses moutons, une espèce de hutte sur le modèle du nid si connu dans le pays de l'oiseau appelé *Remesvogel*. Cet oiseau remarquable prépare avec une sorte de laine une espèce de sac allongé qu'il attache avec tant d'industrie aux petites branches, que ni le vent ni les orages ne peuvent endommager cette demeure flottante. Il semble que c'est là la méthode qu'ont suivie les aïeux des Kalmouks pour se former des huttes, lesquelles, dans la suite, ont été perfectionnées et rendues solides au moyen de pièces de bois. Les Kalmouks, ne pouvant établir leurs huttes qu'à terre, furent obligés de s'éloigner du modèle qu'ils avaient

choisi, et placèrent leurs constructions en sens contraire, en mettant l'entrée de la cabane dans la partie basse. La ressemblance entre ces nids et les huttes est si frappante, soit par la forme, soit par l'étoffe, que la petite différence de leur position ne peut être une objection contre cette hypothèse.

Les tentes kalmoukes qui appartiennent à une horde, ou grande division de ce peuple nomade, sont assez éloignées les unes des autres, afin de procurer des places plus commodes à leurs nombreux troupeaux. Les principaux quartiers dans une horde sont le quartier du prince, le quartier des prêtres et le marché qui, dans la langue kalmouke, ainsi que dans la langue russe et dans la langue tartare, est désigné sous le nom de *bazar*. Autour de ces trois quartiers sont placées des huttes communes, qui ne diffèrent de celles des personnages plus distingués que parce qu'elles sont un peu plus petites et plus ou moins sales et aérées.

IV

Gouvernement pittoresque. — Le statuaire.

Les voyageurs se rendirent, quelques jours après leur arrivée, dans une hutte de justice, où se trouvait le prince; cette démarche auprès de lui était indis-

pensable pour obtenir sa protection pendant tout le temps qu'ils devaient passer dans *ses États*, puis c'était une occasion d'étudier les mœurs kalmoukes dans toutes leurs variétés, et les Parisiens s'étaient bien promis de n'en perdre aucune. Ils trouvèrent donc le vice-khan assis, comme de coutume, les jambes croisées, en face de la porte, et élevé sur des couvertures de feutre et des tapis : ses deux fils aînés étaient assis à sa droite; ils avaient devant eux des coupes en bois remplies de viandes.

On indiqua aux voyageurs, dans un coin de la hutte, des coussins faits avec des couvertures de feutre, en leur faisant signe de s'asseoir. Ils obéirent sans se faire prier. Alors commança une longue conversation entre le vice-khan et Pokiloff, qui paraissait connaître parfaitement la langue kalmouke. Pendant l'entretien, dans lequel nos quatre amis virent bien plusieurs fois qu'il s'agissait d'eux, ils purent observer à leur aise l'habitation et ceux qui s'y trouvaient.

Le prince kalmouk leur parut âgé de quarante ans environ; sa physionomie était belle, il portait un vêtement de soie et tenait à la main son chapelet. Tout en parlant à Pokiloff, il semblait continuer mentalement sa prière, en faisant rouler dans ses doigts, avec beaucoup de vitesse, les grains dont le rosaire était composé. Dans la hutte il y avait entre deux caisses un long piquet fiché en terre et garni de petites branches courtes, afin d'y prendre les bonnets. Sur une espèce de table en forme d'autel

on voyait diverses coupes d'offrande; au-dessus étaient suspendues plusieurs images des dieux. En face de cette table, la princesse était assise sur un siége élevé recouvert de soie : des prêtres l'entouraient. L'entretien du vice-khan et du prince étant terminé, on prit le thé.

Pendant la conversation, on l'avait apporté dans un grand vase de fer qu'on avait placé sur un pied en bois. Quand le signal fut donné, les ghelloungs, ou prêtres, qui étaient présents, sortirent leur coupe du linge qui l'enveloppait, et celui qui avait fait le thé, après en avoir offert la première coupe aux dieux, remplit les coupes des prêtres et ensuite celle de la princesse; puis avant de le goûter, chacun fit une courte prière : nos Français s'inclinèrent pour ne pas mécontenter le pouvoir.

Lorsque l'on eut pris le thé, chacun se retira silencieusement. Ainsi se termina la présentation solennelle des voyageurs au prince kalmouk.

Le thé est pour beaucoup dans la vie de ces Tartares : ils s'en priveraient difficilement. Une autre boisson, dont ils font grand usage, c'est le *tchigan*, lait de cavale, qui en lui-même a quelque chose d'enivrant; les prêtres surtout en boivent en grande quantité. Quant à la boisson ordinaire, c'est de l'eau puisée dans des étangs ou des citernes, et que nos voyageurs parisiens trouvèrent horrible à boire. La nourriture la plus habituelle se compose de vaches, de moutons et de chevaux, qu'on fait rôtir entiers sur un tas

énorme de charbon de fumier, ou bouillir dans d'immenses chaudières.

Si l'on devait juger du mérite d'une religion par les actes de ses ministres, on prendrait une opinion bien mauvaise de celle des Kalmouks. Leurs prêtres étaient bien les hommes se rapprochant le plus de la bête par leur voracité que les cinq amis eussent jamais rencontrés. Ils buvaient en proportion.

La religion de ces peuplades est une des branches si nombreuses de l'islamisme. Le nombre de leurs dieux est considérable, et le culte qu'on leur rend n'a point de règles précises.

Les prêtres kalmouks sont divisés en trois classes : la classe inférieure se compose de jeunes ecclésiastiques qu'on appelle *mandchis ;* la moyenne comprend la réunion des prêtres d'un ordre inférieur appelés *ghetzull;* la classe supérieure est composée de *ghèlloung*. Outre cela, chaque ordre possède encore un prêtre d'un degré plus éminent qu'on nomme *lama*. Les fêtes de cette religion sont très-nombreuses. Une des plus importantes est la fête d'Urüs, qui célèbre le renouvellement de l'année et pendant laquelle le lama nomme les nouveaux prêtres. Ils ne doivent point contracter de mariage; mais, s'ils ne tiennent pas à l'estime des autres prêtres, ils peuvent prendre une concubine, et alors ils se retirent avec quelques parents et quelques amis dans un lieu écarté, où ils exercent la médecine et la science des augures.

La place sur laquelle les huttes des prêtres sont

construites et qui s'appelle la *ghouroull* est toujours située près de l'*oergueu*, ou palais du prince, et consiste dans différentes huttes qui ne se distinguent des autres que par une meilleure couverture de feutre. Elles sont placées isolément, à quelque distance l'une de l'autre, et décrivent, vers la saison où nous sommes, une ligne ovale qui, dans la *Khouroull*, paraît remplir l'espace de deux werstes. C'est dans la place vide intérieure que l'on remarque les huttes destinées à la prière.

Quand les voyageurs furent admis à visiter la hutte du lama, ils y trouvèrent un assez grand nombre de prêtres qui, placés devant l'autel de Bourkhan, exécutaient une musique assez monotone. Un des prêtres les plus distingués, placé à la gauche de l'autel, paraissait conduire cette musique avec une petite cloche qu'il tenait à le main. Les autres prêtres avaient différents instruments, qu'ils appellent le *buré*, le *bischkur*, le *kènghergué*, le *gangdoung*, et le *tsilang*.

Le *buré* a la forme d'un tube long de trois aunes environ ; il est en métal et composé de trois morceaux qui s'adaptent exactement l'un avec l'autre. Pour le son, on peut le comparer à celui de la saquebute ou du buccin.

Le *bischkur* est une espèce de flûte : la pièce du milieu est faite de bois dur ou d'os; l'embouchure, ainsi que le reste, est partie en cuivre, partie en ferblanc; la longueur de cet instrument est d'environ une aune.

Le *gangdound* est une trompette de tôle ou de laiton que les *kènghergistes* emploient tour à tour avec le *kènghergué*.

Le *kènghergué* est une espèce particulière de tambour qui est couvert d'un bout à l'autre en parchemin. Les deux côtés, qui sont plats, se trouvent à une petite distance l'un de l'autre. Sa circonférence approche de celle des tambours. Il est porté à une certaine hauteur sur un bâton, et on le frappe avec un maillet en forme de dragon.

Le *tsilang* est une sorte de cymbale qui, dans le milieu, a la forme d'une coupe de chapeau. Deux de ces platines sont employées, en les frappant l'une contre l'autre, tantôt sur toute la surface, tantôt sur la moitié seulement, et quelquefois sur les bords.

Imaginez quel bruit se fait entendre quand tous ces instruments jouent dans plusieurs huttes à la fois. Durant les fêtes, cette musique dure continuellement pendant quelques heures du matin et du soir. Pendant les pauses de la prière on servit du lait agri (tchigan); les prêtres mêmes sortirent pour aller prendre cette boisson et se reposer quelques instants de cette longue séance. Le prince Polikoff et ses amis, pour se rendre agréables aux prêtres, furent forcés d'avaler plusieurs coupes de l'indigne boisson; en récompense, un vieux ghelloung les conduisit devant l'autel, au-dessus duquel étaient suspendues les images de ses dieux, et là, après leur avoir recommandé de tenir leurs chapeaux devant leur bouche, afin que leur

haleine ne profanât pas les divinités, il voulut bien leur en décliner les noms, tous plus ou moins faciles à prononcer. Les principaux étaient *Dchakdchamouni*, le plus grand des dieux ; puis *Yaman-Dagos*, *Okin-Tengheri*, *Tsagaan*, *Dara-Eké*, *Nojon-Dara Eké*, *Nidonbèr*, *Usuktchi*, *Maidari*, *Mansouchari*, *Erlik-Khan* et bien d'autres encore.

Les images de ces dieux sont ordinairement peintes sur des toiles jaunes. Gilbert en peignit plusieurs, à la grande satisfaction des fidèles. On fait plus d'honneur à d'autres dieux. Leurs statues en bronze avaient été fondues pour la plupart dans quelques villes de la Russie d'Europe, et elles étaient assez bien exécutées pour qu'Ovide en fît compliment aux ghelloungs. D'autres dieux enfin étaient tout simplement en terre, et c'étaient les prêtres eux-mêmes qui les pétrissaient avec une habileté vraiment remarquable.

Plusieurs fois Prosper fut témoin de cette fabrication de divinités : le pauvre jeune homme, qui avait espéré que ce voyage dissiperait son éternel ennui, s'ennuyait encore, et en voyant Gilbert, Raphaël, Ovide et Paul mener la vie avec leur insouciance accoutumée, il maudissait le sort qui, tout en paraissant lui avoir donné les éléments du bonheur, le rendait si malheureux.

Il arriva qu'un jour en examinant un mandchi qui reproduisait une image du dieu *Maidari*, Prosper l'ennuyé eut la fantaisie d'imiter le travail du jeune prêtre ; il trouva sous ses doigts l'argile moins rebelle

qu'il ne l'avait cru, et en assez peu de temps il parvint à lui donner une forme humaine plus correcte que celle donnée par le mandchi à son Maidari.

Quand les compagnons de Prosper virent son ouvrage, ils le raillèrent sur ce qu'il avait de grotesque, mais spirituellement et avec intention. L'apprenti statuaire, un peu piqué, résolut de prendre plus de temps et de produire quelque chose qui prêtât moins à la critique. Quelques jours après, il alla trouver dans sa hutte un vieux ghelloung auquel on avait confié l'insigne honneur de créer une nouvelle statue du grand *Dchakdchamouni*. En lui soumettant son ébauche de *Maidari*, il lui demanda des leçons et des conseils, lui disant (flatterie toute-puissante sur les prêtres kalmouks) que la religion lamite lui semblait si admirable qu'il regarderait comme un suprême bonheur de pouvoir reproduire dignement les images de ses dieux. Le vieux ghelloung fut touché jusqu'au cœur de cette déclaration; il consentit avec joie à apprendre en statuaire à Prosper tout ce qu'il savait lui-même. Bientôt l'apprenti, mettant à profit les leçons qu'il recevait et les principes que le goût lui donnait, fut en état d'offrir à l'appréciation de ses amis un dieu assez bien conditionné. Cette fois il n'en reçut que des encouragements, et à dater de ce jour-là Prosper ne s'ennuya plus.

V

Petite justice. — Grande fête.

Quelque temps après, la horde quitta les rives du *Don* pour aller camper sur les bords du *Kouma*. En peu de temps, toutes les tentes furent démontées et chargées sur les chameaux. Le troisième jour après le départ des bords du *Don,* on s'établit dans une verte et fraîche campagne.

Chez les Kalmouks, la justice est rendue par le prince lui-même, assisté de ses *sargatchi*. Pendant leur séjour parmi les peuplades, le prince Paul et ses compagnons eurent occasion d'assister à une audience solennelle présidée par le vice-khan dans la hutte de justice.

Lorsque le prince y fut assis, les *sargatchi* qui entraient s'approchèrent de lui l'un après l'autre, plièrent le genou droit en inclinant leurs corps, et touchèrent avec la main droite le bras gauche du prince, ce qui est chez eux une marque de respect et de salut. Le prince touchait de même la main du *sargatchi*, qui, après cela, s'éloignait à reculons et s'asseyait.

Les princes kalmouks et mongols ont depuis un temps immémorial ce conseil particulier (*sarga*[1]),

[1] Cette expression vient du mot *sar* qui signifie *commandement*.

qui cependant ne peut jamais faire opposition à leur pouvoir, puisque le chef du conseil a la faculté de déposer les membres à volonté. Les devoirs des *sargatchi,* ou membres du conseil, ont toujours été, comme aujourd'hui, de s'occuper des affaires du peuple avec le chef. La *sarga* est composée de huit membres. Vers l'an 1761, Oubacha ayant été nommé successeur du khan Donduk Dachi, le gouverneur russe trouva bon de mettre des entraves au pouvoir de ce prince en décidant que les *sargatchi* seraient attachés aux conseil des affaires étrangères ; et afin de les lier davantage aux intérêts des Russes, on leur accorda un traitement annuel de cent roubles.

Lorsque les Kalmouks sont obligés de prêter serment, on suspend dans la hutte de justice une image qui représente ordinairement le dieu du temps (*Otchirbani*).

L'usage veut que le plaignant qui a été blessé dans son droit par celui contre qui est portée la plainte charge un autre de la prestation du serment, ce qui est ordinairement confié à un prêtre. Cet arrangemant, si nous réfléchissons bien aux bases de la religion kalmouke, n'est pas mal entendu. Un criminel ne craint pas de commettre un nouveau crime, et un homme qui ne craint pas d'attaquer la propriété des autres n'aura pas beaucoup de respect pour la sainteté du serment ; un voleur et un meurtrier ne se feront aucun scrupule de conscience d'en faire un faux.

Pour éviter les faux serments, la loi des Mongols

exige que celui qui se plaint fasse justifier sa plainte par un serment, sans qu'il soit permis à celui contre qui elle a été portée de pouvoir se justifier. Cependant cet usage n'est pas exempt de certains abus. Chez les Kalmouks, le serment n'est prêté le plus souvent que pour les discussions d'argent, et la formule dépend de la grandeur de la dette. De légères plaintes exigent peu de cérémonies; quand elles sont graves, il en est plusieurs qu'on doit observer. Le serment que les voyageurs virent prêter était demandé pour une plainte de six roubles. Un certain nombre de prêtres et de laïques était assis sur deux lignes, qui commençaient à la petite hutte : à quelque distance brûlait un feu de fumier sec, afin de pouvoir allumer une lanterne lorsque la cérémonie commencerait. Les accusateurs et les accusés étaient encore dans la *sarga* du prince, où l'on cherchait à terminer l'affaire sans en venir au serment.

Enfin les accusateurs et les accusés parurent accompagnés d'une suite nombreuse. Leur discussion continua jusqu'à ce qu'ils fussent en présence de l'image, et même encore quelque temps auprès d'elle. Enfin, celui qui prêtait le serment se jeta trois fois à terre en prononçant devant *Otchirbani* des expressions que nos Français ne purent comprendre; il s'avança ensuite contre l'image et la toucha de son front. Les assistants kalmouks en firent autant par esprit de religion; l'image fut roulée et l'assemblée se sépara.

Les trois grandes fêtes principales des Kalmouks

sont : l'*urus*, qui se célèbre au commencement de l'année et que nos Européens n'avaient pu voir ; le *zagaan*, qui signifie fête blanche et qui se célèbre dans le premier mois du printemps ; et la *soulla*, ou fête des lampes, qui a lieu vers la fin de l'automne. Ces deux dernières fêtes surtout sont fort pittoresques.

Quelques jours avant que le *zagaan* commençât, les instruments de la kouroull, déjà familiers aux oreilles des cinq amis, se firent entendre, bien que le froid excessif qu'il faisait alors obligeât les prêtres d'allumer du feu dans leurs huttes de prière, et d'autant plus qu'ils y étaient assis sans bonnets ni gants. Ces huttes furent ornées intérieurement de rideaux de soie et les autels chargés de coupes d'offrande, garnies pour la plupart de figures en pâte : à côté de ces coupes on plaça des morceaux de pâte plus grands, qui étaient remplis de beurre et formaient une espèce de pyramide ; l'autel fut en outre orné de superbes tapisseries.

La fête du *zagaan* fut instituée en l'honneur d'une victoire remportée par *Dchakdchamouni* sur six faux docteurs qu'il eut à combattre pendant une semaine entière ; en mémoire de quoi la fête dure toute une semaine. Pendant ce temps de prières, un silence parfait régna dans les huttes des Kalmouks, et les dévots se rendirent à la *khouroull* pour y faire leurs prières. Le vice-khan et son épouse en firent autant.

Les prêtres célébrèrent par des chants et des jeux la nuit du dernier jour consacré à la prière, qui est la même que la dernière du troisième mois d'hiver; et le matin de la fête, la neige fut enlevée au devant de chaque *khouroull*. Une image de *Dchakdchamouni* y fut élevée et abritée par un parasol, de manière cependant que le *Bourkhan* pût recevoir les premiers rayons du soleil. De chaque côté de l'image se voyaient des coupes d'offrande et des *baling*, placés sur des tables, devant lesquelles on voyait, dans une écuelle, un *baling* en beurre, sur lequel des lignes étaient tracées, se dirigeant du côté de l'image. Au lever du soleil, les trois prêtres les plus distingués de la *khouroull*, portant des espèces de cymbales, s'assirent sur des tapis de feutre, tandis que d'autres, debout et assis, formaient un demi-cercle. Des feuilles écrites en langue tangoute étaient étendues sur les genoux des prêtres. Pendant qu'on chantait, des troupes de Kalmouks s'approchaient de l'image, se prosternaient devant elle, puis faisaient processionnellement le tour des huttes où l'on se réunissait, et enfin venaient se placer pêle-mêle au centre pour assister aux cérémonies religieuses. Le froid, qui était assez vif, à cause de l'heure très-matinale à laquelle se célébrait cette cérémonie, était fort sensible ; et cependant les prêtres qui faisaient partie de la cérémonie étaient nus, et la plupart avaient les cheveux coupés ras, sans qu'on pût remarquer que le froid les incommodât.

La prière étant terminée, les prêtres et une grande partie des laïques se rendirent dans la grande hutte de réunion, dans l'intérieur de laquelle l'image de *Dchakdchamouni*, les figures de *baling* et les coupes d'offrande furent portées. Les prêtres chantèrent une courte prière, après laquelle ils se levèrent subitement, et chacun chercha à s'approcher des images suspendues dans la hutte, pour les toucher avec le front. La foule qui était entrée dans la hutte en fit autant; et les prêtres ainsi que le peuple, après avoir touché les images, revenaient sur leurs pas pour s'accoster réciproquement en criant : *Mendou!* Le tumulte était si grand que l'on recevait des coups de tous côtés.

Les cris de *mendou* et les serrements de mains ayant duré quelques instants, les prêtres s'assirent sur des tapis, et on apporta du thé et de l'eau-de-vie. En même temps on distribua dans l'assemblée des morceaux de viande gelée, et après ce déjeuner la réunion se sépara.

En sortant de cette cérémonie, on se rendit chez le vice-khan, qui, assis avec son épouse auprès du foyer, recevait le salut du *zagaan* de ceux qui entraient; et cette audience, destinée à recevoir et à rendre ce salut, dura plus d'une heure. Lors de cette fête, il est d'usage de porter à sa ceinture du gâteau, du sucre, des raisins de Corinthe, des figues et d'autres fruits secs, et l'on se fait réciproquement des présents, pendant qu'on dit et qu'on répond *mendou.*

Les Kalmouks, même les plus distingués, font porter après eux un petit sac, contenant les fruits qu'ils donnent et reçoivent.

Après cette réception, le vice-khan se rendit avec son épouse à la hutte de sa mère, pour y faire le salut du *zagaan*, et il alla ensuite chez le lama. Le prince étant revenu, le lama vint le voir à son tour, et le vice-khan lui céda la place d'honneur. L'eau-de-vie et le vin tartare furent alors servis à pleines coupes aux assistants : les prêtres ne devaient qu'y tremper leurs doigts : bien peu cependant observèrent cette restriction, tandis que les autres, et même les principaux *backtchi*, cherchaient à se dédommager des temps d'abstinence.

Le pistaw et d'autres Kalmouks de qualité se réunirent chez le vice-khan pour dîner. La viande et le riz furent servis gelés, parce que le nombre des convives et le grand froid qu'il faisait avaient empêché de les faire chauffer ; mais les boissons diminuèrent un peu le froid, et chacun retourna chez soi avec l'esprit fort gai.

Pendant qu'on se réjouissait ainsi dans les huttes du prince, on s'acquittait à la *khouroull* d'une cérémonie religieuse qui se pratique à l'aide de figures en pâte composée de farine et de miel. Les Kalmouks ont tant de vénération pour ces figures qu'on ne les approche qu'avec respect et qu'on n'ose point les toucher avec les mains nues ; ils regardent même comme un crime d'en approcher la bouche à cause

de l'haleine. On ne les fait que pour les grandes fêtes ; et quand elles ont une fois figuré sur l'autel, on les jette dans la fleuve local. Aussi on se rendit le soir processionnellement sur les bords du Kouma, pour y jeter celles qui avaient servi à la fête du *zagaan*, que les prêtres et les laïques, les femmes et même les filles, ne terminèrent qu'à moitié ivres ; si bien que les gardes du prince furent obligés de veiller tous les cinquante autour de sa hutte.

La fête du *zagaan* dure depuis le premier jusqu'au huitième jour du premier mois du printemps ; et comme le premier jour est célébré avec plus de pompe, on l'appelle le grand jour de la fête *zagaan*. Le second jour fut célébré chez le fils aîné du prince, et les autres à la *khouroull*. La gaieté produite par l'usage des boissons ne se faisait pas seulement remarquer chez les prêtres par les discours, mais encore par les danses et les chants.

La danse et les chansons qui ne sont pas religieuses sont défendues aux prêtres ; mais pendant la fête du *zagaan*, les *baktchi* les plus sages mêmes ne se conforment pas rigoureusement à cette défense. On dansa beaucoup dans la hutte du prince, on chanta dans les autres ; mais chez les prêtres, l'ivresse les excitant à un sentiment religieux, ils se faisaient apporter les images de *Bourkhan* pour les toucher avec leur front. Le prince et sa famille étaient présents au repas, mais ils buvaient avec plus de modération.

Le dernier jour du *zagaan* devait être célébré chez le lama : mais soit dévotion, soit économie, il s'excusa. Quant à la quantité de liqueurs bues à cette fête, qu'il suffise de dire que chaque *khouroull* acheta un tonneau de vin et un tonneau d'eau-de-vie.

La fête des lampes arriva : c'est la troisième et la dernière des fêtes solennelles de l'année. Plusieurs jours avant celui où elle commence, les prières journalières de la *khouroull*, le matin, à midi et le soir, sont faites avec plus de cérémonie pour se préparer à la fête, et l'on n'y épargne pas les instruments de musique, tandis que dans les huttes particulières on célèbre ce temps de prière avec du vin tartare et en jouant aux cartes.

Cette fête tire son nom de la manière dont elle est célébrée, c'est-à-dire en allumant des lampes (*soulla* en kalmouk signifie *lampe*); elle est consacrée par les Kalmouks à fêter leur naissance commune, et sa disposition est vraiment singulière. Le Kalmouk qui est né la veille est considéré, ce jour-là, comme ayant un an. Le jour de la fête arrivé, chacun s'occupe des dispositions de la cérémonie qui a lieu sur le soir lorsque les étoiles commencent à briller. Les lampes, faites avec une espèce de pâte, sont remplies de graisse, au milieu de laquelle on fixe un brin de la plante nommée par les botanistes *stipa capillata*, qu'ils entourent de coton pour servir de mèche. Chaque famille kalmouke a une lampe commune, qui a autant de mèches que les membres de toute la fa-

mille réunie ont d'années ; ces lampes sont placées ensemble ou séparément.

Les personnes de distinction font élever au devant de leur hutte une espèce d'autel nommé *dender*, qui est souvent aussi placé auprès de la *khouroull*. Leur hauteur est ordinairement celle d'un homme, ils ont trois à quatre pas de long sur la moitié de large : ils sont composés de branches tressées et posées sur des morceaux de bois, et on les recouvre de gazon.

Lorsque la nuit approcha, les prêtres se rassemblèrent auprès du *dender* de leur *khouroull*. A côté de chacun des autels brillait un petit foyer que les prêtres entouraient en attendant pour allumer les lampes que la famille du vice-khan sortît de sa hutte pour ouvrir le cortége. Enfin le prince et la princesse parurent, se mirent à la tête de la procession et marchèrent suivis d'une cour nombreuse, pendant que l'image de *Soukouba* était portée en procession au son d'une musique bruyante, trois fois autour de l'autel; à chaque fois, le prince, sa famille et tous les assistants se prosternaient. Le mouvement de la marche changeait suivant la mesure de la musique, et l'obscurité la plus profonde régnait dans la forêt du Kouma, au milieu de laquelle la fête se célébrait. La place où l'autel était élevé et autour de laquelle se faisait la procession, était pleine de fossés, de trous et d'inégalités qui auraient rendu cette marche dangereuse pour tous autres que pour les Kal-

mouks; ceux qui, pendant le jour, ont la vue perçante comme le faucon, et pendant la nuit comme la chouette, exécutèrent leur marche sans s'inquiéter. La procession fit ainsi le tour de la *khouroull*, ensuite chacun revint dans les huttes célébrer la fête en buvant et en jouant.

VI

Pensée à Paris.

Neuf mois et plus s'étaient écoulés depuis que nos amis de Paris avaient commencé à visiter le pays des Kalmouks, et ils ne connaissaient pas encore à moitié les mœurs si variées et si bizarres de ces peuples nomades. En étudiant leurs coutumes tout originales et nouvelles pour eux, en partageant leurs voyages malgré les mauvais temps, et se fortifiant ainsi pour l'avenir contre les intempéries des saisons, prenant des notes sur ce qui intéressait le plus chacun d'eux dans son art ou dans ses goûts, le temps avait passé bien plus rapidement qu'ils ne l'avaient cru.

Celui des cinq qui semblait le plus heureux de ce voyage, c'était Prosper. Chaque jour maintenant il consacrait quelques heures à pétrir, à sculpter avec des instruments grossiers, mais précieux pour lui, de petites figures dans lesquelles un artiste aurait reconnu une touche vigoureuse et presque inspirée, du

talent à coup sûr, du génie peut-être. Il parvint un jour à reproduire un Kalmouk dans son costume original, et reçut sur son œuvre les félicitations naïves de toute la horde et celles plus intelligentes et non moins sincères de ses amis.

« Qui m'aurait dit jamais, répétait-il souvent, que ce seraient les Kalmouks, un peuple presque sauvage, dont j'ai longtemps ignoré l'existence, qui me donneraient les premières notions de la sculpture ? Braves Kalmouks, va, si je pouvais m'y décider, je vous embrasserais ! »

Enfin, voyant approcher l'époque de leur retour en France, les cinq compagnons d'aventures, quoiqu'il leur restât beaucoup de choses à étudier dans le pays, durent songer au départ. Malgré les épreuves un peu pénibles qu'ils y avaient eu à subir, ils ne renoncèrent pas à l'idée de revenir le visiter encore. Prosper considérait surtout ce voyage à faire dans l'avenir comme une dette de reconnaissance. Le jour où, par l'entremise de Paul, les Français firent leurs adieux au vice-khan, fut un jour presque triste pour toute la horde ; ils avaient été bons et agréables pour chacun : on les regretta. Le vieux Ghelloung, qui avait montré son *art* à Prosper, surtout, éprouva un véritable chagrin de se séparer de son élève.

Le prince Pokiloff était attendu par de nombreux amis dans sa ville natale, la moderne capitale de la Russie ; les ordres de son gouvernement l'y rappelaient d'ailleurs pour rendre compte de sa mission :

ses amis, qui ne voulaient pas le quitter, l'accompagnèrent donc à Saint-Pétersbourg.

Dans la cité impériale tout sembla admirable aux quatre Français ; le frais souvenir de ce qu'ils venaient d'éprouver chez les Kalmouks d'un côté, de l'autre l'espoir de revoir Paris dans quelques jours, concouraient à rendre tout charmant à leurs yeux. Ils descendirent à l'hôtel de leur illustre ami, que la société de la capitale étourdit de fêtes pendant trois jours. En artistes toujours passionnés pour leur art, Raphaël et Gilbert visitèrent les monuments épars dans les quarante-deux quartiers de Saint-Pétersbourg; entre autres, l'Académie impériale, la citadelle, les trente-cinq grandes églises, la statue équestre de Pierre I[er] fondue en bronze, sur un rocher de granit et du poids de trois millions, grand souvenir de Catherine II. Ovide les accompagnait : en homme d'érudition et de goût sur toutes choses, il donnait son avis, souvent important, toujours opportun. Prosper, pour qui la vie était plus douce et les jours moins longs depuis que l'art de la sculpture s'était révélé à lui, profitait maintenant de ce qu'il entendait autant que de ce qu'il voyait. Le cicerone était l'aimable et savant prince Paul, qui faisait les honneurs de son Pétersbourg avec une grâce charmante.

On partit. Je ne vous dirai pas les mille folies que la joie du retour et les espérances qui les attendaient à Paris firent débiter à la troupe joyeuse, et je vous ferai grâce de la route ; d'ailleurs ils ne regardaient

plus rien : Paris était au bout. Berlin, Hanovre, le Rhin, Bruxelles n'eurent d'eux que des regards rapides et des admirations sans enthousiasme. Après Bruxelles, ils passèrent par Lille, par Arras, par Amiens : ce fut un soir qu'ils se trouvèrent dans cette dernière ville.

Le prince Paul Polikoff eut alors un de ces caprices que vous savez : il se mit en tête d'ajouter un épilogue à la comédie qu'il venait de jouer avec ses quatre amis, et de laquelle leur enlèvement de Paris avait été le prologue. Ils étaient descendus à l'hôtel de France : Paul y commanda un souper splendide, et ses amis, qui n'étaient plus séparés que par une nuit du but de leurs vœux, le fêtèrent dignement ; pour cela, ils burent avec une persévérance admirable, et firent si bien que le prince put aisément leur donner des vins préparés de la même façon que l'avaient été ceux de la soirée du 27 février. La même cause produisit les mêmes effets, c'est-à-dire qu'on transporta les quatre voyageurs endormis dans la chaise de poste du prince, qui cette fois ne les quitta pas, sans qu'ils fissent seulement mine de vouloir s'éveiller.

VII

Le réveil.

Il suffit d'une nuit pour venir d'Amiens à Paris, et d'une nuit bien courte lorsqu'on peut, comme le prince russe, étonner les postillons à force de générosité ! Donc, le lendemain du souper, la chaise de poste s'arrêtait devant l'hôtel d'où elle était partie un an auparavant, rue de Rivoli. Les quatre amis ne s'étaient pas réveillés. Le prince demanda la chambre qui avait vu le souper, et, par bonne aventure, l'ayant obtenue, il y fit remettre toutes choses absolument dans le même état qu'à la fin de l'extravagante soirée; puis il y fit transporter ses compagnons. Tout cela demanda assez de temps. Enfin, vers la fin de la nuit qui suivit l'arrivée de la caravane, les voyageurs s'éveillèrent à peu près en même temps. Le prince Pokiloff, de qui je tiens ce récit, m'a assuré que ce moment fut l'un des plus délicieux de sa vie. «Vous pensez bien, m'a-t-il dit, qu'ils se frottèrent les yeux au moins trois fois. puis les ouvrirent aussi grands que la caisse de votre budget. »

— Allons, mes amis, dit Paul, le jour s'avance, je vais bientôt partir, réveillez-vous tout à fait : nous n'avons plus que peu de moments à rester ensemble.

Raphaël se leva, et, d'un pas vacillant encore, il alla écarter les rideaux d'une fenêtre et revint s'asseoir tout hébêté : il avait vu tout simplement les pavés de la rue de Rivoli éclairés par le gaz, un innocent factionnaire qui soufflait dans ses doigts, puis les arbres ; et à sa gauche, au-dessus du pavillon Marsan, une lueur naissante, premier rayon du jour.

— Par saint Nicolas, reprit Pokiloff, vous dormez admirablement, mes convives bien-aimés ; si vous vous étiez entendus tout à l'heure, vous faisiez à quatre un chœur de ronflement plus énergique que la valse infernale de Robert : c'est une idée que je donnerai à Berlioz.

Il était neuf heures du matin que le prince n'avait pas encore réussi à convaincre ses amis qu'ils avaient rêvé et qu'eux n'avaient pas encore pu se persuader qu'ils n'avaient pas rêvé.

La dispute était très-chaude.

Un domestique parut à la porte ; tous quatre coururent à lui.

— Mon ami, s'écrièrent-ils tous ensemble, quel jour sommes-nous ?

— Aujourd'hui, dit le garçon, c'est le 28 février. Mais tenez, messieurs, voici trois lettres qu'on m'a dit être extrêmement pressées, car les personnes qui les ont remises chez vous avaient l'ordre de vous les porter partout où l'on croirait pouvoir vous trouver.

— Donnez.

— Voyons.

— Donnez donc.

Raphaël, Ovide et Gilbert ouvrirent précipitamment leurs lettres, coururent des yeux à la date et dirent en même temps :

— Parbleu! je savais bien. Nous avons vieilli d'une année, ce n'est point un rêve.

Raphaël lut :

« Monsieur,

« M. le directeur du Théâtre-Français a l'honneur « de vous prévenir que la comédie en cinq actes et « en vers, *la Femme philosophe*, dont vous êtes l'au- « teur, va être mise en répétition aujourd'hui. Il vous « attend en ce moment au théâtre pour régler avec « vous quelques dispositions préparatoires.

« M. le directeur vous prie d'agréer, etc. »

— Au revoir, Paul, tu es un bon autocrate ; donne-moi ta main, au revoir. Oh! quelle joie !

Et Raphaël sortit en courant.

Ovide lut :

« Mon cher gendre, j'ai appris par votre dernière « lettre, datée de Saint-Pétersbourg, que vous de- « viez arriver à Paris le 25 de ce mois ; nous sommes « au 28, et je ne vous ai pas vu. Je vous apprends « avec plaisir que nos embarras sont terminés. Ac- « courez donc embrasser votre future et nous dire le « jour où vous voudrez l'appeler votre femme.

« Je vous embrasse, etc. »

— Paul, à bientôt!

Et Ovide s'élança sur l'escalier.

Gilbert lut :

« Mon frère! mon Gilbert! je t'attends chez toi
« depuis une heure; où es-tu? Viens donc, je meurs
« du désir de t'embrasser.

« Ton Edmond. »

Le peintre ne put pas dire un mot, lui; il serra la main de Pokiloff à la lui broyer dans la sienne, et renversa deux fauteuils pour gagner la porte.

— Allez, joyeux fous, dit le prince, ne calomniez jamais la vie. Et toi, Prosper, n'as-tu rien qui t'attend à Paris?

— Oh! si, mon bon Paul, répondit le nouvel artiste; ce qui m'attend ici, c'est le travail, c'est l'art de Phidias, c'est peut-être la gloire!

LA FAMILLE

DU CONTREBANDIER



A MON PREMIER AMI, A LOUIS MATIFAS.

> Le bien est-il donc si difficile à faire?
>
> FÉNELON.

I

Il y avait grande fête l'autre soir à l'hôtel du célèbre docteur Marteuil, faubourg Saint-Honoré. Les plus brillants équipages se succédaient devant le perron chargé de fleurs. Un nombreux orchestre répandait jusqu'au dehors ses vives harmonies pour dire aux arrivants de se hâter, et je ne sais quel air de véritable plaisir courait au dedans et autour de la belle habitation où l'un des princes de la science se repose d'illustres travaux, sans oublier jamais ni les souffrants ni les pauvres.

A l'étranger qui, passant devant l'hôtel, eût demandé, par hasard, le motif connu de cette nuit de joies, on eût répondu que ce bal était un bal de mariage, le bal qui suivait trois mariages...

— Comment, trois!

— Tout autant. — Et si un mariage heureux éveille la gaieté sincère, quelle gaieté trois mariages heureux doivent-ils répandre ici! Aussi cette demeure est-elle trop étroite pour la contenir, et s'en échappe-t-il un peu aux alentours.

Tout le monde est venu, ou à peu près; les salutations, les présentations, les félicitations ont été faites avec une cordialité rare, rare, hélas! comme un miracle. Le bal est maintenant dans tout son éclat: les quadrilles se balancent, l'orchestre chante de ses voix les plus douces, les bougies parfumées mêlent leurs senteurs aux toilettes odorantes; on s'agite, on sourit, on se complimente; enfin c'est un beau bal.

Le docteur parvient à se trouver un moment seul, c'est encore une joie; il se laisse tomber sur le divan d'un boudoir qu'on vient d'abandonner pour la danse, et va enfin respirer un peu. Un de ses amis passe devant la porte de ce boudoir.

— Gilbert, lui crie le docteur, viens donc un instant près de moi, là, assieds-toi. Tu es ambitieux, Gilbert, tu veux parvenir à quelque position éminente. Tu as le tort trop commun de vouloir juger tout le monde au point de vue de tes idées personnelles, et je lis dans tes yeux et sur ton front une sorte de désapprobation

que tu crois pleine d'amitié pour moi. Tu te dis, Gilbert, et tu voudrais me faire comprendre qu'avec ma fortune, ma position, mon nom, je pouvais prétendre à une alliance plus éclatante ; que je pouvais mieux aussi pour mon frère et pour ma sœur. Il paraît que l'ambition altère la saine raison, mon Gilbert, quand elle n'altère pas le cœur.

—Eh bien ! oui, dit Gilbert, tu as clairement surpris ma pensée ; et je suis sûr que mon avis est partagé par messieurs tes amis que voilà.

—Oh ! oh ! reprit Marteuil, je les plaindrais, ces pauvres chers. Asseyez-vous donc, mes amis. Nul de vous ne sait encore comment je suis arrivé à ce mariage ; puisque vous ne dansez pas, je vais vous conter cette histoire.

— Est-elle longue ?

— Elle ne le sera pas plus que ta patience, Gilbert. Écoutez-moi ; je vais donner à mon récit les allures d'un feuilleton dont la reproduction est sollicitée.

II

C'était par une brûlante journée de juillet ; le soleil frappait à plomb sur la campagne ; les épis mûrs scintillaient comme des perles sous ses rayons ardents ; pas un souffle d'air n'agitait les feuilles des arbres ; la nature semblait endormie.

A quelques lieues d'Arras, sur la route de Béthune,

deux enfants, qui paraissaient être le frère et la sœur, marchaient avec vitesse malgré la sueur qui découlait de leurs fronts. Le garçon, gros gaillard aux joues rebondies, aux cheveux en broussailles, à l'allure franche et décidée, paraissait avoir douze ans; tout en lui révélait cette nature campagnarde, opiniâtre et robuste, qui semble aidée par le travail, se produit malgré les privations, la fatigue et la mauvaise nourriture, et fait des colosses avec ce qui tuerait des enfants de la ville. La fille, plus petite de taille, devait être son aînée de deux ans environ; c'était une jolie brune, dont la figure douce et mélancolique, la taille svelte et les manières gracieuses ne semblaient pas appartenir à une fille de campagne. Préoccupés tous deux, ils se parlaient peu, encore n'était-ce que pour s'encourager mutuellement.

— Hâtons-nous, Georges, dit la jeune fille, hâtons-nous, on nous attend, sans doute avec impatience.

— C'est bien pour cela, Hélène, que je vais si vite. Ah! si je ne savais pas que nous portons peut-être avec nous la santé de notre mère, je m'étendrais volontiers à l'ombre un bon quart d'heure.

— Eh bien! courons encore un peu, et tu te reposeras un moment à la Targette.

— Oui, tu m'as déjà tenu le même langage au moulin là-bas. Allons, c'est égal, avançons.

En ce moment l'heure sonna à l'horloge du beffroi d'Arras, et le carillon joyeux laissa tomber sur la ville ses modulations argentines.

— Deux heures! dit Georges, qui s'était arrêté pour écouter : ma mère souffre, et nous n'avançons pas... Courage, ma sœur!

Ce disant, ils dépassèrent le hameau désigné par Hélène.

A l'entrée de Souchez, joli village à trois lieues d'Arras, s'élevait une pauvre masure habitée par les parents de Georges et d'Hélène. C'était là que depuis six longs mois la maladie torturait Madeleine, leur mère. Au temps de sa santé, elle s'occupait à filer du lin ; mais le mal avait sévi avec violence, et le travail lui était devenu impossible. Gautier-Louis, leur père, laboureur courageux, avait entrepris, pour combler le vide que laissait dans le ménage la maladie de sa femme, d'aller parfois acheter du tabac dans les environs de Lille pour venir le vendre à Arras, exempt de droits; mais il avait été vu, le bruit s'en était répandu, et les fermiers du village lui avaient refusé de l'ouvrage; il avait donc été forcé, pour vivre, de recourir au dangereux métier qu'il ne faisait d'abord que d'une manière accessoire, pour procurer un peu plus d'aisance à sa famille, et qui devenait alors son unique ressource. Marie, l'aînée des enfants, concourait aussi à la subsistance de la maison en raccommodant le linge du château; mais cet ouvrage lui avait manqué dès que la triste profession de son père avait été avérée.

Ils étaient donc bien malheureux!

Le jour dont je veux parler, Hélène et Georges

étaient partis le matin pour Arras, emportant avec eux le peu d'argent qui restait dans la chaumière; ils devaient l'employer à acheter divers médicaments que le médecin du village avait ordonnés la veille. Ce médecin partageait la malveillance de tous pour le contrebandier; mais les enfants avaient tant prié, qu'il avait enfin consenti à visiter une fois la malade.

Gautier était assis au chevet du lit de sa femme, dont il tenait une main dans la sienne; sa figure, brûlée par le soleil, exprimait un morne désespoir; à de fréquents intervalles, ses regards se dirigeaient vers la fenêtre ouverte, et, plongeant sur la route, semblaient chercher ses enfants; puis ils se reportaient sur la figure pâle et maigre de la souffrante, et sa tête retombait abattue.

Au pied du lit se tenait à genoux une jeune fille d'environ quinze ans. Ainsi posée, ses cheveux blonds tombés sur ses épaules, les mains jointes et les yeux attachés sur un vieux crucifix, elle semblait un ange appelant la bonté de Dieu sur toute cette misère. C'était Marie, le troisième enfant de ces pauvres gens.

Puis, comme le seul ami de la famille, un gros chien épagneul blanc parcourait la chaumière, allant caresser tour à tour Gautier, la malade et Marie; il revenait ensuite se placer sur le seuil de la porte, comme s'il attendait aussi. Enfin, on le vit remuer la queue joyeusement et courir au devant des jeunes voyageurs qu'il aperçut au coude que formait le chemin; puis, il revint avec eux en leur léchant les mains,

— Chut! fit Gautier en les voyant entrer, elle dort. Hélène et Georges déposèrent les potions sur la table, et, marchant sur la pointe du pied, allèrent embrasser légèrement leur mère, puis ils revinrent s'asseoir épuisés de fatigue. Marie s'était relevée et examinait curieusement les fioles et les paquets.

— Père, dit Hélène, il ne nous reste plus rien, nous redevons même quelque chose au pharmacien...

— Un bon homme que ce pharmacien, interrompit Georges; il nous a envoyés à un médecin qui était à dîner avec des convives, et ils riaient tant, qu'on ne s'entendait pas!... Mais, toujours, ce médecin a dit qu'il allait venir.

III

Ici, messieurs, dit le docteur Marteuil, il faut que j'interrompe ma nouvelle par un paragraphe de suspension, ou que je place un renvoi au bas de la colonne, ou que j'ouvre une parenthèse. M'écoutes-tu, Gilbert?

— Ouvre donc ta parenthèse.

— (Ce jeune médecin, auquel le bon pharmacien avait adressé ces pauvres enfants, reprit Marteuil, qui, à partir de ce moment, devint de plus en plus sérieux, ce médecin, c'était moi: et voyez comme la Providence a d'étranges caprices dans la répartition de ses bienfaits ; ce jour-là même, ce jour de

tant de douleurs pour la chaumière de Gautier, j'avais reçu le matin la nouvelle d'un riche héritage, et c'était pour fêter cette joie inattendue, succédant à ma laborieuse misère, que j'avais réuni mes meilleurs amis à dîner, et c'est ce qui me rendait si gai, comme l'avait remarqué le petit Georges. — Je dis donc à ces chers enfants que j'allais les suivre ; mais je tardai, hélas !... Mes amis, parmi lesquels cependant plusieurs avaient conservé la froideur de leur raison, ne me poussèrent pas derrière ces enfants, ceux-là je ne les ai jamais revus).

Retournons maintenant à la chaumière.

IV

C'était aussi chez Gautier l'heure habituelle du dîner ; mais depuis longtemps déjà aucun de ses enfants n'osait à cette heure parler de la faim, tant ils redoutaient d'entendre sortir de la bouche de leur père ces mots auxquels ils n'était que trop habitués : « Il n'y a plus de pain. »

Gautier comprit leur silence, et s'efforçant de leur inspirer un courage qu'il n'avait plus : « Mes enfants, dit-il, dînons ; nous verrons après. Ne nous laissons pas abattre, morbleu ! le bon Dieu se lassera peut-être de nous éprouver. Allons, tenez, dînez ; j'ai laissé dans le faubourg, à Béthune, un sac de marchandise

que je transporterai cette nuit, et demain nous pourrons encore vivre. »

Ce disant, Gautier partager le pain en quatre parts, et le distribua ; il allait entamer la sienne, quand ses yeux s'arrêtèrent sur son chien, qui, accroupi devant lui, le regardait d'un air triste ; lui aussi, le pauvre animal, se ressentait de la misère générale. Gautier lui donna la moitié de son pain ; il avait bien faim pourtant ! Mais on tient, voyez-vous, à son dernier ami.

Si vous saviez, vous qui m'écoutez, combien ces détails me sont devenus chers, vous me pardonneriez de n'en passer aucun... Mais si vous m'aimez, vous pouvez comprendre que j'aime à me les rappeler.

Dans l'après-dîner, la malade se sentit un peu mieux ; néanmoins, elle ne se le dissimulait pas, le mal était à peu près sans remède : elle sentait ses forces décroître de jour en jour, et quand elle envisageait cet abîme profond qu'on appelle avenir, elle tremblait pour ses enfants, dont Dieu allait bientôt la séparer. Quand elle considérait Marie, pourtant, elle se rassurait un peu. Il y a quelque chose de plus perspicace que la réflexion d'un diplomate, de plus perçant que le regard de l'aigle, de plus pénétrant que la question d'un juge : c'est l'œil d'une mère. Or, cette mère malheureuse avait découvert dans sa fille Marie des trésors de vertu encore cachés pour tous.

Un peu fortifiée par les potions rapportées d'Arras, Madeleine se mit sur son séant, et, appelant ses en-

fants autour d'elle, elle essaya de les préparer doucement à la pensée de sa mort prochaine.

— Si je meurs, mes enfants, dit-elle, il ne faudra pas pour cela vous croire abandonnés de Dieu; non, Dieu est bon, et sa bonté a mis dans votre sœur aînée toutes les vertus d'une mère; elle l'a désignée pour me remplacer auprès de vous; vous lui obéirez donc comme à moi, vous l'aimerez donc comme moi. C'est là mon dernier vœu, et si le bon Dieu, touché de ma vie toute de misères et de larmes, me donne une place dans son ciel, je le prierai chaque jour pour vous et votre seconde mère. Vous pleurez, vous ne pouvez, n'est-ce pas, vous habituer à cette pensée que je dois mourir? cela doit pourtant arriver ainsi. J'ai entendu en moi une voix mystérieuse qui m'a dit que c'était la volonté de Dieu. Tu m'as compris, n'est-ce pas, Marie? Tu seras pour Georges et Hélène une mère attentive et dévouée. Si parfois ton courage faiblit devant la pratique d'un devoir si pénible, pense à moi, rappelle-toi que la volonté d'une mère mourante est solennelle et sacrée, et qu'il est saint de la remplir. Marie fit en pleurant les serments exigés par sa mère; après quoi celle-ci reprit :

— Me voilà maintenant plus tranquille, je pourrai mourir en paix. Tu m'as donné pour fille un de tes anges : merci, mon Dieu!

Pendant que ceci se passait près du lit de la malade, Gautier était allé se jeter sur un peu de paille fraîche et reprendre dans le sommeil des forces pour

sa besogne de nuit. Lion, son chien, habitué à partager toutes les courses de son maître, et qui suivait le même train de vie, avait fait comme lui. Le soir venu, Louis se disposait à partir, lorsque quelques éclairs reflétèrent leur lueur livide sur les murs de la chaumière. Les enfants coururent à la fenêtre. Les nuages s'amoncelaient à l'horizon et prenaient une teinte noirâtre et sinistre : l'air devenait plus lourd ; tout faisait présager un orage violent. Marie revint à son père :

— Père, dit-elle, ne sortez pas cette nuit, le temps est noir et menaçant ; voyez, encore un éclair ! et elle se signa.

— Marie a raison, dit Hélène ; ce serait vous exposer que d'aller courir la campagne par un pareil temps.

— Allons, allons, mes enfants, vous vous effrayez de rien ; ce sont des éclairs de chaleur ; cela ne peut durer. Faites votre prière et couchez-vous.

— Non pas, dit Georges, vous ne vous en irez pas malgré nous ; voyez comme il fait sombre !

— Mais songez, pauvres enfants, que si ce sac de tabac n'est pas demain à Arras, vous n'aurez pas de pain... Et si votre mère va un peu mieux et qu'elle ait besoin de quelque aliment ?...

— Demain, dit Marie, j'irai vendre les boucles d'oreilles qu'on m'a données au château l'an dernier. Mais, pour l'amour de Dieu, ne vous hasardez pas de ce temps-ci.

— Hélène, va jeter de l'eau bénite autour de la maison, et reviens prier notre père avec nous.

Madeleine joignit ses supplications à celles de ses enfants. Eux pensaient au moment présent, qui leur semblait plein de danger ; lui, au lendemain, où chacun aurait faim!... Enfin, il feignit de se rendre à leurs prières, et se coucha.

L'orage menaçait toujours.

A minuit environ, lorsqu'il jugea toute sa famille endormie, Gautier se leva sans bruit et alluma sa lampe. Lion, couché sur sa paille, ne dormait pas ; au premier mouvement de son maître il s'était levé, et, s'étant secoué, il était prêt à partir.

En s'habillant, Gautier se sentit une grande faim ; il alla à l'armoire, et n'y trouva qu'une croûte de pain remise soigneusement en ces lieux par Georges ; il la prit et la dévora...

Qui pourra jamais deviner jusqu'où peut aller la tendresse et le mystérieux dévouement du chien pour son maître? qui pourra mesurer l'étendue de son instinct et déterminer la portée de son intelligence?... Lion avait suivi tous les mouvements de Gautier ; il courut aussitôt à la paille qui lui servait de lit, et tirant de dessous le morceau de pain que lui avait donné Gautier, presque intact, il vint le déposer aux pieds de son pauvre maître. Gautier, le voyant faire, s'était arrêté interdit. Il se baissa, prit le pain, et pressant la grosse tête de son chien dans ses deux mains, il l'embrassa avec force, et une

larme tomba de ses yeux. Il y avait là de quoi faire rougir bien des hommes, s'ils avaient pu voir cette scène sublime qui se passait entre un homme et un chien, dans une misérable cabane, à la tremblante lueur d'une lampe altérée d'huile, la nuit, par l'orage qui grondait.

Au moment de partir, Louis voulut voir encore sa femme. Il s'approcha donc de son lit la lampe à la main; en voyant cette figure autrefois belle creusée par la maladie, ces joues jadis fraîches et vermeilles maintenant pâles et ternies, ces lèvres naguère souriantes et roses, aujourd'hui froides et décolorées, un affreux pressentiment vint étreindre son cœur... Il se raidit et embrassa légèrement sa femme sur le front; mais, au même moment, soit par un mouvement fébrile, soit par un caprice du sommeil, soit, enfin, comme le mystérieux avertissement d'un pouvoir incompris dans cette scène solennelle, Madeleine lui saisit légèrement le bras et l'attira à elle. Gautier sentit alors froid dans son âme; un frisson glacial parcourut tout son corps; il sentit son courage le fuir, et il fut tenté de rester, car de fatales pensées se remuaient dans son âme... Mais il songea bientôt au lendemain, ramassa toutes ses forces, et, s'éloignant brusquement du lit, il éteignit la lampe et partit. Lion l'attendait à la porte.

La foudre rugissait au loin, mais Gautier s'en inquiétait peu; il marchait d'un pas ferme et rapide, ne s'arrêtant que pour examiner si rien ne décelait

la présence des gabeleurs ou celle des gendarmes... Mais il n'entendait que les roulements du tonnerre, il ne voyait que le feu des éclairs, et il reprenait bientôt sa course.

Au moment où il entrait dans le faubourg d'Arras, à Béthune, l'orage éclata avec fureur; mais Louis ne songeait pas à se mettre à l'abri; il alla droit à la maison où était déposé le tabac, donna le signal convenu pour qu'elle lui fût ouverte, demanda une vieille toile pour couvrir le sac et se préserver un peu lui-même de la pluie; puis il se remit en marche.

L'eau tombait à grandes ondes. Le temps était partout si noir qu'on ne distinguait plus le ciel de la terre. Gautier devait, pour se rendre à Arras, repasser à Souchez. A une lieue de là environ, et comme il franchissait un large fossé, surnommé le Coupe-Gorge, qui traverse la route, il entendit un cliquetis d'armes et vit son chien s'arrêter tout à coup; il jugea avec effroi qu'il y avait là un poste de gendarmes, mais il comprit qu'il n'en avait point été aperçu. Il allait donc passer outre, lorsqu'il tomba dans un trou déjà rempli d'eau. Sa chute fit du bruit et donna l'éveil aux gens armés, qui s'approchèrent de cet endroit.

Au même instant un éclair leur montra le contrebandier qui, aidé par son chien, faisait des efforts incroyables pour se dégager du trou fatal.

« A bas la charge, au nom de la loi! » cria l'un des gendarmes.

Gautier ne répondit pas. Par un effort surhumain, il venait de remonter sur la route et s'était remis en marche avec une ardeur qu'il puisait dans l'imminence du danger. Les gendarmes se précipitèrent alors à sa poursuite dans les bois du Wasel ; mais leurs chevaux s'enfonçaient dans la boue jusqu'aux genoux, et Gautier, côtoyant la route dans les broussailles, leur rendait sa poursuite difficile.

Comme ils sortaient du bois, le jour commençait à poindre, mais faiblement ; la route était alors moins pénible.

« A bas la charge, au nom de la loi ! » crièrent encore les gendarmes.

Mais Gautier songea que le tabac contenu dans le sac il ne l'avait pas encore payé ; il songea que c'était le pain de sa famille... il continua de marcher.

Ils étaient maintenant dans Souchez. Le pauvre Louis espérait, en courant toujours, pouvoir atteindre sa maison et se cacher, pendant qu'il faisait encore sombre, dans un fossé profond situé tout auprès... Il courait, chargé d'environ quarante livres et les pieds nus, car ses souliers étaient restés pris dans la boue ; ses vêtements étaient traversés de sueur et de pluie ; sa poitrine était en feu, il ne respirait plus... Lion aussi courait toujours.

Il touchait au but tant désiré, quand il entendit les gendarmes armer leurs carabines,

Une pensée rapide lui traverse alors l'esprit ; il se

rappelle et s'explique soudainement ses pressentiments près du lit de sa pauvre Madeleine, et pourquoi il s'est senti tant ému quand elle l'a retenu par le bras dans son sommeil. Il veut la revoir encore et tente un effort désespéré!

« A bas la charge, au nom de la loi! » crient pour la troisième fois les gendarmes irrités. N'obtenant pas de réponse, il font feu. Une balle va frapper l'homme, qui tombe, l'autre atteint le chien, qui se penche sur son maître et se prend à hurler.

Les gendarmes, alors, descendirent de cheval en blasphémant; ils prirent le sac, qu'ils attachèrent à l'une des selles, et s'éloignèrent aussitôt.

Cependant le tonnerre avait réveillé la malheureuse famille; depuis longtemps elle était dans la plus grande inquiétude. Tous avaient pensé que Gautier était allé à Béthune, et, comprenant l'héroïsme de son dévouement, ils s'étaient mis en prières. Le bruit des deux coups de feu les frappa de terreur... Ils coururent à la fenêtre et aperçurent une masse noire et informe à quelques pas d'eux; l'obscurité les empêcha d'abord de rien distinguer; mais à la lueur du dernier éclair, ils reconnurent Gautier privé de vie; Lion était étendu sur lui. A cette vue, Madeleine sentit la vie se retirer de son cœur; elle prit Marie par la main, lui montra Georges et Hélène glacés d'effroi, entr'ouvrit la bouche pour parler... Mais aussitôt elle tomba: Marie se pencha sur sa mère; les pauvres enfants n'avaient plus de mère.

Au même instant un cabriolet s'arrêtait sur la route, devant l'habitation. Un homme en descendit : c'était moi, messieurs; et vous pouvez commencer à comprendre ma douleur! Mon repas avait dégénéré en longue orgie; j'avais tout oublié. Si j'avais accompagné les enfants comme Dieu et mon devoir voulaient que je le fisse, — Dieu qui venait de m'enrichir sans que je l'eusse encore mérité! — j'aurais peut-être sauvé les jours de Madeleine; j'aurais laissé à la chaumière assez d'or pour que Gautier renonçât à la contrebande; il ne serait point mort, le malheureux père!...

La faiblesse et l'égoïsme de mes amis m'avaient retenu à table, et ce n'était qu'après un honteux sommeil que je venais de me rappeler ma promesse menteuse.

J'allai donc droit à la chaumière; mais le cadavre du contrebandier me barrait le passage; je me baissai, je lui mis la main sur le cœur, hélas!...

J'entrai. Quand j'eus regardé Madeleine, je m'assis, silencieux et morne : pour l'un et pour l'autre, et aussi pour le repos de ma conscience dans l'avenir, j'arrivais trop tard. Aussi, pour réparer ma faute, je fis le serment de devenir le père des pauvres orphelins.

Depuis ce temps, messieurs, l'ivresse n'a jamais approché de mon cerveau, et je souffre toujours bien amèrement quand je vois dans un festin quelque raison qui s'égare.

— Enfin, dit Gilbert, la moralité de ton apologue ?

— Elle est renfermée dans l'épilogue, et l'épilogue sera court.

C'est à peu de temps de là que je vins habiter Paris. Georges y fut mis au collége Henri IV avec mon frère Jules ; Hélène fut élevée avec ma sœur Honorine chez mesdames Thiébaut.

Vous savez que le docteur Marteuil, mon père, est mort à Arras, quand j'avais douze ans, et que ma mère a perdu la vie en me la donnant ; nous formions donc ensemble une vraie famille d'orphelins.

Je ne sais pas si j'ai vraiment toujours été pour cette famille que j'avais adoptée le père que je m'étais juré d'être, mais je sais qu'une mère seule, c'est-à-dire un ange dans une femme, peut avoir et prodiguer l'amour pur, les soins pénibles, les adorables tendresses, les sublimes dévouements que Marie nous prodigua à tous. En retrouvant toujours depuis dix ans cette sainte terrestre à mes côtés, pour adoucir mes fatigues, apaiser mes ennuis, éloigner mes douleurs, j'ai pu croire que Dieu m'avait pardonné. Hélène et Jules, Georges et Honorine, ces deux couples chers, dont aujourd'hui la joie pure aurait dû étouffer tes sottes pensées ambitieuses, Gilbert... ces enfants bénis ont grandi pour se rendre mutuellement heureux ; je l'ai compris sans peine, et j'ai cru remplir la volonté de Dieu en les unissant à toujours.

L'automne dernier, nous sommes tous allés passer les vacances en Artois. Un soir, nous revenions de visiter le tombeau que j'ai fait élever aux époux Gautier, et nous traversions une plaine où l'on venait de faucher les blés ; un mélancolique son de cloches, annonçant un trépas, s'envola de la pauvre église de Souchez, et vint planer sur nos fronts pensifs ; je regardai Marie, qui s'appuyait sur mon bras ; elle avait les larmes dans les yeux.

« Marie, lui dis-je, les cloches sonnent pour nous sur un chagrin toujours bien vif... Voulez-vous qu'elles sonnent bientôt sur notre bonheur à tous? Voulez-vous être ma femme, Marie ?... »

La chère enfant mit sa main dans la mienne en prononçant simplement un oui qui me rendit heureux... et depuis ce matin, messieurs, on appelle ici la fille du contrebandier madame Marteuil.

Voilà mon histoire, Gilbert : elle a au moins le mérite d'être vraie. Maintenant, crois-moi, ne laisse plus ton visage et tes paroles calomnier ton cœur ; partage ma joie ; dis-moi qu'à ma place tu aurais fait comme j'ai fait, et aime-moi toujours comme je t'aime, mon cher ambitieux. »

Gilbert serra doucement la main de son ami. On m'a dit que ce futur diplomate avait alors une larme sous sa paupière... Quant aux autres amis de Marteuil, ses auditeurs, ils ne paraissaient ni moins convaincus ni moins attendris.

« Eh bien ! messieurs, vous ne dansez donc pas ?

s'écria d'une voix fraîche et rieuse une jeune femme toute vêtue de blanc qui pénétrait dans le boudoir; quelle peut être la raison d'une conférence à cette heure, et ici?

— Chère Marie, dit Marteuil, nous discourions sur ce thème aussi fécond qu'il est ancien : *Où trouver le plus sûrement le bonheur?*

— Ah! dit Marie, les opinions étaient sans doute bien partagées, car chacun a sa manière d'envisager le bonheur, et...

— Non, madame, dit Gilbert, notre discussion offrait une conclusion miraculeuse; je veux dire que lors de votre arrivée nous nous trouvions tous d'accord pour répondre à cette question.

— Et où le placiez-vous donc?

— Auprès de vous, madame. »

JOB LE RÊVEUR



A MON ANCIEN AMI FÉLIX PELCERF.

> « C'est un subiect merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme : il est malaysé d'y fonder iujement constant et uniforme. »
>
> MONTAIGNE.

J'ai déjà fait un peu de beaucoup de métiers, j'ai regardé l'avenir par de nombreuses lorgnettes; j'ai goûté la vie à bien des tables faites de bois différents, et porté les costumes de toutes sortes de rôles dans cette multiple comédie que joue tous les jours notre monde avec Dieu pour auteur et pour spectateur.

De ces changements d'existence, des impressions diverses que j'ai dû y recueillir, je n'ai retiré encore aucune expérience, — l'expérience est un mot, prétentieux synonyme de mémoire le plus souvent; — j'ai seulement gagné cette idée que le bonheur dé-

pend plutôt du tempérament que des différents cadres où le sort transporte notre vie. J'ai aussi acheté cette conviction, que de tous les assaisonnements connus à nos joies terrestres, les plus savoureux, c'est le travail, l'ignorance du lendemain, et toujours et surtout *la misère!*

Mais n'est-ce pas beaucoup parler de moi-même? On va croire que j'ai été poëte, et je n'aurai peut-être pas l'héroïque modestie de dire non. N'ajoutons donc sur moi que ce qu'il faut encore pour arriver à Job le Rêveur.

Eh bien! il a été un temps où j'étais ouvrier. Je ne me suis plaint alors à personne de cette condition; je n'ai jamais crié, non plus, que j'en fusse fier; je n'ai pas davantage abusé de mon humble rang pour publier de ces sortes de vers où le prolétaire dédaigneux traite la société en marâtre ou en catin; je puis donc dire naturellement, puisque c'est la vérité : J'étais ouvrier. Parmi mes compagnons de labeur, je distinguai, dès le premier jour, un grand jeune homme d'à peu près trente ans, qu'on appelait Job. Il était roux, pâle et maigre, avec des lèvres très-rouges et des yeux très-noirs. Son front fort large, sinon élevé, avançait trop sur ses yeux; enfin, il portait une tête comme on en voit rarement, sur un corps comme on en voit trop dans Paris, corps anguleux, faussé, amoindri par une mauvaise nourriture.

Job était doué d'une bonté vraiment évangélique, mais à de certains jours cette bonté prenait de si

étranges façons que nul n'aurait pu la reconnaître. Quoique gagnant peu, Job était charitable. Lorsque je sortais avec lui et qu'il donnait à quelque mendiant, je l'entendais toujours accompagner son aumône de paroles significatives. — Vous avez fait votre part de travail, et vous demandez du pain, disait-il à un vieillard, je vous honore et vous plains, mon camarade; mais si vous n'avez rien à vous reprocher, vous ne devez pas être trop malheureux. Dans tous les cas, bon courage! il en faut jusqu'au bout. Quand c'était une de ces femmes chargées d'enfants chétifs et à moitié nus : « Vous êtes une malheureuse si vous ne songez pas à l'avenir de ces petits-là... et si vous le voyez, vous êtes une infâme... car vous en ferez des voleurs. Si vous voulez raccommoder mon linge, je vous payerai bourgeoisement, et je vous dirai peut-être de bonnes choses. »

Il me répétait souvent : — Un gouvernement démocratique est bien puissant quand il est sincère! mais un des priviléges heureux des pouvoirs absolus, que ne contrôlent aucuns bavards, c'est de pouvoir ramasser tout ce monde-là sur le pavé sans préambule et sans cérémonie pour en faire par la force d'honnêtes instruments... Malheureusement, ajoutait-il, les gouvernements de tout genre sont égoïstes comme un seul homme.

Le caractère de Job ne subissait jamais la plus légère influence des petits événements de sa vie; mais il n'était vraiment joyeux qu'au printemps. Mé-

lancolique pendant l'automne, il devenait tout à fait triste en hiver. L'été, il paraissait accablé, et c'est alors qu'il était le plus obstinément silencieux. Je n'ai jamais pu savoir, quelque ruse que j'aie mise en jeu, pourquoi cet homme, qui semblait avoir autant de connaissances acquises que d'intelligence, s'était fait ouvrier. A ma première demande, il avait simplement répondu : — Tu ne pourrais pas tout comprendre.

Quand il me connut assez bien et qu'il se laissa aller à penser tout haut devant moi, il m'arriva souvent, trouvant des idées justes, de lui demander pourquoi il n'écrivait rien, pourquoi il n'essayait pas de publier quelque chose. Job alors me regardait avec une sorte de pitié douce et ne disait mot. Une fois, pour réponse, il me mena dans sa chambre et me fit voir sur les murailles une quantité d'inscriptions gravées avec n'importe quelles pointes... — Voilà mes œuvres, dit-il.

Cette chambre de Job faisait, avant lui, partie de l'atelier; mais il avait obtenu, un jour, que lui seul y travaillât, puisque déjà il y couchait.

Comme Job était un gardien fidèle autant qu'un habile ouvrier, on n'avait pu lui refuser cette petite faveur. Heureux alors de sa solitude, il s'était mis à *abattre* deux fois plus d'ouvrage qu'auparavant; c'était de ce moment aussi que les compagnons de Job l'avaient surnommé le Rêveur.

Maintenant, peut-être êtes-vous plus curieux de savoir quel état un homme comme celui dont je parle

avait pu choisir ou saisir. Je n'ai aucune raison de le cacher. Cet état, ce métier est un des plus durs, des plus utiles, des plus sales, des plus dédaignés de l'intelligence, parmi ceux que la civilisation exige; Job et moi, nous étions corroyeurs, c'est-à-dire pour ceux qui l'ignoreraient encore, que nous recevions des mains du tanneur, pour les préparer avant de les remettre aux cordonniers et bottiers, les cuirs et les peaux qui, finalement, portent nos prétentions sur le pavé des villes. Job eût-il fait des chefs-d'œuvre, qui peut dire qu'ils auraient eu jamais la publicité accordée à ceux de ses ouvrages qui avaient le bottier pour éditeur? Oui, lecteurs de hasard, vous avez peut-être admiré dans quelque verte prairie, par un matin de printemps, une belle vache, au bienveillant mufle roux, à la robe brune et blanche, laquelle est venue s'étendre un beau jour sous les outils laborieux de Job; vous, monsieur, qui vous tenez si bien à cheval, vous avez peut-être séduit de beaux yeux, monté sur un vaillant animal, qui, de ruine en ruine, sera arrivé dans mes mains d'apprenti, et j'ai peut-être retrouvé les traces de votre éperon dans ces flancs généreux qui bondissaient sous votre orgueil... Vous aussi, madame, qui parcourez ceci en attendant quelqu'un, peut-être en ce moment fouettez-vous avec impatience votre tapis du bout vernis de vos étroites bottines?... Eh bien! ce cuir qui brille a peut-être passé dans mes mains, et, bien certainement vous y attachez plus de prix qu'aux lignes que je fais passer

aujourd'hui dans les vôtres!... On n'a donc pas tort d'être corroyeur.

Aux heures de repas, je voyais toujours Job manger avec une extrême rapidité les aliments les plus simples. Dès qu'il avait fini, il se mettait à lire. La quantité de livres que j'ai vu passer sur son marbre (le travail des corroyeurs se fait en grande partie sur le marbre) est vraiment prodigieuse. — Si je devais jamais produire, me dit-il un jour, je me garderais bien de lire autant, ce serait peut-être la mort de toute originalité en moi... Mais avec l'avenir que Dieu m'offre je puis lire sans danger. Et il dévorait des bibliothèques. Depuis, je n'ai jamais rencontré un homme en qui respirât au même degré que dans Job la vénération, l'amour, la reconnaissance que l'on doit aux hommes de génie, et, fait trop rare à observer, il ne niait, il ne contestait aucun génie vivant par cette misérable raison inavouée toujours qu'il est vivant : non ! Il jugeait comme jugent ceux qui possèdent la suprême bonté. « La bonté, dit Victor Hugo, c'est le fond des natures augustes. »

Un soir, on ne vit point rentrer Job. Le lendemain il ne reparut pas. Je fus chargé d'aller à sa recherche, j'y mis tout mon zèle et tout mon cœur, ce fut en vain, je n'eus de ses nouvelles nulle part ; ni la préfecture, ni la morgue, ni les prisons, ni aucun des repaires explorables de Paris, rien ne me dit plus un mot de cette étrange destinée. Nul n'a jamais revu mon pauvre compagnon. Après quelque

temps sa chambre me fut donnée. J'y ai copié tout ce qu'il a confié aux murailles, je me suis aussi rappelé autant que possible ce que je lui ai entendu dire, et sans essayer même d'y mettre aucun ordre, je l'ai ajouté à ces quelques lignes qui sont presque des pleurs. Voici donc ce que je sais de Job ; ce sont, pour ainsi dire, les reflets des saisons qui agissaient si fort sur son caractère. Je ne donne point mon ami envolé comme un penseur, mais pour ce que nos naïfs compagnons ont toujours dit qu'il était : Job le Rêveur.

Voici ses œuvres :

—

Être philosophe, c'est se tenir dans le milieu de tout.

—

Les riches ne savent pas être riches ; les pauvres ne savent pas être pauvres. — Ceux qui tiennent le milieu mélangent les vices de la pauvreté et les misères de la richesse. — Ici-bas, qui sait être heureux ?

—

Dans un pays trop civilisé, le visage travestit l'âme aussi souvent qu'il la traduit.

—

Si l'on voit plus de bons acteurs que de bonnes

actrices, c'est peut-être parce que les femmes dépensent dans la vie privée tout leur talent de comédie.

—

Trop souvent en France l'harmonie est une science qui consiste dans l'égorgement de la mélodie.

—

Appliquez la sobriété à toutes choses, et en doublant la somme de vos jouissances, vous doublerez leur durée.

—

La justice selon Dieu, c'est la clémence.

—

Toute science humaine est une porte de l'infini.

—

La délicatesse, c'est l'esprit du cœur.

—

Rien ne vaut l'appât de l'or pour inspirer la ruse et même l'esprit ; et si Notre-Dame de Paris était bâtie en or, je gage qu'il se trouverait assez de gens adroits pour l'enlever en une nuit sans qu'on s'en aperçût.

—

La véritable seconde vue, c'est la première.

—

Ce qui constitue essentiellement l'orgueil, c'est la chose résumée en ce mot *paraître*. *Être* pour *paraître* est la raison des grands hommes; *paraître* sans *être*, est celle des sots; *être* sans vouloir *paraître*, est celle des sages.

—

La philosophie est une ville pleine d'impasses.

—

Pour l'observateur désintéressé qui regarde de loin se jouer la comédie humaine, c'est souvent les rois que Dieu charge du rôle de bouffons.

—

On parviendrait peut-être à dire quand finira le monde; on ne pourra jamais dire à quel point s'arrête la vanité d'une femme, l'amour-propre d'un banquier et l'orgueil d'un poëte.

—

Mon avis est que lorsque Épiméthée ouvrit la boîte de Pandore, il n'en tomba que des plumes toutes taillées.

—

On ne traduit pas plus les beautés des chefs-d'œuvre étrangers qu'on ne donne de regard aux lions en les empaillant.

—

Il y a quelque chose de plus rare que le génie, d'aussi rare que le bonheur : c'est la raison ; et si le bonheur est aussi rare que la raison, c'est sans doute qu'elle seule le donne.

—

Il y a un livre qui sera toujours plus difficile à faire en France que l'*Esprit des lois*, c'est les *Lois de l'esprit*.

—

Dans la statistique des suicides de chaque année, pourquoi ne compte-t-on pas les poëtes qui vont siéger dans les parlements, et les jeunes esprits qui entrent dans le journalisme?...

—

Les avocats ne prouvent qu'une chose, c'est qu'ils sont bavards.

—

Madame de Sévigné aima sa fille, comme mademoiselle Mars aimait le rôle de Célimène.

—

Qu'y a-t-il de plus naturel à l'homme qu'une sottise?

—

Les sauvages ont le pagne : nous avons les convenances.

—

Si toutes les nations du monde savaient bien le sens exact et national du mot *politique* en Angleterre, elles se regarderaient avec terreur; et d'un commun accord, elles feraient rentrer l'île perfide sous la mer.

—

Ne vous semble-t-il pas qu'on doive avoir pour la langue du pays où l'on est né un peu du respect qu'on a pour le vêtement de sa mère?

—

En quel temps vivons-nous, et quel peuple sommes-nous, pour qu'on voie une grille de fer garder la boutique des boulangers?...

—

Savez-vous à quel moment les hommes de courage sentent en eux le frémissement de la peur? — C'est quand le danger est passé.

—

Ce qu'on nomme modestie, c'est souvent le haut-de-chausses de l'orgueil.

—

Bohême, voulez-vous être trop connu? — Faites des dettes. Voulez-vous être très-inconnu? — Faites des vers.

—

L'art est la part que Dieu a laissé à faire aux hommes dans ses œuvres.

—

C'est la faiblesse humaine qui a fait de la liberté une utopie.

—

Quand un homme de talent surgit à l'horizon, je me hâte d'en croire beaucoup de bien, car on en dira bientôt beaucoup de mal.

—

Que de femmes portent des bas-bleus, parce qu'elles n'en peuvent porter de blancs!

—

Pourquoi donc l'esprit est-il ordinairement l'avocat du mal?

—

Ne condamnons pas les fautes causées par des maux dont nous n'avons pas souffert.

—

Quand une femme bonne est laide, soyez sûr que sa laideur a augmenté de moitié sa bonté.

—

Les dispositions si variables du corps cachent le secret de bien des choses, qu'on a toujours cherché ailleurs que là.

—

Le malheur des hommes d'une volonté puissante, c'est toujours de ne pas savoir s'arrêter à temps.

—

On juge les choses comme on les voit. Pauvre vue humaine! Pour un sens douteux qu'on connaît par la vue, toute chose a mille autres sens qu'on ne prend pas la peine de supposer.

—

Pour voir le mal les hommes ont des yeux de lynx, des yeux de taupe pour voir le bien.

—

Quand vous vous sentirez devenir méchant, allez songer dans les cimetières.

—

On est heureux sans le savoir; c'est quand on ne l'est plus qu'on sait qu'on l'était.

—

La vie est une phrase pleine de parenthèses.

—

Le temps se passe à n'avoir pas le temps.

—

Les masques sont souvent plus beaux que les visages.

—

Connaître les hommes, c'est aimer les chiens

—

En fait d'influences, ne subissons que celles du cœur.

—

Que les absents aient toujours raison !

—

La mort n'est qu'une absence.

—

L'excessive civilisation oblige à se défier autant de ses qualités que de ses défauts.

—

Pourquoi donc ne suit-on que les mauvais conseils?

—

Le doute et l'impuissance saisissent l'homme dans la paresse, comme le froid et la mort dans l'immobilité.

—

La gaieté demeure avec le labeur.

—

On est jeune à tout âge.

—

Les hommes les plus utiles aux autres sont ceux qui marchent dans la vérité, parlent dans la vérité, agissent dans la vérité et font connaître ou reconnaître et aimer la vérité.

—

Un peu de bêtise ne messied pas à la bonté du cœur, mais trop de bêtise étouffe le cœur, comme l'étouffe souvent trop d'esprit.

—

Les sots ne sont jamais vraiment bons.

—

O gloire ! grande pourvoyeuse du malheur !

—

La poésie n'a la raison pour ennemie que lorsqu'elle veut se passer d'elle.

—

Le plagiaire, c'est le voleur par vanité.

—

Il faut être clément avec les malheureux.

—

Quand la sottise arrive à sa trentième puissance, elle a chance d'être appelée profondeur.

—

L'absolu humain, c'est la raison.

—

La philosophie doit être la science du vrai.

—

La perfection dans l'éloquence, c'est le silence.

—

Molière servit à son siècle un merveilleux festin. Les auteurs comiques modernes ont ramassé les miettes; et ils en servent le moins qu'ils peuvent à la fois sur les plus grandes tables possibles.

—

L'orgueil est l'entremetteur le plus estimé de l'enfer.

—

Le malheur a des griffes, le bonheur a des ailes.

—

Un paradoxe, c'est un diamant qui a une paille.

—

Les femmes les plus savantes oublient toujours d'apprendre à vieillir.

—

Il ne pousse, en aucune forêt, de bois pour entretenir les beaux feux de joie qu'on nomme enthousiasmes.

—

Le jour où, dans toutes les langues, le mot *défense* aura remplacé le mot *guerre*, le genre humain touchera à l'harmonie universelle.

—

Il y a des pensées qui, la veille, sombres comme la nuit, le lendemain vous éblouissent comme des soleils.

Ce phénomène résulte davantage des dispositions diverses où la pensée trouve l'esprit que de la nature même de la pensée.

Ce qui fait qu'une pensée rappelée en même temps à plusieurs serait dans le même instant sublime pour ceux-ci, insignifiante pour ceux-là.

Une de ces pensées est celle-ci de Jacotot : « *Tout est dans tout.* »

Une pensée telle est encore celle-ci de Raphaël : « *Comprendre, c'est égaler.* »

Mais bien au-dessus de celles-là sont les pensées qui éblouissent partout et toujours, comme cette pensée de madame de Staël : « *Tout comprendre, serait tout pardonner.* »

—

Beaucoup de gens n'ont jamais connu le bonheur pour lui avoir toujours préféré le plaisir.

—

On est logique malgré soi ; c'est qu'on est aux ordres de la nature, si logique elle-même, et qui n'en sait rien.

—

Se faire aimer, c'est se rendre meilleur.

—

Faites de votre conscience une sœur de charité pour les autres, une bégueule pour vous-même.

—

Il est des êtres — ulcères sociaux — qui n'ont jamais compté sur eux-mêmes pour subvenir aux besoins de leur existence. Ils se rencontrent surtout parmi ceux à qui une enfance rude et travailleuse n'a rien révélé d'abord des épines de la vie. Il faut à ceux-là que les choses qui se meuvent autour d'eux aient un profit pour eux; et cela, sans qu'ils aient été pour rien dans ce qui a mis ces choses en mouve-

ment. Il faut que les autres êtres qui vivent dans leur cercle pensent, agissent, et voient l'avenir pour eux. A l'instant du labeur ils errent; au jour de la souffrance ils pleurent; couchés ou assis, lorsqu'il faut être debout, leurs bras pendent, ou tout au plus leurs mains se joignent. D'une remarquable activité pour recueillir tout ce qui est jouissance, ils restent d'une dangereuse passivité lorsqu'il faut semer. Déplorable égoïsme, d'autant plus fatal qu'il s'ignore lui-même. Stupide ignorance de la vie, que doivent combattre de tout leur pouvoir ceux qui les rencontrent sur leur chemin.

—

Dieu seul finit ce qu'il commence.

—

Pas de chef-d'œuvre qui ne rencontre des sifflets ! Pas de médiocrité qui ne trouve des bravos !

—

Une recette pour paraître toujours jeune, c'est de faire lire un bon cœur dans l'air de son visage.

—

Les paresseux sont des outils sans manche.

—

Pourquoi les hommes de beaucoup d'esprit sont-ils

si rarement des hommes de beaucoup de courage ?...

—

L'homme le plus heureux, c'est celui qui espère le plus.

—

Non-seulement les poëtes sont orgueilleux, mais, hélas ! ils sont encore vaniteux.

—

Pour bien juger les choses, regardez-en l'envers.

—

L'ignorance a le droit d'être gaie.

—

Soyez pleins de pardons pour les fautes des vieillards.

Si vous vous êtes trompé dans votre jugement, comment réparerez-vous votre erreur ?

—

Dans le cours de la vie on se fait encore plus de mensonges à soi-même qu'on n'en fait aux autres.

—

Dans la bonté on trouve la justice qui est la source de toute liberté ; soyez tous bons, vous serez bientôt tous libres.

—

Les gens qui s'exagèrent tout ressemblent à ces pauvres écrivains qui mettent un point admiratif à chaque phrase.

—

Dieu met ses conseils partout.

—

Un intérêt mystérieux emplissait pour moi la chambre du Rêveur, sombre bouge ouvert par une fenêtre vermoulue sur une cour de cinq pieds carrés. Tous ceux qui l'avaient habitée y étaient devenus fous. Ceci n'est point une imagination de conteur, mais bien une triste vérité dont les preuves sont trop trouvables. — Un ancien secrétaire d'ambassade, Céleste le H*** qui, lui aussi, s'était fait corroyeur (pourquoi? c'est une autre histoire), en est sorti pour entrer dans une maison de santé. Un ascétisme outré avait déréglé son cerveau. Son successeur, qui avait le privilége de s'appeler Juvénal, et qui n'était pas tous les jours indigne de ce nom, y a vu s'ébranler sa raison (pourquoi? c'est impossible à dire.) Un ouvrier nommé Noël, qui précéda Job, et qui me conduisit le premier aux Funambules admirer Deburau, y devint fou par excès de paresse — ce qui pourrait fournir la matière d'un beau livre médical.

C'est là ce que raconte la chronique de la vieille maison du corroyeur.

Dans quel état intellectuel Job a-t-il fermé la porte

de sa chambre pour la dernière fois? voilà ce que je me suis souvent demandé. Et moi-même, qui ose faire ce que Job n'a pas voulu tenter : écrire! dans un pays et une époque où florissent tant de beaux génies littéraires!... suis-je bien réellement sorti de la chambre de Job aussi raisonnable que j'y étais entré?

LE FOND D'UN TIROIR.



A JULES PLOUVIER.

Nous n'inventons jamais que le vrai.
DE BALZAC.

I

LE BERCEAU D'UNE GLOIRE.

Par une belle soirée de juillet, un homme, à la démarche noble, à la figure sérieuse, au front large et rêveur, se promenait à pas lents le long de la Tyne, à peu de distance de North-Shields, petite ville du Northumberland. Le soleil se couchait mollement à l'horizon, dans la direction de Carlisle. Déjà quelques étoiles scintillaient au fond du ciel, le murmure du fleuve, les soupirs de la brise, le

mugissement lointain de la mer du Nord, la vague chanson des esprits du soir, confondaient leurs mélancoliques harmonies; tout semblait entretenir dans sa rêverie le promeneur solitaire. Soudain, il s'arrête, et, relevant brusquement sa tête, longtemps penchée, il prête l'oreille avec une attention violemment éveillée. Ce personnage, que nous nommerons l'Inconnu jusqu'au moment qui nous apprendra son nom, se trouvait alors devant des bateaux en construction : çà et là des morceaux et quelques outils épars disaient que le travail venait d'être délaissé par l'ouvrier à l'instant où le soleil avait délaissé ce monde, chantier divers dont il est lui-même l'ouvrier tout-puissant.

Ce qui avait soudainement suspendu les pensées de l'Inconnu, et interrompu sa promenade, c'étaient des accords tirés d'un violon avec une pureté ravissante, et qui semblaient partir d'un grand bateau couvert, probablement achevé, car il se prélassait orgueilleusement sur le fleuve, retenu seulement au rivage par une corde grossière.

Après un court prélude, le violon se mit à chanter d'une voix mélodieuse : cela faisait involontairement songer à quelque prière d'amoureux. Puis, changeant de ton, il parut imiter la réponse coquette et désespérante d'une capricieuse jeune fille : c'étaient des moqueries, des agaceries, des éclats de rire sans fin. Par moments, on entendait la voix douloureuse et tendre, hasardant une plainte; puis, la coquette

reprenait son ton railleur et gracieusement méchant. Enfin, le sentiment fut vainqueur : tout sembla se fondre en un duo jôyeux, dont l'imagination seule eût pu suivre les phases... Il y eut un crescendo admirable !... et tout se tut.

L'Inconnu était resté en extase sous l'empire de ce merveilleux concert, que son imagination avait suivi, comme j'ai essayé de le dire.

— C'est admirable ! s'écria-t-il enfin, quand il n'entendit plus que le bruissement des arbres du port, c'est admirable ! c'est à peine si je comprends que des mains humaines puissent tirer d'un violon de si célestes harmonies. Ces sons doivent pourtant sortir de ce bateau : il faut que je sache quel est l'ange, la fée ou le démon qui s'est caché là ce soir. Ce disant, l'Inconnu se mit en devoir de descendre dans l'embarcation à l'aide d'une planche, qui formait un pont du bord au quai. Le bateau neuf et pimpant séchait sans doute d'impatience à se voir encore captif, car il sembla joyeux quand le promeneur se disposa à l'aborder : et, dans sa jubilation nautique, dans son impatience immodérée, il s'éloigna bravement du quai de toute la longueur de la corde. Ceci explique suffisamment, j'espère, comment la planche, devenue trop courte pour l'espace à traverser, jugea convenable de se laisser choir dans la Tyne, sans s'inquiéter autrement du personnage qu'elle supportait. Au bruit que firent l'homme et la chose en tombant dans le fleuve, un robuste enfant de quinze ans

à peu près sortit précipitamment du bateau, et, s'élançant après l'homme, il le ramena bientôt à terre.

— Merci, mon garçon, dit le sauvé au sauveur, sans toi je n'aurais jamais pu savoir ce que je m'en vais apprendre.

Puis, se dégageant des mains de l'ouvrier qui l'essuyait de son mieux, il voulut, sans attendre davantage, s'élancer plus adroitement dans le bateau.

— Un moment donc, Monsieur, fit l'enfant en le retenant : au moins, séchez-vous un peu. Qu'avez-vous donc tant à cœur de savoir?

— Je veux m'assurer si c'est bien dans ce bateau qu'on jouait du violon tout à l'heure, et voir celui qui en jouait.

— C'était bien dans ce bateau, Monsieur, et celui qui en jouait, c'est moi.

L'Inconnu ne dit point à l'enfant qu'il mentait; il le regarda, ce qu'il n'avait pas encore fait jusque-là, et quand il l'eut examiné, il lui prit les deux mains dans les siennes, et l'attirant à lui :

— Comment te trouves-tu là? dit-il, en accompagnant son interrogatoire d'un coup d'œil profond.

— Monsieur, je me nomme William Shield, répondit l'ouvrier, de Swalwel, dans le comté de Durham. Mon père était un pauvre maître de chant qui m'apprit le violon alors que j'étais bien jeune encore. A huit ans, j'en jouais déjà... passablement; mais voilà deux ans, mon pauvre vieux père est mort; pour ma mère, elle avait expiré en me mettant au

monde! Moi, alors, je suis resté seul sur la terre, bien seul et bien malheureux... Il fallait vivre; je suis venu me proposer comme apprenti à un constructeur de bateaux, il m'a accepté. Le jour, je travaille de mon mieux; le soir, et souvent la nuit, je reprends mon violon, mon seul ami, et je joue un peu en pensant à mon père. Quelquefois je me figure qu'il m'entend... Si je vous dis tout cela à vous, Monsieur, ne croyez pas que j'en parle à tout le monde, non, non; je le cache avec soin et toujours; si je vous le dis, c'est que... c'est parce que... Enfin, j'ai eu besoin de vous le dire.

— Et de qui est le morceau que tu exécutais ce soir, mon brave enfant?... demanda l'inconnu sans détacher ses yeux de ceux du jeune homme.

— Il est de Correlli, Monsieur, et aussi un peu de moi.

— Mon ami, je ne suis ici qu'en passant. Demain, je pars pour Londres, tu viendras avec moi, et là...

— Non, oh! non, je ne puis... Pardonnez-moi si je vous refuse, mais j'ai encore un an d'apprentissage à remplir. Mon patron m'a accueilli généreusement quand j'étais malheureux, et je veux, maintenant que je lui suis utile, m'acquitter largement avec lui.

— Bien, mon noble enfant, bien! obéis à ton cœur : mais, dans un an, promets-moi, sur la mémoire de ton père, de venir me retrouver à Londres.

— Je vous le promets, Monsieur ; mais comment vous trouverai-je?

— Demande le compositeur Cramer ; il te recevra comme son enfant.

Puis, après, quelle que soit ta destinée, n'oublie pas que c'est lui qui a découvert ton génie.

William Shield tint sa promesse. L'année écoulée, il alla retrouver son célèbre protecteur dont l'amitié lui fut toujours fidèle. Grâce à lui, il se vit bientôt chef d'orchestre du théâtre de Durham ; puis il compléta ses études en visitant l'Italie ; puis, il devint en même temps que *musicien ordinaire du roi d'Angleterre*, un bon compositeur. On pourrait retrouver, applaudir peut-être ses opéras les plus estimés : *Rosina*, *le Fermier de Fontainebleau*, *le Pauvre soldat*.

Souvent, au milieu de ses succès, à peu près oubliés de tous, — on oublie si vite et tant de choses : tant d'œuvres, tant d'hommes !... — William Shield, aux heures de souvenir, s'est rappelé son apprentissage de constructeur de bateaux. C'était alors avec un plaisir bien pur, avec un bien noble orgueil de cœur qu'il se retraçait cette belle soirée de juillet, ineffaçable dans sa mémoire, pendant laquelle le grand Cramer avait failli se noyer par admiration pour lui.

II

PETITE HISTOIRE D'UN GROS TAS DE FAGOTS.

L'autre dimanche, en chemin de fer, nous allions voir Rita à Courbevoie, et nous accompagnions madame de P... Chemin courant, nous nous laissions aller à raconter à cette charmante femme toute notre peine quand il s'agit de faire vivre quelques jours dans nos mains quelques rares centaines de francs. — Voyez-vous, disions-nous, c'est toujours un des instants les plus critiques de notre vie! On met son argent dans sa droite, et on la ferme, et on lui recommande l'économie ; bah ! la gauche, côté du cœur!... penche toujours à la prodigalité; elle va retrouver l'autre qui résiste, combat s'ensuit, dans le combat l'argent tombe et...

— Oh! j'imagine bien, dit madame de P..., ne sommes-nous pas tous ainsi! Dans ces jours-là, nos goûts deviennent passions; nos désirs, nécesssités ; les ruisseaux se font cascades, les courants se multiplient... et tout y passe! Tout le monde comprend cela.

— Pas les banquiers!

— Ça n'est pas leur affaire.

J'ai beaucoup connu le brave général Damrémont que l'Afrique nous a tué. Du temps qu'il était sous-lieutenant, c'était à Calais, 500 francs et lui ne pouvaient jamais coucher deux nuits sous le même toit. Un jour, un énorme tas de fagots qui demeurait depuis longtemps sous sa fenêtre lui donna l'idée d'une ingénieuse caisse d'épargne. Depuis, les 500 francs habituels une fois reçus en écus, Denis Damrémont les éparpillait dans les fagots ; puis, chaque matin, il ne prenait à cette caisse que ce qu'elle lui offrait, et il ne prenait jamais beaucoup, car il lui fallait remuer les fagots un à un pour obtenir 5 francs, ce qui, à la longue, devenait un dur métier. Denis avait appelé cela mettre des bâtons dans les roues de sa prodigalité.

Un matin, que Denis, accoudé à sa fenêtre et fumant un cigare, regardait sa caisse en se demandant ce qu'elle pouvait contenir encore, il vit entrer, dans la cour aux fagots, un cheval, une charrette et un charretier. Tout cela venait chercher les fagots. — Hélas ! se dit le sous-lieutenant, voilà comme le temps amène la ruine des meilleures institutions ! A qui confier mes fonds maintenant, ils vont encore courir la poste !

— Est-ce qu'on confie ces choses-là à la poste ?

— Ne m'interrompez pas. Comme Damrémont se faisait ce discours, il entendit le charretier qui s'en faisait un autre. Debout et regardant les fagots à enlever, il parlait tout seul pour se dire : « — En

vérité, je n'ai pas aujourd'hui le moindre cœur à l'ouvrage! Quand je songe à ma pauvre femme, à ma s..... famille!... Et pas le sou! payé d'avance pour un mois! pas le sou! » Damrémont entendait. «—Eh bien! mon brave, ça ne va donc pas? dit-il au charretier entre deux bouffées de fumée. — Ça va si tant mal que tout va crever, et moi avec, avant qu'il soit quinze jours!... — Ah! oui-dà... Eh bien! mon bonhomme, enlevez-moi ces fagots-là; depuis que j'habite ici, j'ai semé là dedans de la graine d'économie, et les pièces de cent sous ont dû pousser au fond comme des champignons... Allez, enlevez: la récolte est pour vous. » Le pauvre charretier baissa la tête sous ce qu'il croyait une plaisanterie, et, résigné, se mit à la besogne. Finalement il ramassa 350 francs, que Denis, encore plus joyeux que lui, le força d'emporter. Comme l'heureux moissonneur tournait la porte, Damrémont le rappela; c'était pour dire: « A propos, l'ami, voilà mon cigare éteint, et c'est mon dernier; prêtez-moi donc cent sous pour en avoir quelques autres... » Et il m'a dit depuis qu'il n'en avait jamais fumé de meilleurs que ceux de cet écu-là.

— Et après?

— Après, la vie sérieuse est venue, les beaux grades sont venus, et puis les belles et braves actions... et il est arrivé un jour où un boulet de canon arabe a mis fin à tout cela... Mais préparez-vous à faire votre cour à Rita: nous sommes arrivés.

III

HISTOIRE D'UNE PETITE TORTUE QUI NE VOULAIT PAS DORMIR.

I

Ils étaient six dans la caisse du milieu qu'on nomme *intérieur,* c'est-à-dire au complet. Le premier avait sur la tête un bonnet de soie noire ; le second une casquette de voyage ; le troisième avait un foulard ; le quatrième portait encore son chapeau ; le cinquième des cheveux vigoureusement crépus ; le dernier ne portait rien. — Pour combattre la monotonie des longs voyages en boîte fermée, celui-ci avait pris un livre, celui-là sa tabatière ; l'un avait pris son journal, l'autre, un air bête ; le n° 4, l'homme au chapeau, s'amusait à ôter son dit chapeau pour le mettre au filet qui garnit le plafond des diligences, puis à le replacer sur son front, puis à le rendre au filet... Il donna à ce touchant spectacle un bon nombre de représentations ; enfin quand il fut à peu près constaté qu'il savait jouer avec son chapeau, il le laissa dans le filet. Pour se distraire, le voyageur aux cheveux crépelés, le n° 3, avait pris, lui, quoi ? Une petite tortue. Il paraissait l'aimer

beaucoup et préférer même sa conversation à celle du plus aimable commis-voyageur.

II

Avec la nuit le sommeil vint aux habitants de la diligence. Morphée a ceci de commun avec son paronyme Orphée, que parfois il fait comme lui de la musique; quelquefois même, aux théâtres lyriques, on les voit en présence : Orphée appelle Morphée. Le soir dont nous parlons, les parois de l'intérieur résonnèrent d'une symphonie à cinq voix ronflantes, dont le Conservatoire lui-même eût été jaloux; bientôt, séduit par cet harmonieux exemple, ce voyageur à la tortue parut vouloir le suivre.

— Ils sont là cinq basses formidables, dit-il à sa compagne, je vais peut-être faire le dessus qui manque... Allons, toi, ma mignonne, tu vas aller dans ton dortoir rêver des champs de ta patrie. Ce disant, le nº 3 mit sa tortue dans la poche de sa redingote en lui souhaitant une bonne nuit. Il commençait un songe qui lui montrait la première représentation de la *Jeunesse des Mousquetaires*, quand il se sentit un grand froid au cou, il sortit brusquement du Théâtre, pour voir ce qui entravait la représentation, c'est-à-dire qu'il porta la main à sa cravate; il vit alors que la tortue avait quitté son dortoir; ce froid, c'était celui de la tête de l'animal qui cherchait à se distraire de son insomnie. Il remit la tortue dans sa poche

en lui faisant un peu de morale, et entreprit un deuxième rêve; cette fois, il se trouvait à la première représentation de *Monte-Cristo*, on applaudissait, quand tout à coup quelque chose d'aigu lui entra dans l'oreille... Aïe! s'écria le voyageur, c'est un sifflet! et il s'éveilla. — Ce n'était pas un sifflet, mais la tortue, dont l'insomnie continuait. — Il est cependant bien l'heure de dormir, mauvaise petite... critique, dit le voyageur à sa compagne, où te fourrerais-je bien? — Il se rappelle alors le chapeau de son vis-à-vis suspendu au filet, il lève le bras et loge l'indiscrète dans le chapeau. — Cette fois, il se rendort pour un quart d'heure : on ignore ce qu'il voit en songe quand quelque chose tombe lourdement sur ses genoux et le réveille en sursaut. — C'est la tortue. — Demain, ma chérie, lui dit-il en la remettant dans le chapeau, je m'informe des choses qui sont le plus désagréables à ton espèce, et je te les procure, tu peux t'apprêter : mais il n'a pas le temps de refermer les yeux : la chérie lui retombe sur les genoux. — Je change d'idée, continua-t-il; demain, à mon premier repas, je meurs d'envie de manger un bon bouillon de tortue désagréable, et je compte sur toi pour le fournir. En attendant, veillons ensemble ta dernière nuit, malheureuse.

Aux premières lueurs de l'aube, la tortue repentante dormait paisiblement entre les bras de son maître, et celui-ci allait peut-être l'imiter, quand l'aurore lui montra d'un de ses doigts de rose le

chapeau de son vis-à-vis. Ce chapeau était radicalement défoncé, et le fond pendait d'une façon tragique et consternée. Voilà une œuvre de tortue que je soumettrai à messieurs de l'Institut, se dit le voyageur en regardant alternativement l'homme au chapeau et la chérie, tous deux dormant comme père et mère... Mais que va dire ce monsieur qui paraissait tant aimer son chapeau !

III

La diligence était arrêtée à un relais ; le voyageur aux cheveux crépus était descendu le premier, quand il vit venir à lui son vis-à-vis, le chapeau à la main.

— Monsieur, je veux vous parler, disait l'homme au chapeau.

— Couvrez-vous donc, mon cher compagnon.

— Monsieur, vous avez fait une farce indigne !

— Ah ! vis-à-vis, m'en croyez-vous capable ? Ma tortue, je ne dis pas, mais moi ! Ah ! voisin !...

— Alors, monsieur, vous répondez de cette farce indigne ! Voyez-vous mon chapeau ?

— Oui, très-bien ; voulez-vous le mien ?

— Mon chapeau était neuf de la tête aux pieds, monsieur : j'ai le droit d'en désirer un tout neuf.

— Qu'à cela ne tienne, n° 4, j'en ai un là sur l'impériale ; il est neuf ; je vais vous le faire servir.

On retira d'entre les bagages un étui à chapeau que le voyageur crépelé ouvrit avec une clef. Il en

retira un beau feutre qu'il présenta gracieusement à son compagnon.

— Tenez, il doit vous aller comme un gant!

— Ah! par exemple, dit le mécontent en disparaissant sous le feutre jusqu'au menton, c'est un cirque romain que votre chapeau.

— Alors, dites-moi ce que vous voulez. — Voulez-vous ma tortue? Elle a bien des talents.

— Saperlotte! sacristi! sacré bonhomme! répétait l'infortuné numéro 4, en retournant le feutre dans ses mains... Ah! mais, ah! mais, mais il me va, il me va à ravir; jamais, non, jamais je n'ai été si bien coiffé!

Et dans sa joie, le voyageur retenait à deux mains le chapeau à la hauteur de ses sourcils.

C'est que le pauvre numéro 4 venait de lire, écrit sur la coiffe, ce nom doré : *Alexandre Dumas.*

— Allons, j'en suis enchanté, dit le numéro 3. Maintenant, remontons en voiture; vous me laisserez faire un somme, et je vous ferai ensuite l'histoire de ma tortue.

IV

HISTOIRE DE DEUX PETITS PIEDS.

N'est-ce pas qu'en lisant ce titre on s'attendrait volontiers à quelque gracieuse épopée? N'est-ce pas qu'il n'en faut pas plus pour éperonner vivement l'imagination et la lancer d'un seul coup dans les champs les plus doux à parcourir?... Il n'y aura pourtant rien de bien gracieux dans cette histoire, et son intérêt sera pris seulement à la vérité sans voile.

Telle qu'elle peut être, la voici :

Un soir de janvier 1806, que le temps était aux brillantes soirées de l'empire, et que la bise soufflait, rude pour les pauvres: dans une triste demeure de la cité de Lille, en Flandre, une pauvre femme allait devenir mère. Que ce grand événement de la famille arrive en pleine prospérité ou au beau milieu du malheur, ce dénoûment de ses souffrances est si doux, que puissants et misérables le saluent par des bénédictions... Au soir dont je parle, l'heure était venue où privations et douleurs, angoisses et misères, tout allait être oublié. La femme avait jeté son dernier cri, l'époux embrassait la mère, quand

une exclamation du médecin rejeta dans la tristesse le couple à peine consolé. L'enfant qu'il venait de recueillir était entièrement privé de bras. Ce nouveau venu dans notre monde devait être un jour le peintre Ducornet.

Comme depuis longtemps Ducornet a pris son parti sur sa conformation, comme depuis bien longtemps aussi, il a par son talent et son cœur arraché ses parents à leur ancienne pauvreté, et comme, après tout, selon lui, selon moi, et tous ceux qui le connaissent, il ne lui manque rien pour prendre sa part dans les choses de la vie, j'en parlerai gaiement. Il débarqua donc sur terre, organisé d'une façon si originale, que dès ce moment on parla de lui. N'est-ce pas là un premier avantage dont seraient aujourd'hui très-jaloux les amateurs de célébrité à tout prix? Il était né privé des cuisses comme des bras, le tibia étant attaché au bassin, comme le serait le fémur qui manque encore chez lui....

C'est tout ce que me permet de dire mon ignorance en physiologie. J'ajouterai seulement que les pieds de Ducornet, dodus et mignons, n'ont que quatre doigts; et j'ai pu remarquer que l'absence d'un doigt donne aux autres une plus grande liberté de mouvement.

Dès l'enfance, avant de pouvoir comprendre de quelle utilité précieuse cela lui serait un jour, César (un lecteur de Sterne, parrain plein d'ironie, l'avait nommé César) réussit à donner à ses pieds une

grande dextérité en jouant aux billes, à la toupie, aux jeux chéris de notre enfance. Il fit ses premières études avec une extrême facilité. Ses parents songeaient à lui choisir un état approprié à ses facultés apparentes, lorsque M. Dumoncelle, professeur au collége de Lille et habile calligraphe, entreprit de faire de lui un professeur d'écriture; mais déjà la vocation artistique de César s'était révélée en lui.

Du moment où son esprit avait pu comprendre ce que voyaient ses yeux, où sa jeune âme s'était ouverte aux prestiges de l'art, la peinture avait été l'objet de sa naïve admiration.

Bientôt il dit adieu aux jeux de son enfance, et ne trouva plus de récréation que dans les musées. Amoureux de son idée, le professeur Dumoncelle condamnait César à faire toute la journée de grands traits de plume, et celui-ci n'y trouvait qu'un médiocre plaisir, lorsqu'un jour qu'il avait longtemps admiré, au musée de Lille, le sublime Christ de Van-Dick, il se dit fermement qu'il serait peintre, et rien que peintre, quoiqu'il dût lui en coûter. — En Ducornet, la force persévérante et l'énergie de l'homme moral compensent amplement ce qui manque à l'homme physique : aussi, dès qu'il eut pris cette vaillante résolution de se vouer à l'art dont la nature semblait l'avoir le plus éloigné, il ne douta pas un moment de son avenir; et pour commencer ses études linéaires, il ne fit plus que des bons hommes à la manière de Callot sur ses monotones cahiers d'écri-

ture. Ce n'était pas tout à fait ce que voulaient M. Dumoncelle et sa vanité de calligraphe, et ce professeur s'en plaignit; mais admirez de quelle suite de hasards la Providence compose la vie de ses élus! M. Dumoncelle se plaignit des fautes d'écriture de son élève révolté précisément à Watteau, alors directeur de l'école de dessin de Lille. Watteau examina attentivement les bons hommes, et le résultat de cet examen fut l'admission de Ducornet à l'école. Dix-huit mois après, César avait remporté tous les prix.

Quelques années plus tard, le duc d'Angoulême passa à Lille: mon héros, — il est bien entendu que je parle de Ducornet — qui venait d'obtenir une médaille d'argent à l'exposition de Douai, lui fit hommage d'une belle copie de ce Christ de Van-Dick, qui lui avait révélé sa vocation. Le prince, surpris et charmé de rencontrer un talent déjà si remarquable sous une enveloppe si étrange, proposa à César de l'emmener avec lui à Paris. César refusa, il avait à cœur de ne pas quitter sa ville natale sans y avoir obtenu le grand prix. — Sa jeune ambition se prenait, vous le voyez, à des résultats nobles et presque touchants. — Dans la même année, le vœu du jeune peintre fut exaucé, et il put se mettre en route pour Paris.

Paris qui mérite véritablement autant de cantiques que de satires, Paris dont on doit se borner à dire qu'il ressemble à une fière beauté ayant autant de

vices que de vertus, des caprices et des enthousiasmes, des préventions et des passions. Paris accueillit bien cette gloire naissante. Ducornet fut admis à l'Académie des beaux-arts, comme élève de MM. Gérard et Lethière. Il mérita et il obtint, ce qui est plus rare, une médaille de troisième classe; puis une de seconde classe : puis une première mention au grand concours de perspective; puis une pension sur la liste civile; puis la commande, par M. de Labourdonnaye, ministre de l'intérieur, d'un tableau qui obtint tous les suffrages et qui figure maintenant au musée de Lille, c'est *saint Louis rendant la justice sous un chêne.*

En 1829, il fut admis à concourir au grand prix de Rome, et balança le second prix.

Son tableau de concours, *Jacob refusant de livrer son fils Benjamin,* fut exposé au profit des pauvres, en même temps que plusieurs autres tableaux, dans une galerie, depuis fermée.

Là, la toile de Ducornet faillit être le sujet d'une scène tragique entre un lord, grand amateur de peintures, et le gardien de la galerie. Lord B*** regardait avec admiration le patriarche et sa famille, lorsque ce gardien qui, par parenthèse, ne possédait qu'un bras, et qu'une bizarre sympathie attirait toujours vers ce tableau, entreprit de raconter à l'amateur comme quoi l'artiste qui avait peint cette toile avait un bras encore de moins que lui-même. Lord B*** eut d'abord quelque peine à comprendre; quand il

eut compris, il regarda avec un flegmatique dédain l'audacieux gardien, et rentra dans son silence admiratif. Le gardien, croyant sans doute s'être mal expliqué, affirma de nouveau que ce tableau était l'œuvre d'un peintre sans bras. Cette fois, lord B*** daigna répondre ; mais ce fut par un éloquent coup de poing. Surpris autant que terrassé par cet argument *ad hominem,* le gardien voulut répliquer avec son unique bras ; mais le lord était grand rhétoricien, je veux dire très-robuste ; il terrassa l'impertinent par une conclusion rapide et substantielle, et sortit furieux. Le soir de ce jour, à la table de l'hôtel des Princes, lord B*** raconta son entretien du matin, à propos d'un conte qu'on avait tenté de lui faire ; quelques personnes lui affirmèrent que ce n'était point un conte. Lord B*** reprit sa fureur, et quitta l'hôtel le soir même. Il connaissait à Paris quelques artistes ; il les alla voir le lendemain, et leur parla de Ducornet. Ducornet était leur ami ; ils répétèrent donc au lord l'affirmation du gardien, et lui offrirent de le conduire chez l'artiste... L'Anglais se crut le jouet d'une vaste mystification, et quitta Paris dans un état d'exaspération des plus dangereux.

Favorisant le sentiment filial et reconnaissant que Ducornet garde à la ville de Lille, Louis-Philippe lui commanda, en 1832, un de ses portraits pour cette cité. C'est en peignant ce portrait que, contrarié de l'absence de son père, lequel l'accompagne toujours, Ducornet, dans un moment où il ne pouvait attein-

dre au haut de sa toile avec son pied, saisit violemment son pinceau entre ses dents ; il peignit ainsi pour la première fois, aussi adroitement qu'il l'avait fait jusque-là avec son pied.

Ce qui caractérise surtout le talent de cet étrange artiste, c'est la poésie, l'animation, la pensée qui dominent dans toutes ses compositions ; c'est encore la richesse du coloris qu'il possède au suprême degré. — Ses principaux ouvrages sont : *les Marchands d'esclaves*, au musée d'Arras ; *le Tasse et Éléonore ; Faust et Marguerite ; un Épisode du siége d'Anvers ; Henri II au château d'Eu ; Sidi-Kamdem, ex-général, aga des Arabes d'Alger ; la Madeleine aux pieds du Christ ; un Intérieur d'église ; la Mort de Madeleine ; le Christ au tombeau ; le Repos de la sainte famille en Égypte ; saint Denis prêchant dans les Gaules ; la Vision de sainte Philomène ; le Credo ; le général Négrier* fait après sa mort, offert par l'auteur aux artilleurs de Lille. — En reconnaissance de ce présent, les artilleurs ont commandé à Ducornet le portrait de M. Saint-Léger, leur commandant, lequel vient d'être achevé. Il me faut ajouter un *et cætera* à cette glorieuse nomenclature ; tout citer serait trop long.

Maintenant que je vous ai dit les travaux et esquissé la vie du peintre sans bras, n'admirez-vous pas comme moi la puissance de la volonté humaine ?... Elle a fait que cet homme, qui en venant au monde semblait n'apporter aucun élément d'existence, est

parvenu à se créer un avenir, un talent, un nom, une gloire! Et cela, parce qu'il a su le vouloir comme on doit apprendre à *vouloir!* N'est-ce pas là le plus éclatant triomphe de la force intellectuelle?...

Voulez-vous quelques mots qui vous peignent à peu près Ducornet? — Voici : Sa taille n'a pas et n'aura probablement jamais plus de trois pieds et demi: sur un corps d'une force moyenne, il porte une tête un peu forte, mais belle, à en croire la phrénologie; son organisation est vraiment remarquable, sa voix est sonore, sa conversation vive et spirituelle, toute parsemée de saillies et de pensées heureuses.

Quand un étranger va pour la première fois visiter Ducornet, il s'imagine presque toujours, en raison de sa très-rare conformation, voir en lui quelque chose de pénible ou de désagréable aux yeux. On est heureusement détrompé dès qu'on aperçoit César tenant d'un pied sa palette, de l'autre son pinceau. Son aspect est vraiment pittoresque, et je sais nombre de femmes jolies et distinguées qui viennent souvent le voir et aiment à causer avec lui: pour moi, c'est toujours avec un plaisir vrai et une franche effusion que je reçois en échange de ma poignée de main son amicale poignée de pied; aussi, se dégante-t-il quand il me voit venir.

Depuis la naissance de Ducornet, son père ne l'a pas quitté un seul instant : leurs deux existences se sont réellement confondues en une seule. Pour ne

point altérer la délicatesse de toucher de ses pieds, l'artiste ne doit presque point marcher, son père a toujours voulu le porter lui-même. Il supplée joyeusement à tout ce qui peut manquer à son fils. On ne peut voir l'un sans voir l'autre ; et le plus grand chagrin de tous deux a été le concours de César au grand prix de Rome, quand il a dû rester en loge, loin de son père, seul, pendant trois mois !... Enfin, et pour tout dire, c'est là l'incarnation de cette image d'un grand poëte :

« Une âme en deux corps. »

V

SUR LE PONT DE COLOGNE.

Un soir d'automne, sur le pont de bateau qui rattache à Cologne la petite ville de Deuz, un jeune homme à la démarche lente et mélancolique s'arrêta quelques instants près d'un autre jeune homme, lequel regardait fixement courir les eaux du fleuve. Les étoiles commençaient à luire au ciel, et de vacillantes lumières à briller sur les deux rives du Rhin. L'obscurité descendait sur le pont.

— Est-ce toi, Hermann ? dit à l'homme immobile celui qui venait de s'arrêter auprès de lui.

— Oui, Walter, c'est bien moi, dit Hermann, qui s'était retourné avec empressement au son de cette voix amie.

—Et que fais-tu? que penses-tu, à cette heure, sur ce pont, regardant couler l'eau, et l'air aussi triste que moi?...

— Je me demande, Walter, si la vie vaut la mort; si le néant n'est pas préférable à nos agitations; s'il n'est pas mieux de livrer son corps aux flots que son cœur à toutes les épreuves du sort...

— Ne laisse pas le désespoir te répondre, ami; mets ton bras sous le mien et allons loin d'ici. Si la vue de l'eau te jette dans des rêveries sinistres, elle me fait aussi songer à la fin de tout... et *Dieu veut qu'on attende.*

Hermann se laissa doucement emmener. Pendant un peu de temps ils marchèrent en silence. Walter renoua le premier l'entretien.

— Hermann, dit-il, tu as donc aussi bien souffert?

— Walter, quand de bonne foi, simplement, résolûment, on pense à mourir, c'est qu'on n'a plus l'espérance, et, pour l'avoir perdue, il faut avoir beaucoup souffert. Tiens, tu es poëte, tu m'aimes; et comme moi je te vois désolé; laisse un peu ma douleur s'épancher dans la tienne, cette triste joie sera peut-être pour moi la dernière...

En ce moment, la nuit était tout à fait venue, mais la lune avait paru à l'horizon des Sept-Montagnes. En

s'élevant doucement dans la brume des soirs d'automne, elle éclairait d'une lueur sereine la campagne verte encore où les deux amis avaient porté leurs pas... Ils étaient déjà moins malheureux.

« Oui, disait Hermann, dans ce temps-là mes jours semblaient bénis! J'entrevoyais l'avenir à travers des songes enchantés; j'aimais tous les hommes comme j'aurais aimé des frères; je ne doutais de rien, je ne haïssais rien, je ne redoutais rien. Le peu d'argent qu'en mourant m'avait laissé mon père dépassait tous les besoins que je pouvais imaginer. J'en donnais plus aux malheureux qu'à la satisfaction de mes désirs : il y a tant de malheureux ! j'avais si peu de désirs ! J'allais donc, ivre du présent, insoucieux de l'avenir, sans seulement songer au jour où mon argent finirait. J'avais dans mon logis, d'ailleurs, un trésor qui me semblait éternel : le clavecin qu'en mourant m'avait légué ma mère!... Enfin, Walter, que te dire de plus que ce seul mot : J'étais heureux! Oui, ce temps-là pour moi, c'était bien le bonheur. Mais personne de ceux qui ont une âme, et toi surtout, poëte, personne ne peut comprendre le bonheur de l'être qui vit seul... Je n'étais pas seul, Walter, j'avais une amie... ô regrets désespérés! une vierge candide, au regard lumineux sous un front pâle, au sourire consolant sur une bouche en fleur ! Belle et simple comme la nature, couronnée de lis et de bluets, la voix pure comme un chant d'oiseau, elle accourait à

mon seul désir, à mon premier appel... et je la désirais sans cesse et je l'appelais toujours... Je crois qu'elle venait du ciel.

« Sa place favorite, dans cet humble logis que sa grâce enchantait, que parfumait sa venue, était au pied du clavecin. Souvent, bien longtemps encore après l'instant où elle était arrivée, comme portée sur un rayon de soleil, ou dans un souffle de printemps, nous nous trouvions unis devant mon cher instrument; les chants qui s'en élevaient alors devaient monter aux cieux, y réjouir ma mère, car ils étaient si doux, si remplis d'espérance, de divine foi, d'amour, que, sur leurs ailes, les anges devaient les recueillir dans l'air. Alors aussi, entre deux cantiques, il arrivait que ma compagne baisait mon front vierge de rides; puis elle me montrait au loin, à l'horizon riant de ma jeunesse, une austère statue au front ceint de lauriers; à ses pieds fumait l'éternel encens des générations; elle tenait dans la main une palme enflammée, et je la voyais si grande que son front me semblait atteindre au firmament... « Regarde, enfant élu, me disait ma compagne, regarde cette divinité qui là-bas t'appelle, c'est la gloire!... »

« Un jour, Walter, je vis entrer dans ma demeure d'artiste une femme qui d'abord me fit peur; elle avait le teint livide et le front sillonné. Sa bouche ne devait point connaître les sourires, et ses yeux fatigués de pleurs se fermaient souvent, comme s'ils ne voulaient plus rien voir de la vie. Sous sa maigre

poitrine on supposait un cœur racorni que nulle émotion humaine ne devait plus faire tressaillir. Cette femme ferma les yeux devant mon épouvante, et, d'un pas rapide, s'avança vers moi. J'étais debout devant mon clavecin. Elle posa sur mon épaule une main sèche et vigoureuse encore, et me courba rudement; je tombai assis, ma main rencontrant l'ivoire, qui laissa échapper un soupir plaintif.

« — Appelle ton amie, me dit ce spectre de femme, et chante, je le veux.

« Elle vint, ma divine compagne, et s'assit auprès de moi; mais qu'elle était triste et languissante! Nous chantâmes... Hélas! bientôt le souffle nous manqua, et, sans que je pusse la retenir par aucune prière, la douce vierge me quitta, les yeux pleins de larmes, le front penché.

« La nuit qui suivit me fit faire l'apprentissage de la douleur; plains-moi, bon camarade, je suis devenu bien savant.

« Quelques jours après, la femme maigre revint; elle commanda comme la première fois, et je fus forcé d'obéir; mais ma mélancolique amie, qui n'était venue à moi qu'après quelques prières, m'abandonna plus tôt... Bientôt, Walter, j'eus pour seule compagne le spectre; la blanche fille couronnée de lis et de bluets ne revint plus. Je chantais pour l'appeler... Rien! Mes accords étaient glacés, glacés par l'absence de mon idole adorée et par la présence de

cette femme livide, toujours là à mes côtés et me regardant chanter d'un visage où rien ne se reflétait : elle n'entendait pas.

« Et depuis, frère, je souffre tous les jours davantage; aucune vision ne me montre plus la gloire, je végète dans l'ombre, misérable, découragé, doutant du ciel..., et je me sens mourir lentement, car ma compagne, c'était tout pour moi, le paradis sur la terre, et je ne la verrai plus...

« — Oui, Hermann, je le vois, reprit après un silence le poëte Walter, tu souffres bien, et tu croiras que je comprends ta douleur quand je te dirai qu'en elle j'ai reconnu la mienne. Moi aussi, je suis de ceux à qui Dieu a donné une muse pour ange gardien; à toi les chants, à moi les vers! Tu avais reçu le clavecin de Mozart; j'avais saisi la lyre de Pétrarque; on ne se dévoue pas impunément à ces symboles de gloire et de génie; il faut souffrir pour y attacher la dernière corde, celle qui va dans les cœurs y réveiller les larmes!... Espérons, Hermann, qu'un jour Dieu nous rendra à chacun notre instrument complété! Moi aussi j'ai eu une compagne longtemps fidèle à ma jeunesse, idolâtrée par mon cœur, toute ma joie, toute ma séve, tout mon avenir! La tienne descendait du ciel, c'était une fille de Dieu; on la nomme la Mélodie. La mienne avait la même origine, c'était sa sœur; on l'appelle la Poésie. Mais dans un jour funèbre tu as vu paraître au seuil de ton logis cette femme aveugle et sourde, la Nécessité. Et moi j'ai eu pour hôte

un fantôme aussi horrible, aussi implacable, comme elle aveugle et sourd : l'Ambition. Tu vois bien que, moi aussi, j'ai beaucoup souffert. A l'heure qu'il est j'aime sans espoir, mais du moins l'amour a chassé de ma demeure l'ennemi qui me possédait; la poésie y reviendra. — Toi, en attendant que tu aimes d'amour, travaille, Hermann; le travail bannira la nécessité, et la mélodie bien-aimée reviendra s'asseoir auprès de toi... Et puis, nous nous sommes rencontrés ce soir, ne vois-tu pas là un présage heureux! »

Les deux amis s'entretinrent quelque temps encore et achevèrent leurs confidences; ils n'échangeaient point de banales consolations; ils laissaient leurs cœurs se déverser l'un dans l'autre, et Dieu envoyait passer entre eux l'ange béni de l'Espérance...

Quand ils rentrèrent dans Cologne, la nuit était avancée. Chacun regagna sa demeure au milieu d'un calme parfait. Comme ils rentraient le cœur palpitant encore des chauds élans de leur amitié, Hermann trouva sa compagne revenue et assise à son clavecin. Walter, lui, revit son amie devant la petite table où les vers dormaient dans l'encrier. Heureux à la même heure par suite de leur rencontre, tout à coup ranimés et pleins de foi, ils commencèrent en même temps un chant de l'âme sur ce qui avait ramené chez eux la poésie et la mélodie... Et si quelque esprit du soir, planant sur la vieille cité chère à Rubens, écouta dans cette nuit tout ce qu'elle laissa en-

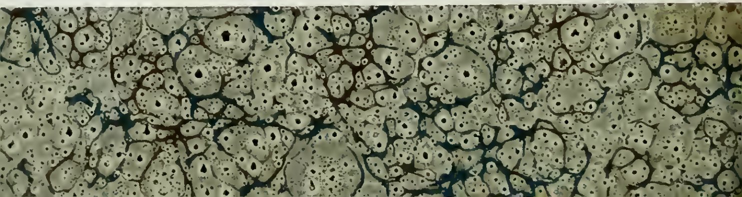
tendre, il put recueillir un double cantique, une hymne ardente et pure qui, s'élevant dans un fraternel accord des deux bouts de la ville, commençait par ces paroles :

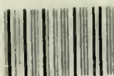
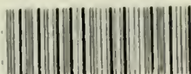
« *Sainte amitié !...* »

FIN.

TABLE

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.





a39003 002137460b